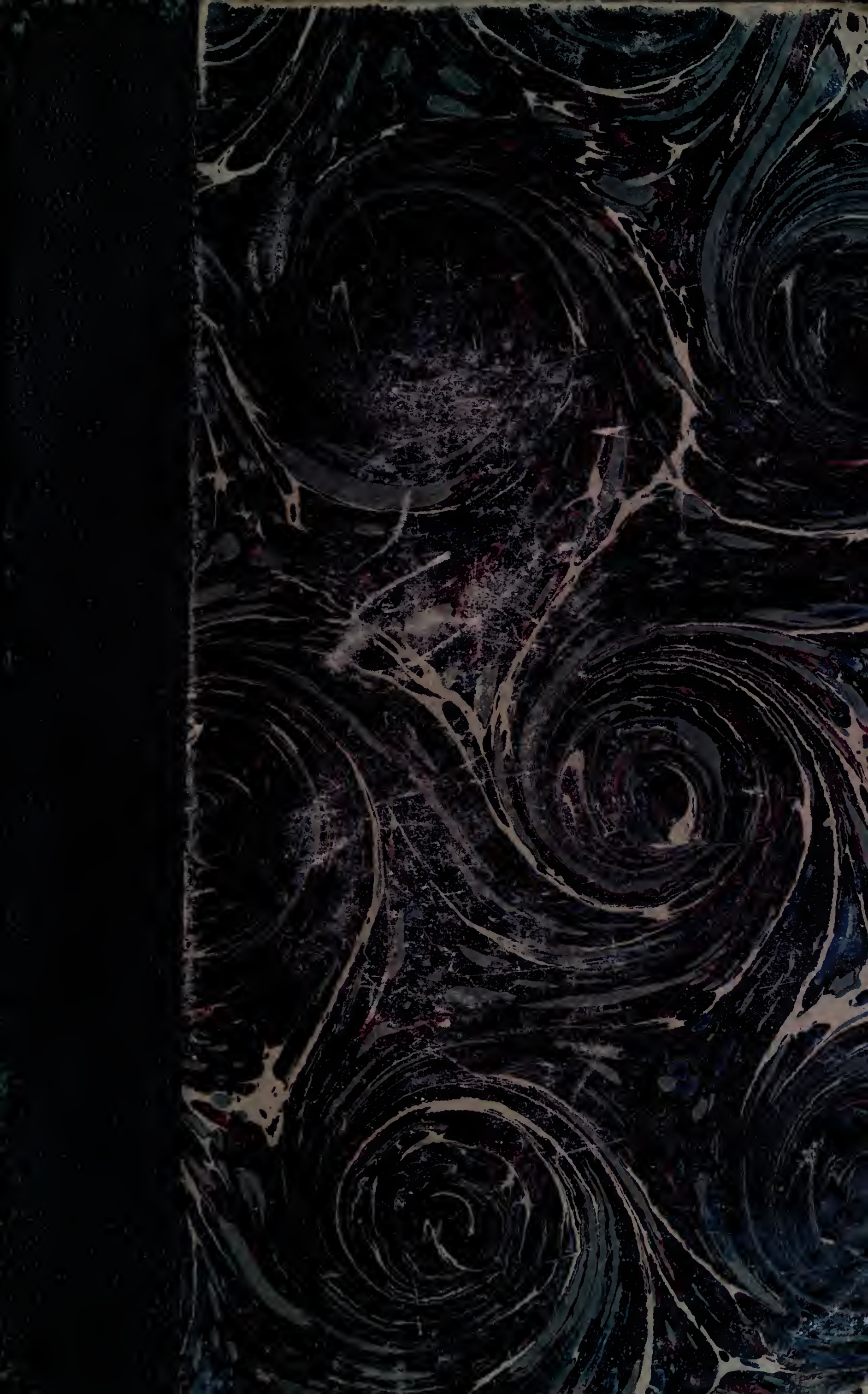
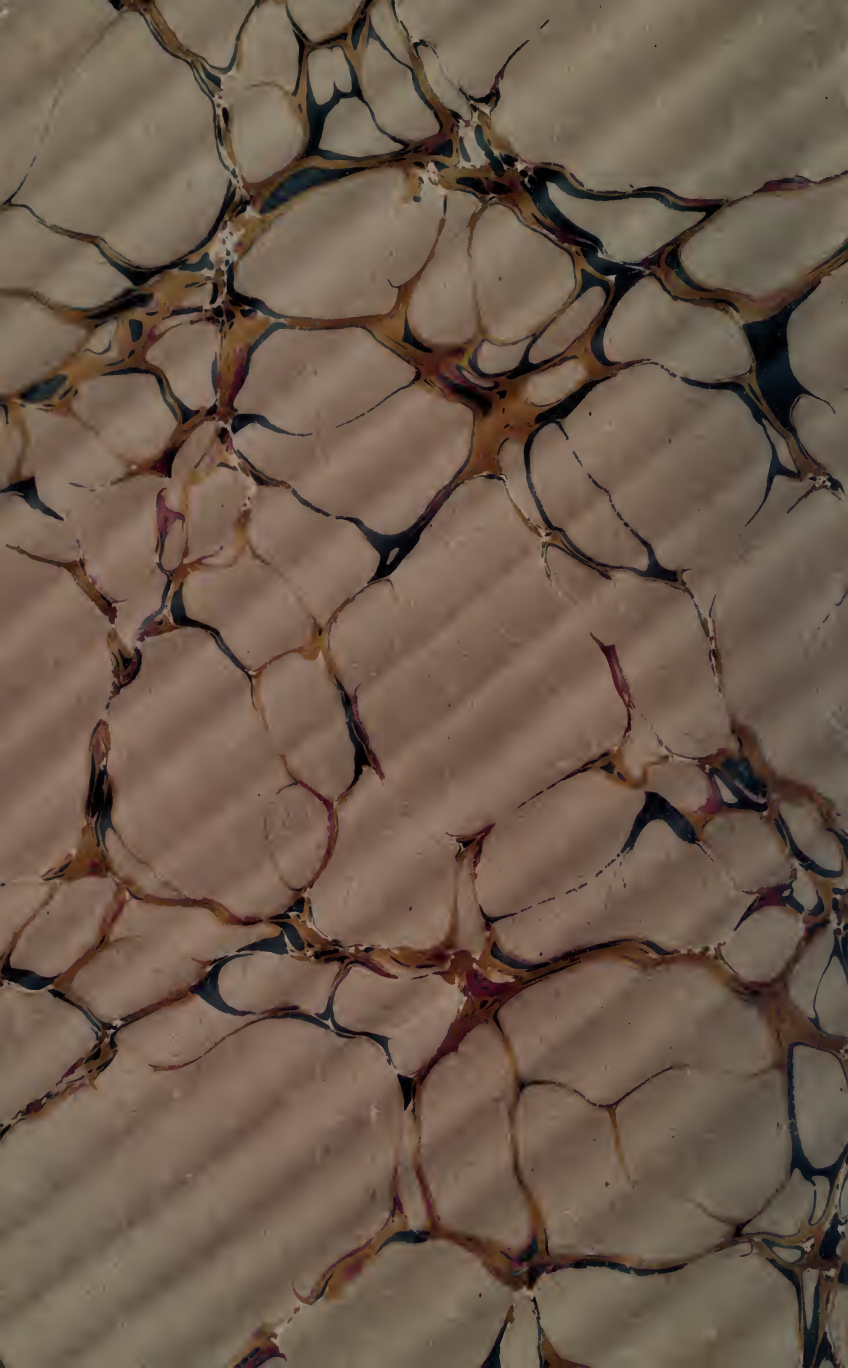
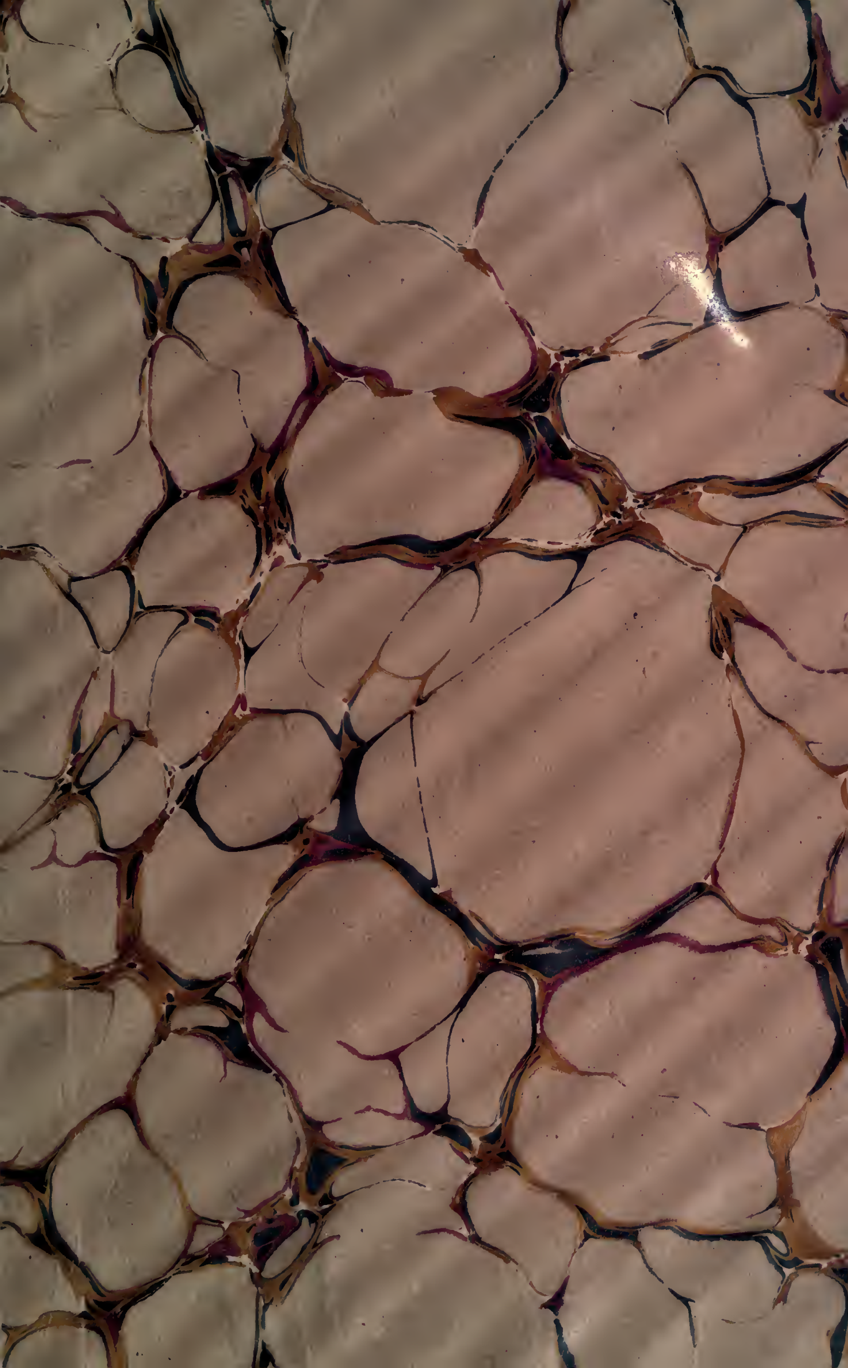






MONSIEUR NICOLAS

TOME XI



MONSIEUR NICOLAS

OU

LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE

RESTIF DE LA BRETONNE

Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

TOME XI



PARIS
ISIDORE LISEUX, Éditeur
1883



MONSIEUR NICOLAS

HUITIÈME ÉPOQUE

(Suite).

Ce fut dans la situation romantique qui suivit ce trouble, et la composition de la *Paysanne pervertie,* situation depuis tant regrettée! que vers la mi-Novembre, un dimanche matin, j'entendis frapper doucement à ma porte. Je n'ouvrais jamais, depuis 1776, que l'infâme *Goupil,* successeur de l'embastilleur *Dhemmery,* m'avait surpris, et que Dhemmery lui-même était venu à ma porte, pour l'affaire de ma XVIIIe *Nouvelle;* je n'ouvrais jamais (dis-je) sans regarder par le trou qui m'avait fait reconnaître ce chat perfide : j'aperçus une robe de femme. Ce

Sara

sexe, quoique plus dangereux pour moi que tous les embastilleurs ensemble, me m'effraya jamais. C'était la fille de mon hôtesse, c'était *Sara,* la même que je trouvais très aimable et que je venais de prendre pour héroïne de ma cinquantième *Nouvelle,* intitulée *La Fille de mon Hôtesse, ou la Mère soupçonneuse; Nouvelle* où je la nommais *Adeline.* Je fus enchanté de la voir, et de la demande qu'elle me fit de quelques livres à lire. Je lui en donnai un des miens. Sa visite fut courte, quoique je désirasse de la prolonger. Je ne manquerai pas de donner l'histoire de cette passion singulière, en remontant à la source, afin de vous faire mieux sentir, ô mon Lecteur, combien elle devait être puissante sur un cœur tel que le mien!

En 1776, après que *Goupil* eut profané mon appartement de la rue *du Fouarre,* par sa présence et ses cachets ministériels, je résolus de le quitter, quoique je l'aimasse. Dans le même temps, Agnès Lebègue avait loué une chambre, pour se loger à Paris avec ses élèves, dans la rue *de Bièvre,* maison de la dame Debée, dont j'ai déjà parlé. C'était une Anversaise, qui avait été entretenue par le ministre *Amelot,* lorsqu'il était intendant de Dijon. Cette femme avait une fille de quatorze ans... Je pris la chambre qu'Agnès Lebègue me laissait en retournant à Joigny : c'était du terme de Pâques à celui de Juillet. On vit, presque aussitôt après mon emménagement, venir chez moi Virginie : on la crut une ancienne maîtresse. Je voyais mes hôtesses en pas-

sant, mais sans leur parler. La mère, quoique belle femme, ne m'inspirait rien, et la fille était à mes yeux un objet respectable, auquel je me serais bien gardé de témoigner des désirs... Depuis longtemps, Virginie avait cessé de me rendre visite. Entièrement à mon travail, après cette passion, je fus quatre années sans me lier avec la mère de ma jeune voiside. Sara, durant cet intervalle, fut au couvent : elle en sortit grande, faite au tour, mise avec une élégance recherchée, et surtout avec la plus belle taille et la plus charmante figure. Je la voyais quelquefois au balcon du second étage, qui était au-dessous de moi, et je l'admirais en silence. Je fis seulement alors ma *Nouvelle,* qui exprimait les sentiments que cette jolie fille m'inspirait. Un jour, elle montait à une petite chambre au-dessus de la mienne, chambrette que je louai depuis pour me servir de magasin; je sortais : elle me fit un sourire charmant avec une révérence. Cypris n'aurait pas souri plus agréablement, et cependant ce charmant sourire avait quelque chose d'affligé, qui le rendait encore plus intéressant... C'est qu'alors elle avait des peines cruelles, pour une fille non corrompue encore!

Il vint alors demeurer sur mon carré, à la chambre vis-à-vis sur le derrière, une veuve avec une grande fille et un fils, encore enfant. La fille était jolie; elle se lia un peu avec Mlle Debée : je les entendais quelquefois chanter ensemble, et ce concert était charmant!... Un jour, je descendis à la

laitière; les deux jeunes personnes étaient dans la salle basse de la mère de Sara. Mme Debée m'ôta mon pot et le donnait à sa fille; Mlle *Charpentier*, ma voisine, le prit et courut chercher mon lait. Je m'épuisais en excuses : — « Je suis bien fâchée! » dit Sara, « qu'*Adelaïde* m'ait privée du plaisir de » vous rendre un petit service!... » La jolie Sara était si bien mise ce jour-là, que j'aurais été honteux qu'une demoiselle aussi élégante eût été me chercher du lait. Ce fut à cette occasion que j'imaginai, en l'honneur de ma jolie voisine Charpentier, la quarante-deuxième *Nouvelle*, qui porte ce même titre : *La jolie Voisine;* parce qu'effectivement la mère était pauvre, et qu'il arriva quelque chose d'approchant à la jeune Adelaïde.

Au premier jour de l'an de 1778, Sara était chez sa mère au moment où j'y entrai, pour faire mon compliment et payer mon terme : j'embrassai la mère. Je m'approchai ensuite de la fille, qui me présenta sa jolie bouche. Je ne baisai que sa joue. Mlle Debée en parut mortifiée, car elle rougit. Les compliments les plus flatteurs que je lui fis réparèrent ma faute, qui n'avait été occasionnée que par ma délicatesse... L'année suivante, elle s'en ressouvint, et ce fut la joue qu'elle me présenta.

Je voyais souvent un carrosse arrêté devant la porte, mais je ne portais pas mes vues sur ce qui pouvait amener à la maison un homme à équipage je puis dire que j'étais dans une ignorance parfaite, en 1780, sur tout ce qui concernait Sara.

J'avais quelquefois entendu la mère de Sara s'emporter avec violence contre sa fille, mais quelle en était la cause ? Je l'ignorais. Je savais aussi que la femme qui occupait mon logement avant moi avait été accusée par la dame Debée d'avoir voulu séduire sa fille, en favorisant des entrevues secrètes avec un avocat. C'est de cette femme qu'est le trait déguisé que je raconte dans la cinquantième *Nouvelle.* Lorsque la mère de Sara sortait, elle enfermait sa fille dans la petite chambre au-dessus de moi. Il se trouva que la voisine eut une clef qui ouvrait cette porte. Dès que Mme Debée était partie pour la promenade avec son *Florimond Lucas,* la voisine, touchée de compassion pour une fille que sa mère traitait avec barbarie (car elle l'enfermait dans un endroit brûlant, pendant l'été, avec du pain et de l'eau, et en hiver, sans feu, dans la même petite chambre, aussi froide alors qu'elle avait été chaude), la voisine, disais-je, venait ouvrir à Sara, la recevait dans sa chambre; l'avocat arrivait et payait une collation. Mais un dimanche, la dame Debée, que sa propre conduite rendait très soupçonneuse, crut s'apercevoir que Sara désirait son départ. Elle résolut de la faire épier. Elle sortit avec son Florimond, qui, de son amant, était devenu son esclave, lorsqu'elle l'eut ruiné; mais à moitié chemin des boulevards du *Temple,* où elle allait briller, elle renvoya Lucas à la maison, lui chercher un éventail, avec injonction de faire une attention scrupuleuse à la clôture de la petite... Par le plus grand malheur,

c'était elle qui était sortie pour apporter la collation (et ceci justifie en partie la voisine), de sorte que Florimond trouva Sara, qui revenait avec la fille du pâtissier, toutes deux chargées de tourtes de confiture ou de franchipane, de gâteaux et d'autres friandises. La jeune Debée pâlit en l'apercevant; elle ne put répondre à ses questions. Mais, parvenue dans l'allée, elle se jeta aux genoux de Lucas pour lui demander le secret. Voici sa réponse : — « Votre » mère est très méchante; vous êtes sa fille, et il » faudra bien qu'elle vous pardonne; mais moi, si » jamais elle découvrait la vérité, elle me chasserait. » La crainte qu'elle m'inspire me rend impi- » toyable... » Et il renferma la jeune fille, qu'il laissa tremblante dans sa prison. La mère arriva une heure après, furieuse! Elle maltraita Sara, examina la porte, y fit mettre un cadenas et, sûre au moins pour cette journée, elle retourna aux boulevards du *Temple*. Mais elle fut encore trompée : l'avocat venait la nuit (dit-on), et la bonne voisine, qui savait tout ouvrir, tirait Sara de sa chambre; on célébrait à bas bruit de petites orgies nocturnes. Cependant la mère, qui l'ignorait, n'en répandit pas moins que sa fille avait fait une escapade. Et ces discours tenus par une mère, à quoi pense-t-on qu'ils tendissent? A deux choses : à donner l'idée de venir lui demander à payer la possession de Sara et à se faire tellement redouter de celle-ci, qu'elle pût l'obliger sans crainte à satisfaire la passion d'un vieux libertin, procureur général à une Cour souveraine,

nommé *de Vesgou*, homme sans mœurs, perdu de vices de toute espèce. Ce de Vesgou avait jadis connu la mère; mais ayant vu la fille un jour chez *Sansgrains* l'illuminateur, il résolut d'avoir l'étrenne de ce joli bijou. Il parla, dès cette première fois, et ce fut pour lui former Sara qu'on la mit au couvent. Mais il en résulta que Sara, au sortir d'une maison où elle s'était trouvée avec des filles honnêtes, eut quelque répugnance à remplir les vues de sa mère. Elle s'y refusa donc; elle demanda, comme une grâce, qu'on la mît en apprentissage pour les ouvrages de son sexe. La mère n'était pas femme à se rendre. Mais de Vesgou, plus délicat, lui conseilla de satisfaire la petite. On choisit la maison d'une vieille femme noble ruinée, appelée Mme *Amey,* qui, ainsi que ses deux filles, raccommodait les dentelles. Cette femme était gagnée sans doute; elle rendit la vie si dure à Sara, que la jeune personne dut être charmée lorsqu'on la venait chercher, dès que de Vesgou arrivait. (Et c'était la voiture de cet homme que je voyais à la porte.) On saura, de la bouche de Sara elle-même, comment elle lui fut vendue. C'était pour lui que Sara était mise comme une jeune personne de qualité. Quand j'admirais son élégance, elle lui coûtait bien des larmes!

Sara, mécontente de sa raccommodeuse de dentelles, fut mise en apprentissage de modes dans un magasin de la rue *Denis,* le même où était ma fille Agnès. Mais sa mère l'y trouva trop loin; ainsi, elle y resta peu.

Ce fut après cela que je reçus la première visite de Mlle Debée. Je regardai cette démarche comme le simple effet de la curiosité d'une jeune fille, qui voulait connaître un homme qui avait déjà quelque réputation; ou de l'envie de lire, assez naturelle à son âge. Sara était retournée chez ses raccommodeuses de dentelles, dont la mère était morte; elle emporta un de mes livres, et le soir les galants de ces deux filles et de leurs élèves venaient leur en faire la lecture. Sara me rapporta mon livre (l'*École des Pères*). Je lui dis que je le lui avais donné, qu'il était juste que la fille de mon hôtesse eût un exemplaire de tous mes Ouvrages. C'était alors un présent de cinq à six louis, que je lui fis en différentes fois.

Sara revint exactement chez moi tous les dimanches, jusqu'au jour de l'an... Mais il faudra donner cette longue aventure avec tous ses détails, après néanmoins un petit épisode sur un de mes amis.

J'ai déjà parlé de *Bultel-Dumont*, et il en sera question dans le long et important récit dont je composerai la *XIIe Partie,* pour que vous ayez de suite et séparément, honnête Lecteur, une passion unique en son genre, et qui paraît m'isoler de moi-même... Achevons de faire connaître Bultel, auteur de la *Théorie du Luxe* et trésorier de France.

Jusqu'à la fin de 1777, c'est-à-dire jusqu'au temps où le *Paysan*, parfaitement connu, m'eut fait une réputation d'auteur, j'avais bien eu les aventures multipliées qu'on a lues, mais je n'étais pas connu

du Public. Hé! qu'on juge combien mes jouissances devaient être délicieuses et mes peines amoindries par cette inconnaissance, surtout d'après mon caractère toujours un peu sauvage; car je redoute encore l'éclat, autre que celui de la vertu!... Je jouissais, dans le secret, sans exposer une réputation que je n'avais pas. Et, à cette occasion, j'observerai qu'il est autant utile à la Société de tirer du néant une foule d'individus pour les obliger à se respecter, qu'il leur est désagréable d'être mis au grand jour, comme je le fais dans cet Ouvrage. Mais l'intérêt particulier ne doit jamais arrêter quand il s'agit de l'intérêt général... Je disais que, jusqu'en 1777, j'étais un être nul, excepté pour le travail et le plaisir; c'est ce qui faisait que je me respectais moins moi-même. Cependant, en certains cas, malgré son occultation, ma qualité d'auteur augmentait les délices de mes jouissances, comme avec *Victoire Saintonge,* Mme *Saniez, Louise* et *Thérése*... C'est Bultel-Dumont qui va me faire entrer dans une nouvelle carrière. Voici d'abord la position de cet homme très singulier, trésorier de France pour avoir un titre...

Il était garçon, riche, avare, luxurieux sans être débauché; et, en conséquence, sa maison était montée pour recevoir les femmes de ses amis, quand ils jugeaient à propos de les amener. On suivait encore l'étiquette de la grave bourgeoisie. Il avait donc pour tenir sa maison une grande demoiselle, majestueuse, décente, qui avait été jolie, et qui était encore belle,

qu'il avait aimée, qu'il n'aimait plus, parce qu'en effet, quoique *honoriste* charmante par ses grâces à table et son usage, sa faible santé en aurait fait une coucheuse repoussante. Elle était sa petite-cousine, portait un beau nom : M[lle] *de Sanloci* (*a*), etc... Bultel avait alors trente mille livres de rentes : il en eut quarante-cinq mille quatre ans après, à la mort de son père. Il avait pour motif, en donnant à dîner deux fois par semaine, de jouir de sa fortune. Il voyait tout le monde ; mais il assortissait toujours ses tablées, avec toute la symétrie étiquetière de la haute bourgeoisie.

Il m'invita, comme un objet rare, que personne n'avait eu, et qu'il était bien aise de montrer. Il lui avait fallu des démarches et une étude pour découvrir mes alentours, alors très éloignés de toutes les connaissances mondaines.

Le rendez-vous était à deux heures. Je ne m'attendais pas que ce fût une invitation pour dîner : j'y allai sous mon costume observateur. Introduit dans la salle à manger, où était grande compagnie, j'avoue que j'aurais voulu pouvoir reculer ; mais j'entrevis que le parti le plus sage était de m'asseoir à la place qu'on m'avait réservée. Je mangeai, parlai peu, et fus beaucoup moins embarrassé que mon caractère et ma situation, au milieu d'une compagnie d'inconnus, ne semblaient me le présager.

(a) M[lle] de Saint-Leu. *(N. de l'Éd.)*

Ce qui me rendit cette maison plus agréable que par la bonne chère qu'on y faisait, ce furent deux femmes, outre Mlle *Sanloci :* une jolie femme de chambre, appelée *Cécile,* et une belle veuve, nommée Mme *Lebel.* La première était ce qu'il fallait à l'ostentateur Bultel-Dumont ; la seconde devait réveiller toutes les sensations dans un gourmet érotique : mais l'aimable physionomie de la troisième intéressait le cœur de tout honnête homme. La grande Sanloci était une déesse pour l'abbé Delaporte, le Génovéfain Saint-Léger, le puriste Beauregard, et pour cent autres. La dignité, la décence, n'étaient pas les seules qualités de la belle Sanloci : elle y joignait l'agréabilité des manières, auxquelles un son de voix doux, intéressant, donnait un nouveau prix... (Ha ! qui aurait dit alors, en la voyant favorisée de la fortune, honorée, fêtée, qu'elle tomberait dans la misère ! qui m'aurait dit que cette fille si belle serait un jour pâle, maigrie, décharnée, affaissée par la faim !... Infortunés que nous sommes ! Bultel-Dumont, en lui laissant un cinquième de sa fortune, avait cru la mettre dans l'aisance ; et lors du discrédit des assignats, Mlle Sanloci, autrefois si heureuse, s'est trouvée n'avoir que pour vivre cinq semaines sur cinquante-deux !... Ne devait-on pas prévoir ces horribles inconvénients ?... Je m'attendris sur le sort de la triste Sanloci, qu'un homme connu a recherchée en mariage et qui s'est retiré lorsqu'il l'a vue pauvre.

Mme Lebel n'est pas devenue infortunée comme

la grande Sanloci, avec laquelle elle était brouillée dès 1784.

La troisième Beauté de la maison Bultel était la jeune Cécile, encore plus jolie que sa maîtresse n'était belle. On sent que le riche et voluptueux Bultel-Dumont ne vit pas tranquillement cette fille délicieuse. Les grandes Beautés comme Sanloci sont d'ailleurs si dignitaires, qu'elles laissent toujours éteindre le goût, surtout dans les libertins, qui veulent être excités. Un des plus grands torts de la Religion Chrétienne, c'est d'avoir anéanti le plaisir et créé le libertinage, en détruisant toutes les institutions qui donnaient la science du premier. On ne saurait croire combien je suis étonné, lorsque je considère la folie du Christianisme et son immoralité stupide, que tant de gens appellent une *morale pure!* Il blasphème la Divinité en contrariant la Nature, qu'il ne doit que diriger! Tu as fait un crime du plaisir, ô Chrétien insensé, et le plaisir est le plus bel hommage que l'homme et la bête puissent rendre à Dieu! Ta religion n'était digne que de fous atrabilaires, comme ceux de la *Thébaïde*... Dumont désira donc Cécile, comme on le verra, et tant que cet état de désir subsista, il fut heureux, par l'agitation qu'il lui procurait... Je serai instruit par la suite.

Mais les trois Belles dont je viens de parler ne furent pas les seules que je vis dans cette maison : j'y rencontrai une foule de jolies femmes... Pourquoi l'une d'elles ne me préserva-t-elle pas de la

funeste passion qui va me tourmenter?... Mais, puis-je le désirer?... Ha! mon sort est tel, que je ne saurais m'en plaindre...

Je fus cependant tout près d'être pris par Mme Lebel. Immédiatement après la publication de la *Vie de mon Père,* Mme Lebel, qui ne m'avait encore qu'entrevu, demanda qu'on la fît dîner avec moi. La belle veuve rendit ce dîner charmant, par les caresses, les compliments flatteurs, touchants, qu'elle me fit : — « Quelle honorable famille ! » répétait-elle. Mais son refroidissement avec Mlle Sanloci m'enleva bientôt les occasions de la voir, et je n'eus pas l'esprit de demander à lui rendre visite chez elle. Je l'ai donc perdu de vue, et n'ai eu depuis de ses nouvelles, que par *Mareschal-Saint-Lazare.*

Pour me dédommager de cette perte, Mlle Sanloci me mit des dîners avec les plus aimables personnes de sa société. Mais, prêt d'aller en avant, il faut achever ce qui regarde Cécile.

Cette jolie femme de chambre portait sur son visage l'empreinte d'une tristesse habituelle, qui la rendait encore plus intéressante. Je demandai la raison de cette tristesse à Bultel-Dumont. — « C'est » qu'elle est amoureuse d'un commis, que je ne » veux pas qu'elle épouse, » me répondit-il... Mlle Sanloci, qui avait entendu ma question et la réponse, me prit en particulier, après le dîner, et me raconta comment M. Dumont avait voulu avoir Cécile, qu'il avait déterminée à l'écouter une seule fois, par une dot de deux mille écus, déposée

d'avance (non à l'exigence de Cécile, mais de son vouloir, à lui, pour opérer plus d'effet); comment, après avoir gagné sa dot, Cécile avoua tout à sa maîtresse, et fut très sage; comment M. Dumont, pour délivrer la dot et consentir au mariage, exigeait une seconde complaisance de Cécile; comment celle-ci, pressée d'épouser un amant aimé, parti avantageux, et redoutant un tourment cruel avec un satyre (la narratrice employa ce terme), était dans une perplexité qui la maigrissait; enfin, comment elle, Sanloci, ne pouvait se résoudre à lui donner le conseil de terminer... Elle me demandait mon avis... Je lui répondis : — « Mademoiselle, vous avez l'air » si imposant,... d'autres diraient prude... — Il le » faut, » interrompit-elle vivement, « pour que » d'honnêtes femmes et leurs filles puissent ve- » nir ici... — Soit... vous êtes la Vertu même; elle » prendrait vos traits et votre air, si elle se corpori- » fiait. » (Et je disais la vérité : la Vertu corporée serait belle froidement, majestueusement, pour inspirer de l'admiration, des sentiments moraux, comme Mlle Sanloci)... « Je vous demande à donner mon » conseil à Cécile, » répondis-je. Mlle Sanloci se colora de pudeur; et comme elle savait bien qu'elle n'y perdrait pas, elle y consentit. Elle appela Cécile, et, devant moi, elle lui dit de me reconduire lorsque je m'en irais. Ce fut ce qui s'exécuta vers les huit heures, avant le retour de M. Dumont. Cécile prit la lumière, et me précédait. Bultel-Dumont rentrait : il nous vit, sans être vu, et se cacha. Cécile, l'esca-

lier descendu, marchait à côté de moi, jusqu'à la porte de rue. Ce fut alors qu'en employant les expressions les plus honnêtes pour son maître, je lui conseillai de s'informer des coucheuses de M. Dumont, et d'en substituer une. Cécile rougit, et me pressa la main.

J'entrevis alors Bultel-Dumont, qui cherchait à nous écouter. Je le signifiai adroitement à Cécile, et je lui recommandai d'en terminer, en dirigeant son intention uniquement vers la reconnaissance qu'elle devait à un homme riche, qui lui avait cherché son amant, qui la dotait, qui rendait le mariage agréable aux parents du jeune homme, etc. Cécile, au fait, me répondit que jamais elle n'avait envisagé les choses sous ce point de vue. Elle me remercia beaucoup, et rentra.

Je n'avais pas fait dix pas dans la rue, que je vis M. Dumont à côté de moi : — « Vous êtes un excel- » lent casuiste! » me dit-il; « je viens de vous con- » naître tout à fait, et nous n'en serons que mieux » ensemble... » Ce fut une Escobarderie qui me conserva l'amitié de Dumont : j'en fais l'humble aveu. Mais elle préserva Cécile d'une seconde infamie...

Dumont, privé de la jeune camériste de l'*honoriste* de sa table, me dit avec douleur : — « Mon ami! » mon cœur est mort; Cécile l'avait ranimé, par sa » figure piquante... Je ne l'ai plus!... » J'avais alors Sara; j'étais marié; je l'aimais pour elle-même, comme si j'avais connu ce qu'elle m'était : M. Du-

mont était riche et garçon; je formai la généreuse résolution de la lui céder... Bultel ne fut pas même digne de cette fille, qu'on doit si bien connaître, par la *XII*me *Partie!* Il ne put se faire... tolérer... Quel homme était-ce donc?... Dumont croyait connaître le cœur humain, et j'eus la preuve qu'il ne s'en doutait pas! Il se représentait l'Espèce humaine, comme on nous peint les paysans sur les théâtres. Combien de gens sont comme lui! C'est un tact particulier que donne la Nature, que cette connaissance! Que de petits écrivassiers ont voulu faire mes Ouvrages, qui leur paraissaient aisés, et ne l'ont pu!... Dumont, en vieillissant, avait perdu toute honte, toute honnêteté, toute délicatesse. J'en perds, comme lui; on le voit, par la marche de mon Ouvrage. Mais nous étions alors, Dumont et moi, de quarante-quatre à cinquante-cinq ans; c'était onze ans de différence. J'avais, et j'ai encore avec les femmes, ce charme d'adoration que peu d'hommes savent conserver.

Je ne parlerai pas de toutes les Beautés que j'ai vues chez M. Dumont. Après Mme Lebel, une seule m'intéressa : c'est Mlle *Aglaé,* fille aînée d'un confrère du riche célibataire. Cette jeune personne était amie de Mme *Godeau,* jolie femme que j'avais vue plusieurs fois à dîner chez le prévôt des marchands *Le Pelletier de Morfontaine*... D'après la prière la plus pressante de la part de la mère d'Aglaé, qui voulait voir l'auteur du *Nouvel Abeilard,* de la *Vie de mon Père,* du *Quadragénaire,* et de la *Malédiction*

paternelle, l'honoriste de M. Dumont me mit d'un dîner, où devait se trouver la dame, son mari, et leurs deux filles. J'arrivai, sans être prévenu. Il était tard : on était à table. Je me trouvai au bout; mais il se fit un mouvement, qui plaça la belle Aglaé à côté de moi. Je me mis aux petits soins avec mon aimable voisine; je ne m'occupai que d'elle : sa cadette, enfant gâtée, me déplut. On nous laissa fort tranquilles causer tout bas, rire ensemble, disserter. On était bien sûr de tout savoir après. J'éprouvais une sorte d'enchantement. Les autres convives remarquérent bientôt mes attentions pour Aglaé. On regardait la mère. Mlle Sanloci s'en aperçut, et j'entendis qu'elle disait : — « Ne craignez rien! Je con-
» nais Monsieur Nicolas; il ne débite jamais aux
» jeunes personnes que la morale la plus pure! —
» Je suis tranquille, » répondit la mère fort bas, « très tranquille!... Je doutais que ce fût le Mon-
» sieur Nicolas que j'ai connu autrefois... C'est
» lui!... mais cela m'étonne bien!... Je ne lui soup-
» çonnais pas un talent qui est fort loin de celui
» qu'il avait, quoiqu'il lui ressemble en un point. »
Dumont lui dit très bas aussi, mais j'écoutais : — « Oui, tous deux font l'auteur; le talent est leur
» fils... » (*plus haut*) « Madame, le génie se cache
» autant que l'esprit se montre. » Depuis ce moment, j'observai qne la dame se tenait presque toujours de manière que M. Dumont m'empêchait de la voir. Ce qui fut si marqué, qu'enfin je m'en aperçus, et que je lui supposai des raisons... Le

délicieux dîner!... Il fut unique... Mais je m'arrête, laissant à mon Calendrier l'achèvement de ce beau trait de ma Vie.

On verra, dans la *XIIe Partie* (*a*), la relation qu'a Dumont avec l'histoire de Sara. Ce fut à cette époque-ci que je la lui voulus céder, pour qu'il la rendît heureuse, en croyant cette fille digne alors. Insensé, qui ne voyais pas que deux êtres vicieux ne peuvent engendrer le bonheur!

En reprenant ma familiarité avec Dumont, que ses procédés avec Sara avaient un peu suspendue, je lui procurai deux aventures, pour reconnaître ce qu'il faisait pour moi en ce genre. La première fut celle avec *Rosette François,* sœur de *Virginie.* Je m'en suis toujours repenti, quoique cette jeune fille fût déflorée; mais Dumont crut avoir sa rose, et se comporta comme un fat... Ainsi, je perdis l'espérance de faire un établissement honnête à la fille de mon ami Gaudet...

La seconde fut plus agréable pour moi. J'étais rue *Plâtrière,* vis-à-vis celle *Verdelet,* quand une jolie fille cuisinière m'aborda, pour me demander une rue. Elle m'intéressa en me rappelant Cécile. Je lui supposai des vues, parce que j'étais en habit de velours propre; je pensai qu'elle me croyait riche. Je ne voulus pas, d'après cette idée, qu'elle manquât son succès. Je lui répondis affectueusement : elle me donna un rendez-vons chez elle, rue *du Jardinet-*

(*a*) Tome XII. *(N. de l'Éd.)*

Saint-Paul, et je me proposai de la montrer à Dumont, que j'en prévins par un mot. Il vint me trouver le matin du jour pris. Nous allâmes ensemble à la demeure de *Gervaise Montant,* que nous trouvâmes préparée. Dumont, tout blasé qu'il était, palpita de plaisir à la vue de cette jolie grisette, déjà entamée, et par conséquent provocante. Il me demanda en Latin si je l'avais eue ? Je lui racontai naïvement l'aventure de notre rencontre. Il prit Gervaise en particulier, la questionna, et entendit le même récit. — « Il a dit vrai, » pensa-t-il tout haut. Alors le libertin, persuadé, la mena louer une jolie chambre rue *du Port-Royal, au Marais*. Ce fut là qu'il l'établit, et qu'elle le consola de Cécile. Il l'a mariée dans la suite très avantageusement, lui qui n'avait rien fait pour Rosette, qui, sans doute, lui aura marqué quelque dégoût... Ce fut à cette occasion que l'indiscret Dumont révéla mes procédés à sa *Begum :* ce qui fit que Mlle Sanloci a dit depuis à M. *Mercier,* que je lui avais manqué essentiellement. Le bon Mercier crut que j'avais attenté à sa majestueuse vertu... (Hélas ! elle me l'eût pardonné.) Mais j'avais fait bien pis ! non par haine pour elle, mais par reconnaissance pour Dumont.

Je continuai de voir cet homme jusqu'en 1788, un an avant sa mort. Je n'étais plus aussi bien reçu de Mlle Sanloci, depuis que le froid *Issuad* (*a*) s'était établi auprès d'elle. Il est plus jeune, et garçon ; je

---

(*a*) Legrand d'Aussy. (*N. de l'Éd.*)

me rendis justice ; je cessai d'aller chez M. Dumont, après l'avoir lié avec M. Mercier, son parent... Il est mort, le riche, mais l'infortuné Bultel-Dumont, le 25 Février 1789; il est mort, sans rien faire pour ses amis!... Son avarice a été trompée dans tous ses calculs. Il croyait que M. Mercier hériterait pour une part : c'est qu'il ignorait l'existence d'une vieille tante orfèvre, qui, sachant sa haine pour elle et pour toute sa branche, cachait depuis trente ans, qu'elle s'était fait enterrer avec billets de mort envoyés, son obscure existence : elle n'avait que des petits-enfants, que Bultel-Dumont croyait exclus. A sa mort, elle s'est présentée avec tous ses titres, et elle a repoussé ses exclueurs, dont le bon Mercier était un. Quel coup de théâtre!... Il en a coûté quatre cent vingt mille livres aux pauvres héritiers frustrés, en vertu de la belle et tant regrettée coutume de Paris, qui n'admettait pas la représentation des neveux avec une tante. Aujourd'hui, ceux que Bultel-Dumont haïssait et méprisait, jouissent de ses dépouilles, à part un cinquième près, laissé à Mlle Sanloci, pour ses bons soins et loyaux services... J'ai pleuré la mort de Bultel-Dumont, que je me proposais de revoir. Au fond, c'était, sinon un ami, du moins une connaissance agréable, utile même par le monde qu'il m'ouvrit. Je lui avais donné tous mes Ouvrages; il me donnait à dîner, une compagnie souvent délicieuse : partant quittes. Son nom fut gravé sur l'île *Fraternité,* le surlendemain de sa mort, avec une épitaphe qui nous honore tous deux.

J'avais vu Sara se promener sur l'île le 19 Février précédent (j'inscrivais le 27), et je mis sous cette date : « *Mortuus est dives Dumont, o Sara! a me fere solo luctus! et nos inopes vivimus! Lugeamus Dumont, qui, si voluisset, feliciter nobiscum felicibus adhuc viveret! 27 Feb. 89.* »

Je pleure encore cet homme : il me devient plus cher en s'éloignant, et à mesure que je suis plus malheureux. Il avait des vices... Et moi aussi... Et toi aussi, mon Lecteur... Revenons à 1781.

Le mariage de ma fille aînée avait marché sur la même ligne que mon aventure avec Sara. On verra comme M[lle] Debée, à son début, avait eu l'art de me persuarder qu'elle remplacerait à jamais une fille ingrate. Je l'avouerai, cette assurance, les caresses, l'amitié de Sara, excitées par une réputation qui, sans égaler celle de *Rousseau,* faisait la même impression sur elle, tout cela me détermina non à donner un consentement que je me serais éternellement reproché, mais à me laisser forcer à le donner.

Vers le mois de Septembre 1780, *L'Échiné (a)* me fit demander en mariage ma fille Agnès, qui était alors chez sa tante *Bizet* (ma sœur Margot). Cette dernière me présenta le parti comme très avantageux! C'était un fils unique, qui avait, disait-on, très bien vécu avec sa première femme, dont il n'avait plus d'enfants. Il se vantait d'avoir mille

---

(a) Augé. *(N. de l'Éd.)*

écus de rente, et que ses parents en avaient davantage. C'était un sort assuré, qui valait mieux qu'un établissement douteux. L'homme n'était pas beau; mais il était bon, plein d'esprit... Il devait avoir l'emploi de son père à la *Capitation*... Tel était le roman de ma sœur Bizet, ayant de la vraisemblance, et point de vérité. Mais Margot voulait marier ma fille pour s'en débarrasser; parce qu'étant dévote très bête, elle trouvait que sa nièce se mettait trop mondainement. Ce motif fut le seul qui la fit mentir, et perdre ma fille, en nous trompant... On prit jour, pour me présenter L'Échiné, que son père devait accompagner. Mme Bizet était si empressée, qu'elle donna un dîner à ces deux hommes, comme si c'eût été à elle de faire les démarches pour offrir ma fille. Dans la conversation de la table, je m'aperçus peu de la sottise de L'Échiné; le père me parut un bon homme. Il ne dit rien contre son fils, mais il ne dit rien pour lui; je vis même ses yeux humides, une fois ou deux, lorsqu'il les portait sur ma fille, qui, ce jour-là, entre autres, était réellement charmante! La réserve du père me donnait à penser... Après le dîner, le fils vint impudemment me presser de lui donner une réponse. Je m'en dispensai, sur ce que je ne le connaissais pas. Et de ce moment, j'évitai de le voir. Il m'écrivit. C'est à sa première lettre qu'il fut jugé. Je vis un sot entortillé dans de grands mots, qu'il n'entendait pas; sa lettre, loin d'avoir de l'esprit, n'avait ni sens commun, ni sens. [Voyez de ses Lettres,

dans la *Femme Infidèle,* s'il en existe encore des exemplaires.] Mon refus absolu fut alors décidé. Je ne lui répondis pas... mais par une politique sage, au lieu d'employer l'autorité absolue, je m'en tins avec ma fille aux conseils. Je demandai quel était l'emploi de cet homme? On ne put me le dire. Je donnai ce moyen de refus. Mais ma sœur avait mis en avant les mille écus de rente, et par là, quoiqu'elle fût sûre que ce revenu n'existait pas, elle répondait à tout. Les Dondenne ont l'âme noire, et Margot était beaucoup plus *Dondenne* que *Restif :* elle pressait ma fille de redoubler ses instances auprès de moi, malgré l'indécence du procédé. L'Échiné continuait d'écrire, quoique j'eusse dit mon sentiment : il était assez sot pour ne pas sentir combien ses lettres étaient bêtes! A chacune de ses missives j'étais confirmé dans ma répugnance invincible pour lui, répugnance si forte, que je n'ai encore pu soutenir sa vue... Un soir, il vint frapper à ma porte. Par une abominable complaisance, Margot avait permis que ma fille l'accompagnât. Agnès heurta, lorsque L'Échiné fut descendu, et m'appela. En reconnaissant sa voix, je fus tout à la fois impatienté, saisi d'indignation et révolté de ce que je voyais. J'ouvris ma porte; mais ce fut pour donner un soufflet à ma fille; je lui défendis de jamais songer à un pareil homme, ou de me renoncer pour père. C'était à la fin de Septembre 1780. Je ne connaissais pas encore Sara. Depuis ce moment, je ne vis plus L'Échiné chez Margot; mais il y venait secré-

ment; cette malheureuse, qui avait perdu ma sœur cadette *Marie-Geneviève,* voulait également perdre ma fille, et elle y a réussi... Elle a tué ma sœur et ma fille!... Infortuné! Moi qui savais combien elle est bornée, comment ai-je souffert que ma fille allât chez elle!... Mais tout cela s'arrangea presque malgré moi... Vers la fin d'Octobre, L'Échiné me joignit un jour dans la rue *Saint-André;* je lui parlai modérément, en lui faisant néanmoins un refus absolu. Je crus que tout était dit; mais une dévote, et une dévote bornée, avait mis dans sa tête que le mariage se ferait. Elle permit des entretiens particuliers chez elle, tandis qu'elle était à sa boutique; un mot de religion, que lui disait un homme borné comme elle, extasiait Margot, et lui faisait considérer ce mariage, sinon comme très avantageux, du moins comme Chrétien; mot si souvent funeste dans la signification que les dévots lui donnent!...

Cependant j'étais tranquille. J'avais oublié le stupide L'Échiné; il ne me tombait guère dans l'idée qu'une fille de dix-neuf ans, fille à qui je connaissais de l'esprit, pût s'éprendre d'un homme laid, bête, veuf, et presque quarantenaire! Ma sécurité, je l'avoue, était profonde.

Je devais cependant m'apercevoir qu'Agnès désirait le mariage. Elle était mal chez sa tante bigote, qui la contrariait pour sa parure, très modeste néanmoins. Elle était effrayée par la dévote, qui lui disait que je ne prospérerais jamais, n'ayant point de religion. Comme elle était très jolie, le menteur

L'Échiné se faisait valoir par une feinte aisance, en se vantant, etc. Secondé par la sotte tante, qui fortifiait la jactance du *maudit* L'Échiné, Agnès Restif fut séduite par l'espoir d'un état honnête. Ajoutez qu'elle abhorrait une mère dont elle connaissait les turpitudes, et dont elle avait vu les lettres, par lesquelles cette impudente s'efforçait de persuader qu'Agnès elle-même ni Marion, n'étaient mes filles. Peut-être Agnès Restif le croyait-elle un peu, et que ce fut la cause de son irrévérence. Tout ce que je puis dire, c'est que le but de celle qui se calomniait elle-même, était de me faire réaliser ses calomnies, par la persuasion qu'une jolie fille de seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf ans, à ma charge, n'était pas ma fille. Elle connaissait par Montlinot le trait d'un homme qui avait une fille putative, dont il découvrit le père par des lettres de la mere trouvées après la mort de cette femme. Le mari outragé se vengea d'abord, en séduisant la fille, dès qu'elle fut nubile. Il la fit servir à toutes ses fantaisies libidineuses, et quand il en fut las, au bout de deux ans, il la livra à *Pecoucna* le libraire *(a)*, en lui disant d'en faire sa catin et de ne pas la ménager. Le libertin raffiné en fit donc sa complaisante, et la dégrada le plus qu'il lui fut possible, la traitant comme les *filles* les plus sacrifiées... Voilà le sort qu'il semble qu'Agnès Lebègue aurait voulu faire subir à sa fille. Mais elle se trompa. Il est vrai que

---

(a) Panckoucke. *(N. de l'Éd.)*

l'infortunée est ensuite tombée à L'Échinė... Un mot de la situation où je me trouvais, avant et après ma connaissance avec Sara.

Avant, j'étais dans une sorte d'abandon de moi-même. J'aimais, sans leur parler, trois jeunes personnes : *Victoire Londeau, Rosalie Poinot,* et *Aurore Parizot.* Je n'avais de plaisir qu'à les voir, surtout après qu'ayant donné un exemplaire de la *Malédiction paternelle* à *Constance,* cette fille brûla ma lettre, lorsque je lui en demandai son sentiment. Je ne m'amusai plus de ce côté-là : je voyais Rosalie et Victoire en passant; j'allais le soir voir sourire Aurore. Une petite *Schell,* compagne de ma fille au magasin de la dame *Clair,* rue *de la Ferronnerie,* vint deux ou trois fois m'offrir la réalité. Ce qui me conduisit jusqu'à la rencontre de l'infortunée Mme *Maillard*.....

Je marche à travers des épines enflammées! Car à tout moment, je m'arrête, intimidé par les regards, les dédains, les grimaces des prétendus gens honnêtes. J'hésite, et je me dis : — « Ferai-je un » roman, pour que tous ces honnêtes gens-là ne » m'étouffent pas?... » Non, non! je dirai la vérité... Dans ce même temps, ô Puriste! j'eus la rencontre qui m'a fourni la jolie *Contemporaine* intitulée *La Jolie Polisseuse.* En 1786, *Félicité.* En 1796, moitié anéanti, presque mort, ruiné, je renais quelquefois avec *Marthe-Victoire.* Ho! les femmes! les femmes, furent toujours pour moi le feu, l'air et l'eau!.....

Mais immédiatement après la Jolie Polisseuse, j'avais fait deux ou trois connaissances singulières. La première était Mme *Dumoulin,* brune sémillante, ayant le tour le plus voluptueux; la seconde, Mme *Dupont-Lambert,* jolie brune, blanchisseuse en fin, dont la gorge était la plus belle possible; la troisième, Mme *Damourette,* petite marchande de tableaux, d'estampes, de miniatures. Le hasard m'avait procuré ces connaissances, chez *Audinot* et *Nicolet,* aux secondes, que je préférais souvent aux autres places, à cause des grisettes.

Mme Dumoulin était Liégeoise, et femme d'un compagnon imprimeur, avec lequel elle ne vivait plus. Elle faisait des aiguilles de montres. Elle était toujours chaussée très haut, et d'un goût exquis. Le soir de notre connaissance, elle trébucha en voulant se placer derrière moi. Je la retins dans mes bras. « Un petit moment plus tard... j'étais... » dit-elle. C'était une plume, étant très petite. Je la mis à ma place au premier rang; je vis son joli pied, quand elle traversa la banquette, ce qui me la rendit plus piquante. Nous causâmes. Dans les entr'actes, elle se renversait sans façon sur moi. Je ne la crus pas une *fille* (les *filles* ne sont pas caressantes à Paris); mais une jeune veuve, qui cherchait à vivre avec quelqu'un. Je la reconduisis après le spectacle. Elle demeurait rue *Mazarine,* fort loin du boulevard. Chez elle, observant que je remarquais son pied, elle me demanda si j'aimais son genre de chaussure : je lui dis que j'en étais fou. — « En ce cas, » me

dit-elle, « je dois vous inspirer des désirs ; car, lors-» qu'on a ce goût-là, on aime bien mon tour et ma » marche. » Je lui répondis, que tout en elle était provocant. — « Vous êtes d'un âge où l'on n'a plus » des femmes par-dessus les yeux ! Venez me voir » de temps à autre, à cause de quelques connais-» sances que j'ai en horlogers : je ferai pour vous » ce que je pourrai. Vous m'avez assez convenu ; je » serai charmée de vous rappeler que vous êtes » homme ! » Ce langage me parut singulier ! Je la mis sur mes genoux, et elle me caressa comme je voulus. Je demandai à la posséder. Elle me répondit : — « Je crois que vous le désirez, après ce que » nous avons fait ! » Et elle me reçut dans ses bras. J'avoue que je n'avais jamais eu d'aventure de ce genre. Pendant l'acte, elle me dit : — « Allons, » allons, mon cher auteur du *Pied de Fanchette !* » Je lui demandai comment elle me connaissait ! — « Un de mes horlogers m'a fait lire ton Ouvrage, » et t'a montré, un jour que tu passais par la Place » Dauphine, reconduisant *Schell,* qu'il me dit que » tu *aimes...* » Mes autres visites furent pareilles à celle-ci.

Ce fut chez *Audinot* que je trouvai Mme Dupont-Lambert. Elle était seule, et prenait un billet à la porte. Sa chaussure était voluptueuse. Ce fut ce qui me détermina à prendre un billet comme le sien. Nous montâmes ensemble. Je la fis bien placer. Lorsque nous fûmes assis, comme il était de bonne heure, l'obscurité qui règne d'abord dans les salles

de spectacle nous favorisa. Dupont-Lambert se découvrit la gorge... Quelle beauté!... Je lui en fis mon compliment. — « Je suis bien aise qu'elle te » plaise! » me dit-elle tout bas. Je touchai sa gorge par-dessous le mantelet, en tirant la Belle un peu sur moi. Elle me donna un baiser... Nous voilà donc amis... Les lumières vinrent. Elle s'amusa beaucoup des pièces... Je la reconduisis. Arrivés chez elle, au coin de la rue de la *Vieille-Bouclerie-Huchette,* au second, elle se mit à l'aise. Ce fut alors que je vis toute la beauté d'une gorge ferme et lactée. Je caressai cette belle brune-claire. Elle y répondit : « Tiens, » me dit-elle, « je vois ce que » tu veux; je le veux aussi : j'ai des désirs. » Et elle se mit nue... Ho! le beau corps!... Mais le *chef-d'œuvre* était admirable! Je lui dis que j'étais surpris qu'avec tant de beautés, de charmes si frais, elle se donnât si facilement! — « Bon! mon pauvre » auteur des *Lettres d'une Fille à son Père,* de *Lucile,* » du *Pied de Fanchette,* de la *Confidence nécessaire,* tu » crois donc que je me donne comme ça à tout le » monde? Ho! que non! Mais tout est à toi : com- » mande, et tu vas avoir tout le plaisir que tu vou- » dras, et quand tu voudras, quand ça te prendra. » Je suis ma maîtresse... » Je fus très heureux avec cette fille, qui m'offrit son lit, que je n'acceptai pas, à cause de mon travail, qui exige que je couche seul.

Un soir, j'étais à la porte de *Nicolet,* au boulevard, lisant l'affiche. Je sentis un bras se passer sous

le mien. Je regarde. Je vois une mignonne et jolie personne, que j'avais aperçue dans une petite boutique de tableaux, rue *du Battoir*. Elle me sourit, en me disant : « Voilà deux fois que je vous vois au » spectacle : la première avec la *Dumoulin;* la » seconde avec la *Dupont-Lambert,* la blanchisseuse » en fin : vous pouvez bien y aller une fois avec » moi, puisque je suis seule. — Volontiers, ma » Belle. » Elle avait un billet à deux : nous montâmes. Notre conversation fut amusante; elle me peignit le caractère de mes deux premières connaissances : « Dumoulin est bonne petite femme; » d'un cœur excellent, franche, naïve. Dupont-» Lambert est braque, mais bonne; elle le sera » surtout pour vous; car je sais qu'elle vous aime » beaucoup. Elle fait lire vos livres à ses amis; et, » lorsqu'elle voit qu'ils les ont amusés, elle se ren-» gorge, en disant : « Je connais l'auteur; il a été » là, là, et *là* » (elle montre sa bouche, son sein, » et... ce qu'elle a de très joli!...) Elle nous disait, » un de ces jours : « C'est moi qui l'ai remarqué » la première au carrefour *Bussy :* il venait d'admirer » le rire de la *Belle Fourreuse*. Je me dis : Il faut » que je lui donne du plaisir... Mais, j'ai beau être » belle, il se dégoûtera; tous se dégoûtent, fût-ce » de Vénus... Je n'ai qu'un moyen : j'ai deux » amies; je suis brune-cendrée; Dumoulin est » brune-jayet *(a);* Damourette, blonde... Il faut

(a) Jayet, pour *jais,* qui est aujourd'hui seul usité. *(N. de l'Éd.)*

» qu'il nous ait toutes les trois; quand le cendré ne » le provoquera plus, il ira au blond; après le blond, » au noir jayet; et il ne se rassasiera pas; car la » diversité le ramènera toujours à l'une ou l'autre... » » Dumoulin, la plus voluptueuse par le tour, vous » a suivi la première; puis Dupont-Lambert : c'est » mon tour aujourd'hui. » J'embrassai cette jolie enfant, et la toile se leva... Je la reconduisis. Je lui trouvai une *beauté* comme celle de Rosette Vaillant; un petit pied comme à *Saint-Brieuc,* jolie fille que j'avais rencontrée rue *du Roule* (voyez mon CALENDRIER); des cheveux blonds dorés (Saint-Brieuc les avait blonds cendrés); des charmes parfaits, et des caresses délicieuses... Je consentis à rester avec elle; ce qui fit qu'à la seconde visite aux deux autres, je fus obligé de rester avec elles aussi...

Voilà les *amuseuses* que j'ai eues simultanément, jusqu'en 1790. Dès que j'avais des désirs, ou des velléités, j'allais ou chez Saint-Brieuc, ou chez une des trois autres, et quelquefois chez les *Leblanc.* Damourette, quand elle demeura rue *des Écrivains,* me donna une grande superbe brune, qu'elle avait rendue amoureuse de moi par la lecture de mes Ouvrages, et qui avait désiré que je fusse son premier amant. Cette grande fille, dont je n'ai jamais su le nom, ne l'ayant *vue* que trois fois, m'apprit, à la dernière, que j'avais eu sa rose, et que, pour me le déguiser, on lui avait po...dé (*a*) le *bichon.* Je ne

---

(a) Πομμαδέ. *(N. de l'Éd.)*

l'ai plus revue après cet aveu. Damourette me dit qu'elle s'était mariée, et que son premier enfant était de moi. Dupont-Lambert m'a fait avoir six filles ou femmes, ses pratiques et ses amies. Elle feignait une indisposition, et se faisait remplacer. Dumoulin ne m'a procuré personne. (Et la sage-femme, sa voisine, que j'eus un jour, ne fut pas procurée; je la pris)... Parmi celles procurées par Dupont-Lambert sont deux belles célibataires, que je vois souvent encore chez la parfumeuse *Hadanc***. La cadette était charmante! et toutes deux avaient la jambe parfaite.

Je crois que c'est à ces trois amies que je dois la facilité avec laquelle je me suis préservé des embûches criminelles d'Agnès Lebègue, qui aurait désiré, pour éclater ensuite, que j'attentasse à la pudicité d'Agnès Restif, ou de Marion, sa cadette, qui devenait charmante. Il aurait fallu, pour que j'y songeasse, que ces deux enfants m'eussent provoqué. Mais loin de là! toutes deux ont toujours été la pudeur même, par l'horreur que leur inspirait la conduite impudente de leur marâtre. Si quelque chose était arrivé, je l'écrirais, pour instruire le Lecteur à mes dépens, et aux dépens des miens, ceci ne devant paraître qu'après ma mort, et dans un temps où mes filles n'auront plus de sexe. Ce que je dis est si vrai, que je n'ai pas tu la possession de mes filles naturelles, qui semblaient m'être amenées par le sort, et que je reconnaissais toujours trop tard. Mais je puis protester qu'alors mes sentiments

étaient toujours *honnestés :* ils devenaient paternels et tendres. Ce qui confirmera ceci, c'est que je ne vais pas taire ce qui m'est arrivé, en 1793, avec une de mes nièces, fille de ma sœur Catherine, une des deux jumelles mes puînées.

J'appris de ma fille Agnès, que cette infortunée, âgée de seize ans, s'était prostituée, et vivait dans un mauvais lieu, vis-à-vis le *Théâtre des Variétés-du-Palais*. Je me hâtai de la chercher... Un soir, je rencontrai une jeune fille, qui avait une marche provocante, et une assez jolie figure. Aussitôt, moi, sans désirs et sans femme depuis longtemps, je sens la tempête s'allumer. Je veux fuir. La *fille* m'avait vu la suivre. Elle me prend les deux mains, et me dit : — « Ha! c'est toi!... Monte chez moi : je me » meurs d'envie de t'avoir... » La curiosité me fit consentir... Arrivé dans la chambre, la *fille* me regarde, et dit à une compagne : — « C'est bien » lui! » Elle s'empare de moi, m'excite, me caresse... — « Jolie enfant! » lui dis-je, « que me » veux-tu? » Elle me le dit, en employant des expressions plus délicates que son état ne le comportait : — « Que je te rende heureux! je le veux! » c'est mon caprice! ou je me poignarde à tes » yeux!... » Je crus ce langage affecté. La petite prend un couteau, se blesse... Alors, pensant qu'elle était folle..... Quels écarts!.... Ils me confirmèrent dans l'idée, que c'était un délire..... — « Je suis » contente; » me dit-elle : « tu m'as ....ue (*a*), et

(*a*) Φουτυε. (*N. de l'Éd.*)

» je suis ta nièce ! » A ce mot, pétrifié, je la devine. Je veux lui remontrer... Elle reprend le couteau : — « Des reproches, et je me tue ! » Je fus obligé de la calmer. Mais je formai une résolution... Huit jours après, je revins la chercher, pour la dérober à son funeste sort... J'avais écrit le discours qu'elle me tint ; mais je ne puis le rapporter en Français : — « *Me futuas ; hoc solum a te peto, mœche !... Lupa sum,* » *et lupa permanere volo !... Incestus tantum me pro-* » *movet. Ha ! si me mentula patris perforatam teneret !* » *cunnus hinniret ! voluptate repercutiendo emorerer !* » *Si cunnus hic adesset matris, illum trecenties super* » *cubiculo vitiari cogerem !* » J'interrompis ce discours forcené, en me jetant à ses genoux en larmes, pour la supplier de prendre au moins une maison moins infâme... Je lui nommai les sœurs *Leblanc*. Elle céda, et vint avec moi. La Leblanc cadette me promit d'en avoir soin, et m'a tenu parole, jusqu'à *Chaumette*. Alors mon infortunée nièce alla aux Armées... Elle y a péri malheureusement, ayant été massacrée par les ennemis, après qu'ils se furent assouvis sur elle... Qui avait perdu cette enfant ? Moi. Ma fille aînée, qui demeurait avec moi, après avoir quitté L'Échiné, avait pris avec elle l'infortunée dont je viens de parler, sans me la faire connaître. Dans le même temps, Agnès me mit en relation avec deux de ses amies, les demoiselles *Todiugar* (*a*). Un jour la petite me vit caresser l'aînée des sœurs.

(*a*) Raguidot. (*N. de l'Éd.*)

A treize ans, l'enfant quitta sa cousine, et d'après ce qu'elle avait vu, grossi par son imagination, elle alla se faire déflorer chez une catin du *Port-au-blé... Mirata esset modum nostrum, extasesque Flavianæ.* Voilà comme, faute de s'observer, on perd la Jeunesse... Que de remords!...

On croit peut-être, d'après ce que j'ai dit de Mmes Dumoulin, Dupont-Lambert et Damourette, que ces trois femmes étaient des êtres absolument immoraux? L'on se tromperait. Damourette faisait élever dans la plus grande honnêteté deux nièces, l'une dans la miniature, où elle est devenue habile, et l'autre, moins capable, dans la gravure de musique. Ces deux orphelines, auxquelles elle a servi de mère, sont établies avantageusement par elle, aujourd'hui 1795.

Dupont-Lambert avait soin de deux garçons et d'une fille, ses neveux et nièce : son travail ne suffisant pas, quoique assidu, elle avait galantisé, pour y suppléer. Elle me disait quelquefois :

— « Vous êtes le seul homme auquel je me
» donne avec goût; tous les autres, au nombre de
» dix, qui ne me rendent visite qu'une fois par mois,
» à six francs, sont pour mes orphelines; et ils le
» savent : c'est ce qui m'en fait estimer. Mes com-
» plaisances sont motivées sur l'utilité de mes en-
» fants. Je n'aime pas le mariage; mais j'ai appris
» de vous qu'il faut mettre des êtres à sa place. J'y
» en mets trois, qui auraient péri sans mon secours :
» c'est un pour leur père, un pour ma sœur, leur

» mère, et la fille pour moi. Je tâcherai d'en faire » une honnête femme comme la mère, et moins » malheureuse. »

Pour Dumoulin, elle faisait mieux encore, s'il était possible. Elle était de village, aux environs de *Liège;* elle soutenait là trcis familles de laboureurs, ses frères, auxquels elle envoyait cinquante écus par an, à chacun. « J'aimais mon nom, mon père; » celui-ci disait, pendant ma jeunesse, à mes frères : « J'aimerais mieux que votre sœur fût putain, que » comme certaines filles, honnêtement mariées, » qui ruinent leur maison, et mettent un gendre » en possession de toute la fortune paternelle, qui » passe ainsi à des étrangers. » J'entendais cela sans » peine. Je suis noble, quoique pauvre. Dés que » j'eus quatorze ans, on me courtisa. Le premier » fut un procureur de Bénédictins, en procès avec » mon père. Je lui dis : « Si vous vous arrangez » pour que mon père gagne son procès, dès que » j'en serai bien sûre, vous m'aurez... » Le procu- » reur perdit, en détruisant un titre du couvent, et » mon père gagna. J'allai aussitôt le trouver : « Ma » *rose* est à vous; je ne la donnerais pas au prince : » elle est à vous. » Le procureur la prit, et fit » encore du bien à ma famille, ravi de ma fran- » chise... Las de moi, il me donna au prieur, puis » à cinq ou six autres, qui tous firent du bien à ma » famille... Cela fait, je fus déshonorée; car tout se » sait. Je vins à Paris, où je me cachai chez un » horloger, à qui je plus. Il me montra mon métier,

» et me fit quelques présents. Il me meubla une
» chambre et m'entretint à douze francs par
» semaine, outre mon gain. De ses présents, en
» quatre années, j'envoyai une montre à mon père,
» à mes trois frères, sans lettre, sans faire dire un
» mot. Depuis, mon horloger s'étant marié, il m'a
» continué sa pension, et m'a mis la bride sur le
» cou, comme il dit. J'ai six amis, à une visite par
» mois. Cela m'aide et me facilite à faire une rente
» de cinquante écus à mon père et à chacun de mes
» frères. Cela leur est d'un grand secours, dans un
» pays où l'argent est rare! Je me sacrifie ainsi à
» ma famille paternelle, sans la déshonorer; je ne
» porte pas ici son nom. Mes motifs me laissent
» sans remords. Je vous ai désiré, je vous ai eu. Je
» comptais vous faire quelques cadeaux; vous les
» avez refusés : cela m'attache encore plus à vous.
» J'ai ici trois nièces de dix, onze et douze ans.
» Elles sont au couvent, et je paye leur pension.
» Une a obtenu *St-Cyr;* j'espère que les deux plus
» jeunes l'obtiendront aussi : ce qui pourra leur
» valoir un état de chanoinesses à *Maubeuge*. Les
» garçons de mes frères, qui en ont quatre chacun,
» ont ici des bourses, que j'ai obtenues en me
» donnant à ceux qui en disposent. Rien ne me
» coûte pour servir ma famille : c'est pour elle que
» j'ai donné ma virginité; c'est pour elle que j'use
» mes charmes. Je mourrai contente, après m'être
» consumée pour elle. Heureusement pour moi et
» pour les miens, que je n'ai plus de religion, depuis

» que le père procureur m'a fait entendre qu'il n'y
» en avait aucune de vraie. J'en suis si persuadée,
» que je mets la mienne, et toute ma morale, à être
» utile à ma chère famille. L'Être-principe, de
» l'existence duquel vous m'avez convaincue, voit
» mes nobles motifs. Je n'aurais eu que celui du
» plaisir, que je serais encore excusable à ses yeux
» paternels. D'ailleurs, nous ne sommes pas sous
» la directe de l'Être-principe, mais sous celle de la
» Terre, notre déesse particulière, comme le Soleil
» est le dieu particulier de son Système seulement.
» La Terre notre mère est sous la directe du Soleil
» notre père, lequel est directement sous la conduite
» de l'Être-principe. Dieu a un langage pour lui
» parler, et tous les Soleils en ont un pour lui ré-
» pondre... Vous voyez que je suis philosophe,
» autant qu'on peut l'être, avec mon genre d'in-
» struction, et que j'ai profité des lumières que vous
» m'avez données. »

Voilà quelle était la façon de penser de mes trois amies, que je fis connaître à Thérèse, dès que je la revis, après notre entrevue en 1784. Je les ai conservées jusqu'à leur mort, ou leur disparition de Paris. Je leur donnai aussi la connaissance de Mme Maillard : ce qui a fait une jolie société de cinq femmes aimables.

En 1785, Mme Dumoulin me dit : « Mon véri-
» table ami! Un de mes maris a été trompé et m'a
» trompée..... » Je l'entendis, et la conduisis au bon docteur Guillebert, notre ami commun, qui lui ren-

dit... ce qu'elle avait perdu... Mais cet accident l'a déterminée à se retirer dans sa patrie, où ses premières aventures sont oubliées. Elle y vit encore... [Ha! que de force, que de vertu il faut, pour confesser publiquement tout ceci, sans craindre les avortons littéraires, qui se sont emparés des places!... Oui, je suis le plus vertueux des hommes, puisque j'ai le plus de force!]

Entraîné par ces aventures non occupantes, je vis moins ma fille. Je crus bien faire de dire à une mère intrigante de la surveiller. Ma sœur la dévote, qui détestait Agnès Lebègue, se plut à la contrarier, en favorisant L'Échiné. Peut-être même alla-t-elle jusqu'à conseiller une horreur.

Ce fut avec le plus grand étonnement, qu'aux environs du carnaval 1781, je me vis pressé de consentir au mariage que j'avais toujours repoussé! Je témoignai mon indignation, dans les termes les plus énergiques. Mais les dévots ont cela de particulier, que rien ne les effraye; ils s'enveloppent de leur opiniâtreté, qu'ils appellent la volonté de Dieu, et rien ne les émeut; ils braveraient la foudre... Mes expressions, mon silence, mes refus n'empêchèrent pas L'Échiné de venir se présenter chez moi : les sots ont une inconcevable impudence, qui leur réussit quelquefois. Je me contenais avec cet homme, qui étant un étranger et un amoureux, ne pouvait encore m'offenser; je lui dis, avec modération, que je marierais au plus tôt ma fille dans deux ans; que c'était mon dernier mot. J'achevais de dîner; je

sortis. Que dit ce misérable, que j'avais toujours refusé? Que j'amusais un honnête homme, et que je méritais qu'il me donnât du pied au ...!

Il faut ajouter ici, qu'outre son incapacité, L'Échiné n'avait pu garder un emploi, à raison de son impudence et de sa brutalité grossière, de sa méchanceté noire avec ses camarades, de son insolence envers ses supérieurs; que ce monstre de mauvaise mine avait coûté à son père, simple employé à la Capitation, par des turpitudes de jeunesse, plus de trente mille livres. Ma sœur Bizet savait tout cela; mais quelques signes de croix qu'avait faits L'Échiné devant elle, l'avait innocenté. Elle savait que le père gémissait des chagrins que ce mauvais fils lui donnait encore!... Il est des choses que l'on peut, et qu'on doit pardonner; mais je ne crois pas que les torts de la dévote Margot à mon égard, en perdant ma fille, soient de ce genre. Je trouve dans mon cœur un sentiment invincible, qui s'oppose au pardon; si l'injure, si le tort étaient faits à moi seul, il y a longtemps qu'ils seraient oubliés!...

On n'obtint rien de moi, malgré les menaces qu'on engagea ma fille à faire. Des menaces!... Et ce fut sa mère qui les suggéra! Elles n'avaient pas, dans la bouche innocente qu'on faisait parler, le sens horrible qu'y donnait l'instigatrice; Agnès Restif voulait seulement se mettre sous la protection du magistrat, pour faire un mariage cru avantageux.....

Ma fille était trompée par sa mère et par sa tante; mais celle-ci abandonna L'Échiné, dès qu'elle le vit sous la protection de sa belle-sœur. Cependant elle ne désabusa pas sa nièce infortunée. Aussi L'Échiné redoubla-t-il les instances auprès de la mère; on osa même me faire entendre que l'honneur m'obligeait à consentir.... Abominable insinuation! absolument fausse.... La vivacité de mon sang ne me permit pas de la souffrir. Après Pâques, pressé, persécuté, et, il faut le dire, capté par Sara, qui s'offrait à moi pour fille (et qui l'était), pour consolatrice, pour amie, je déclarai enfin que je ne donnerais mon consentement qu'au notaire, sans voir ni une fille dénaturée, ni un homme vil, que j'abhorrais; qu'à la condition de ne rien donner, de ne rien voir, de renoncer pour ma fille celle qui me donnait pour gendre un homme que je ne pourrais jamais voir... Hé bien, on me fit signer à toutes ces horribles conditions! La mère désirait un mariage qui me déplaisait, et qui devait éloigner de moi une fille qu'elle haïssait. Sara et sa mère nous poussaient, de leur côté, ma fille et moi dans le précipice...

L'événement a justifié mon opposition; Agnès Restif n'a pu demeurer que très peu de temps avec L'Échiné. Elle l'a quitté; dix ans après, elle a divorcé; elle s'est remariée. Elle est enfin tranquille (1796).

Me reprochera-t-on d'avoir consenti au premier mariage? Mais et la mère, et la tante, et L'Échiné calomniaient ma fille; ils l'accusaient d'être enceinte

de cet homme; je me croyais menacé par elle; et je n'ai découvert la fausseté de ces deux horreurs, que six ans après!... J'aurais dû être adoré de mes enfants, moi qui luttais continuellement contre le besoin, par un travail opiniâtre: mais les noires idées qu'Agnès Lebègue leur avait toujours données de moi, dans les termes les plus affreux, me tenaient leur cœur fermé. Pour leur ôter la confiance qu'elles devaient avoir en moi, la mère et la tante, quoique toujours divisées, se réunissaient à me décrier. La première disait que je n'avais pas de mérite; que je n'aurais jamais rien des libraires, qui me dupaient; la seconde, que Dieu ne me bénirait jamais, parce que je n'avais pas de piété, que je faisais des romans : « Ainsi, ma chère enfant, » disait-elle, « tu n'as » qu'une ressource : ou de te mettre sœur pour » servir les pauvres; ou de prendre le premier mari, » capable de te donner du pain. N'attends jamais » rien de ton père; s'il a quelque chose, il le man- » gera bien, comme tous les athées ses pareils... » Ha! Dieu! serait-ce un crime d'étouffer de pareils monstres?... Infortuné que je suis, depuis mon retour à Auxerre en 1759, et mon mariage! Privé des conseils de mon ami Loiseau, de sa vertu, de sa prudence, de ses secours, j'ai négligé par force de suivre la destinée de ceux de mes enfants à qui mes soins n'étaient pas absolument nécessaires, et auxquels il m'eût été impossible d'en rendre. Je concentrais toute mon énergie dans mes deux filles, et l'on voit ce que j'ai pu, en leur faveur!... Quel

crime ai-je donc commis, pour avoir été privé des douceurs de la paternité?... O mon Lecteur! vous avez tout vu! Répondez vous-même à cette question, qui est, en ce moment, un cri douloureux!... Aujourd'hui même, 29 Janvier 1784, j'ai conté toutes mes peines à La Reynière fils, et il en a frémi!....

En 1782, je n'avais plus ma fille aînée, ni ma fille cadette, ni Sara (comme on le verra dans son Histoire) (*a*). Je me trouvais plus dénué que jamais, n'ayant pour consolation que mes trois amies dont j'ai parlé; car je ne revoyais pas encore Thérèse. Je me crevais de travail, pour me distraire, n'ayant d'autre plaisir, d'autre relâche, qu'une courte promenade journalière autour de l'*Ile-St-Louis,* durant laquelle je gravais sur la pierre mes peines et les terreurs que me causaient certains endroits de mes Ouvrages. J'imprimais encore les *Contemporaines,* dont les applications, vraies ou fausses, me chagrinaient souvent. On pouvait arrêter une *Suite* prête à paraître, et me ruiner sans ressource, en exposant ma liberté. Et cela fût arrivé, si le Gouvernement avait pensé comme certaines femmes scandaleuses, qui retrouvaient leurs déportements dans tout ce que je citais de répréhensible... Mais j'eus bientôt une angoisse plus douloureuse, qu'on ne tardera pas à connaître.

Ce fut en 82 que j'imprimai la *Paysanne pervertie,*

(*a*) L'histoire de Sara forme la matière du tome XII tout entier. *(N. de l'Éd.)*

immédiatement après avoir fini la quatrième édition du *Paysan*. J'eus pour censeur l'abbé *Terrasson*, instituteur du marquis *de Louvois*. C'est un homme timide. Cependant il a paraphé tous mes Ouvrages postérieurs à la *Malédiction paternelle*, savoir, toutes les *Contemporaines*, la *Découverte australe*, dans laquelle il me força de faire, après l'impression, de grands changements, qu'on ne cartonne plus aujourd'hui; la *Dernière aventure;* la *Prévention nationale*, et l'*Oribeau*, qu'il me fit massacrer. Il demanda peu de cartons pour la *Paysanne;* mais il fit bien pis! il rendit de cet Ouvrage, imprimé, un compte tel, que le Directeur *Neville* le fit rayer de la feuille des permissions; et c'est depuis ce moment que, toutes les nuits, en m'éveillant, je m'écriais : « *Ha! ma vie » est empoisonnée!...* » Et c'est encore ce que je dis actuellement, en songeant aux peines que la publication de cet Ouvrage-ci me prépare!...

On se rappelle qu'en 1777, après ma passion pour Virginie, j'allai voir Élise, afin d'achever de me dépiquer. De même, en 1782, après avoir absolument cessé de voir Sara, le 23 Juillet, j'eus envie de me lier avec Mlle *Saint-Léger*, la même dont on voyait quelquefois des vers dans le *Mercure*, qui est auteur d'*Alexandrine*, des *Deux Sœurs*, et d'une pièce aux *Italiens, Sophie et Derville*. Je lui écrivis aux environs de la fin d'Octobre. Sa réponse fut honnête et pleine de sentiment. On peut la voir, avec toutes ses lettres, à la fin de la *Prévention*, sous le titre de *Suite du Quarante-cinquenaire*. J'achevais l'impres-

sion de la *Dernière Aventure d'un homme de quarante-cinq ans,* lorsque je lui rendis ma première visite, et elle en eut le premier exemplaire. Elle me reçut comme un nouveau *J.-J. Rousseau,* dont elle me donna le nom; elle m'embrassa, me choya. Nous déjeunâmes avec du café à la crême, préparé de sa main. « C'est Jean-Jacques Rousseau que vous rendez au » monde désolé! » disait-elle... Naturellement confiant, je m'ouvris à cette jeune personne, sur le fond du roman. Elle y devina Bultel-Dumont, que j'y nommais M. *de Blemont,* et me raconta plus d'une anecdote à son sujet. Nous le déchirâmes un peu. Aussi, quand il sut notre connaissance, il se douta de ce qui était arrivé; ou plutôt, il le mit au futur, et pour le prévenir, il résolut de nous brouiller. Il avait été le moteur indirect de notre connaissance, en me disant un jour que Mlle Saint-Léger avait dit de quelques-unes de mes *Nouvelles,* qu'elles avaient *un coloris frais*... Quand il voulut nous empêcher de nous voir, il excita la jalousie d'Agnès Lebègue, alors avec moi. Cette femme ressemble au chien du Jardinier : elle ne voulait pas que j'eusse de plaisir avec qui que ce fût au monde, pas même avec mes enfants, et ne voulait pas m'en donner! Or, M. Dumont dit à ma mégère que Mlle Saint-Léger me déchirait, et ne parlait qu'en mal de mes *Nouvelles.* Dans le premier moment, je vis la contradiction, ei je me dis : « Je sais pourquoi l'on veut nous » brouiller; mais l'on s'y prend trop tard! » Je continuai de voir Mlle Saint-Léger. Alors M. Du-

mont, abusant de ma confiance, révéla sans ménagement tout ce que je lui avais dit, dans le temps de ma passion pour Sara; il eut l'art de me représenter à mon Alecto, comme un homme faible, que toutes les femmes captivaient, et que Mlle Saint-Léger, plus adroite, ruinerait comme elle voudrait. Agnès Lebègue ne voulait qu'un prétexte pour me tourmenter. Elle fit écrire par Bultel-Dumont la lettre Latine qu'on trouve dans la *Prévention* contre Mlle Minette; je le devinai, et je vis clairement que mon repos demandait un sacrifice. Je le fis sans peine; Mlle Saint-Léger et moi n'avions eu qu'une liaison littéraire : liaison trop nouvelle alors, et trop peu nourrie par nos entrevues, toujours rares, pour être devenue un besoin, une habitude, confiance, épanchement, etc. Ces espèces de liaisons demandent des années, pour être attachantes; la nôtre n'avait que quelques mois, et cinq à six visites, avec douze ou quinze lettres. Je me fis une ennemie de Mlle Saint-Léger. Ayant imprimé ses lettres sous le voile de l'anonyme (ce qui ne fut jamais et ne saurait être un mauvais procédé), cette jeune personne ne craignit pas de les reconnaître, lorsqu'un M. *Fariot de Saint-Ange* lui eut prêté mon livre, que le libraire avait donné pour en faire l'annonce. Je fus averti des plaintes de Mlle Saint-Léger, par M. *de Lalande* l'astronome, qui en agit d'une manière très honnête... Je ne convins pas avec lui que les lettres fussent de Mlle Saint-Léger, par un motif raisonnable et simple : je ne pouvais lâcher ce secret;

un mot me rendait coupable de mauvais procédé ; je ne pouvais dire ce mot alors sans compromettre Minette Saint-Léger. Que savais-je si elle avait dit à Fariot que les lettres étaient d'elle ? Peut-être la faisait-on parler ?... J'ai su, depuis, que M. de Lalande a dit que je lui avais menti. Je n'ai point dit ce que je ne devais pas dire, et j'espère que tous les sentiments seront pour moi. — Mais, observéra-t-on, d'où vient avoir imprimé ces lettres ? Le voici. J'estimais Minette Saint-Léger ; j'avais cessé de la voir et de lui écrire : je voulais cependant conserver l'opinion avantageuse qu'exprimaient ses lettres. Il me vint dans l'idée de les imprimer, ainsi que la lettre Latine, sous l'anonyme, sûr que personne qu'elle et moi n'était dans la confidence (car j'eus la précaution de faire brocher un exemplaire pour Bultel-Dumont, sans les lettres Françaises et Latine). Je pensais : elle verra les moyens odieux qu'on a employés pour empêcher que nous ne nous vissions... Quant au Public, l'intérêt était suffisant de lui donner ces jolies lettres, comme une Suite du *Quarante-cinquenaire,* qui avait eu du succès. Voilà toute l'affaire de ces deux Ouvrages, dont le dernier augmenta la somme de mes chagrins en Juin 84.

Ce fut en 1782 que je fis la connaissance de M. *La Reynière* fils, dont la singularité consistait alors à vouloir se suffire à lui-même, comme s'il fût né sans fortune. On dit que depuis il est devenu fou. Je l'ignore, et ne le crois pas : sa philosophie,

si opposée à la façon de penser des gens du monde, doit l'en faire calomnier. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit de lui dans le *Drame de la Vie* (1), qu'on peut consulter, puisque l'édition est entière. On y trouvera aussi, tout à la fin, les lettres qu'il m'écrivit, durant sa captivité à *Domêvre,* abbaye au pied des *Vosges.* Les premières sont à la suite des XXVIIe à XXXe volumes des *Contemporaines du commun*... Je n'en dirai pas davantage sur ce jeune homme, que j'ai beaucoup loué : ce qui est vrai dans un temps, souvent est faux dans un autre.

Je finis l'impression de la *Paysanne pervertie* au mois de Mai 1783. Je me mis aussitôt à faire un drame, tiré de la *Malédiction paternelle* (c'est la *Prévention nationale,* dont je viens de parler). Je le destinais à être joué aux *Italiens* par le célèbre acteur dramatiste *Granger;* mais jusqu'à présent je n'ai fait aucune démarche.

L'impression d'*Oribeau, ou l'Instituteur d'un Prince national,* suivit celle de mon premier drame; et cependant j'imprimais les *Contemporaines graduées,* qui vont jusqu'au XIIIe volume.

Les inquiétudes que me donnait la radiation de la *Paysanne* furent accrues, en 1784, par la mise en vente des *Figures* du *Paysan,* à cause des corrections non censurées faites au texte. J'étais comme l'oiseau sur la branche, guetté par le chasseur : je voltigeais, je changeais de place; j'employais des moyens pour

(1) Cinquième Partie.

éviter le coup, sans espoir d'y réussir. J'écrivais sur l'Ile : « *Que ne suis-je incolume au 6 Octobre 1785 !...* » C'est qu'alors tout devait avoir paru. Je n'envisageais, avec raison, qu'un avenir effrayant! La Bastille était pour moi une condamnation à mort (surtout si j'y avais été conduit par Dhemmery!)... Et cependant j'étais sur le point de conclure un marché avantageux, tranquillisant, avec un honnête libraire! et aujourd'hui 13 Décembre 1796, en câsant, je suis au comble du malheur!

En effet, quelle différence de situation, de ce temps-là, comparé à celui-ci! La Veuve *Duchesne* m'achetait :

1° 1200 *Paysan perverti,* 4e édition;

2° 3000 *Paysanne,* 1re édition;

3° La 5e édition du *Paysan* et la seconde de la *Paysanne,* les deux Ouvrages réunis et fondus, pour n'en faire qu'un seul;

4° La *Vie de mon Père,* 3e édition.

Tous ces Objets imprimés à mes frais, avec cent soixante-six Estampes, que j'avais fait graver, me furent achetés cinquante-six mille livres. Je devais, pour avances des gravures, vingt mille : c'étaient trente-six mille livres net qui me restaient, et qui m'ont été soldéés à soixante francs par semaine. J'avais douze volumes des *Contemporaines graduées;* douze de la réimpression des *Contemporaines du commun,* vendues depuis treize mille, et soldées en assignats; quinze cents exemplaires des *Nuits de Paris,* restant de trois mille, vendus neuf mille six cents livres.

De tout cela, il ne me reste plus rien. Je n'ai plus que les *Provinciales,* livrées au libraire *Garnery,* et l'Ouvrage actuel, que j'ai été forcé de vendre. Ces produits éteindront-ils mes dettes ?

Ma situation morale est plus désagréable encore que ma situation pécuniaire. Je suis marié, depuis 1760, avec une femme acariâtre, qui a toute la méchanceté des Auxerroises, sans avoir une seule de leurs qualités : fainéante, en voulant paraître laborieuse, coquette, dépensière, sans capacité pour l'administration, pas plus que pour l'éducation. Quand elle eut des éléves, en 1773, j'ai été cent fois témoin de ses caprices, de la manière barbare et folle dont elle les contrariait sans nécessité, sans motif!... Cette femme ne veut pas être riche, considérée, bonne, laborieuse, économe, entendue, heureuse enfin; mais le paraître : la réalité n'a rien qui la flatte. Elle s'était fait surtout un devoir et une habitude d'être fausse avec moi; et peut-être ne m'en serais-je jamais aperçu, si les enfants indignés ne l'avaient trahie. Voilà ma compagne, celle qui a fait le tourment de ma vie. Il est impossible d'exprimer ce que j'ai souffert, pendant les premières années! Il fallait que la misère eût émoussé ma sensibilité : [*Quand Jupiter a réduit un homme en esclavage, il lui ôte la moitié de sa vertu*]. Elle avait des amants, et n'en était que plus acariâtre, plus effrontée à mon égard... Et cependant je n'en dirais rien, si ce n'était pour m'accuser moi-même. Né confiant, insoigneux, ennemi de toute attention

autre que celle à mon ouvrage, je ne voulais rien surveiller, rien examiner. Je voyais, je souffrais, et ne disais rien, de peur d'exciter une querelle. Ce caractère n'est bon qu'avec les excellentes femmes. Ainsi les torts d'Agnès Lebègue sont mes crimes. Je me dédommageais ailleurs; mais, par là, je ne faisais qu'augmenter le désordre.

Depuis mon aventure avec Sara (dont j'ai transposé exprès le récit intéressant), je négligeais mes trois amies. Saint-Brieuc avait été reconnue de son oncle et de sa tante, comme on l'a vu dans les *Nuits de Paris*. Je n'avais de liaison avec aucune femme; si ce n'est qu'Agnès Lebègue, pour me dépiquer de Sara et me préserver de Minette, m'avait présenté une belle laideron, appelée Mme *Ellehcor* (*a*), et mère naturelle de cette jolie *Rosalie* du XVIe volume des *Nuits*, dont l'infâme Scaturin a flétri la bouche et les charmes. Cette laideron avait trop d'esprit. Agnès Lebègue le sentit; elle savait les raisons de ma haine pour ces sortes de femmes. Aussi me voulut-elle donner une idiote charmante (Mlle *Ével)*, qui, suivant Mme Ellehcor, avait *des richesses dans la figure*... Ceci ne réussit pas.

Ce fut le 25 Octobre 1782 que j'éprouvai la dernière impression faite par une chaussure élevée. Depuis ce temps, les pieds plats de nos Républicaines, leur jambe nerveuse, leur derrière crotté, m'ont toujours repoussé... La Belle allait de la rue

---

(*a*) Mme Rochelle. *(N. de l'Éd.)*

de *la Parcheminerie* dans celle *Boutebrie :* elle avait des mules à talons si hauts, si bien faits, que je sentis combien ce genre de chaussure est favorable au Sexe des Grâces. Je la suivais, en l'admirant. C'était la jambe de Madame Parangon... Je lui demandai la permission de faire voir sa chaussure à mon dessinateur Binet. Elle fut d'abord surprise! Mais enfin, elle y consentit, en riant. Je l'ai revue depuis plusieurs fois. Voyez dans mon CALENDRIER, au 8 Décembre, son article bien original, uni à celui de Mlle *Aubusson,* que j'appelais la *Tapissière aux beaux mollets,* avant de savoir son nom.

A pareil jour 25, l'année suivante 83, je rencontrai une aimable brune, blanche de peau, grêlée, ayant les plus beaux yeux, surmontés d'un superbe sourcil. Je remarquais cette fille depuis environ cinq à six ans, et je la nommais *in petto,* la *fausse Londeau;* comme l'année prochaine je trouverai une jeune personne délicieuse, que je nommerai la *fausse Parizot*. Elle était à peu près chaussée comme la dame aux mules élevées. J'admirai la rencontre à même jour anniversaire! Je pensai que cette femme pouvait me servir de Muse, comme autrefois Amélie... Elle venait d'entrer dans une boutique : j'attendis qu'elle en sortît. En passant, elle parla aux *filles publiques* de la rue *Percée*. Surpris de cette familiarité, de la part d'une fille que je savais honnête, lorsqu'elle demeurait, trois mois auparavant, chez le pâtissier rue *Galande,* vis-à-vis *Saint-Julien-le-Pauvre,* je l'abordai, comme elle rentrait dans son

allée. Elle ne comprit pas ce que je lui demandais, et me dit de monter. Je l'avouerai, la vue d'une femme que j'avais souvent désirée, me fit une impression prodigieuse! Comme elle était pauvrement logée, je lui proposai de lui amener mon dessinateur, en... *payant.* J'eus peine à lâcher le mot. Elle me montra son pied, sa jambe, et comme je me relevais, elle ajouta : — « Ne voulez-vous que cela? » Je lui donnai un petit écu, croyant qu'elle me faisait une espèce de reproche. Aussitôt cette femme, se croyant payée pour autre chose, me sourit, m'agaça. Mon faible pour elle me retenait. Lorsqu'elle me vit respectueux, elle pleura : — « Hélas! » dit-elle, « vous me rappelez comme on en agit avec les hon» nêtes femmes, au nombre desquelles je ne suis » plus! » Je fus touché de la vérité de sa douleur. Elle m'assura que j'étais le premier dont elle recevait de l'argent. Elle me raconta qu'elle avait perdu sa mère depuis six mois, et avec elle son viager (en effet, je les avais toujours vues mises toutes deux comme de bonnes bourgeoises); qu'elle avait auparavant un prétendu appelé M. *Maillard,* maître d'hôtel du **-*-***, qui l'avait épousée six semaines après la mort de sa mère, parce qu'elle n'avait rien voulu lui accorder. Mais aussitôt après le mariage, fait à *Saint-André,* sa passion s'étant assouvie, il avait cessé de lui rien donner, disant qu'elle n'avait qu'à travailler en modes, ou à se mettre femme de chambre. Ce qu'elle fit. Alors, à ce qu'il me parut, elle eut une galanterie avec le maître ou un valet de

chambre; elle fut surprise en flagrant délit par sa maîtresse, qui la chassa. Son mari ne voulut plus la voir. Il avait vendu les meubles de l'appartement de la mère; la fille se trouva obligée de se mettre dans un galetas garni, du prix le plus médiocre, où elle subsista d'abord en vendant ses habits. Elle en était réduite à un dernier déshabillé de soie fort galant, et elle me pria instamment de la prendre pour ma maîtresse, de coucher avec elle quand je voudrais, et de lui donner six francs par semaine. J'étais alors dans mes avances; je ne pouvais pas disposer d'un écu, sans m'incommoder; cependant, je promis, non d'être son amant, mais de lui donner six francs, pendant trois mois, à condition qu'elle travaillerait. Elle m'embrassa mille fois. Elle savait coiffer en perfection; elle voulait avoir la pratique des *filles* de la rue. Je l'en dissuadai; je m'adressai à des femmes de libraires, qui la prirent et la procurèrent à d'autres : Mme *Maillard* gagna honnêtement dès la seconde semaine. J'allai la voir vers le milieu, lui portant six francs. Elle me remercia, en pleurant et rougissant. — « Vous êtes mon sauveur, » me dit-elle; « quand vous vous êtes présenté, j'étais résolue » à... me prostituer, et j'ai compris que vous me » preniez pour une *fille*. Il y entrait autant de ven- » geance que de désespoir; j'étais résolue de me » faire mettre à *Saint-Martin*, et le jour de la con- » damnation au Châtelet pour l'Hôpital, de me » retourner, et de dire à tout le monde : *Je suis* » *Madame Maillard, épouse du maître d'hôtel du comte*

» *de***, et je vais à l'hôpital, parce que je suis p....n, et*
» *que j'ai raccroché rue Percée...* Votre conduite m'a
» remise un peu. J'avais résolu de coiffer les *filles,*
» en recevant vos six francs; mais je sens qu'elles
» m'auraient perdue. Les femmes honnêtes dont
» vous m'avez donné la pratique m'ont rappelé ma
» mère, et moi-même avant mon mariage et ma fai-
» blesse; leurs entretiens me soutiennent... Je vais
» quitter mon logement actuel, à cause du voisinage.
» J'ai deux louis de mon travail; car j'ai travaillé du
» matin au soir, toutes mes nouvelles pratiques
» goûtant mon genre d'accommodage. Venez avec
» moi : je vais louer une petite chambre vide, rue
» *des Prêtres Saint-Séverin;* j'y mettrai un lit tel
» quel, et deux chaises; je me meublerai à mesure
» que je gagnerai; tout sera de mon gain, et ne m'en
» sera que plus précieux... » Je sortis avec elle;
l'infortunée acheta un lit et des chaises chez le tapissier au coin de la rue de l'*Hirondelle;* nous fîmes porter le tout dans la petite chambre, où Mme Maillard se promit de coucher le soir même. Lorsque nous fûmes seuls, elle se jeta dans mes bras : —
« J'aime les hommes avec fureur, » me dit-elle;
« satisfais-moi, afin que je ne fasse pas de sottise... »
Je ne rapporterai pas le reste de la scène... En sortant, elle me dit : — « Avec l'art des préludes, tu
» me suffiras; préserve-moi par là; tu auras à toi
» seul une femme qu'on dit passable; je te serai
» plus attachée cent fois qu'une autre : tu ver-
» ras!... » Mais j'étais alors malade, et ma poitrine

m'obligea de lui déclarer que je ne pouvais contribuer à sa sagesse. Cependant, attaché à cette femme, et craignant ses écarts, d'après quelques-unes de ses confidences, je lui donnai un jeune imprimeur rangé, de bonnes mœurs, nommé *Tohciog* (*a*), qui fut enchanté de cette bonne fortune; car en quelques mois, elle s'était joliment meublée et assez bien fournie d'habits, pour sa situation. Ils se mirent ensemble; Tohcîog prit le nom de Maillard, et ils passèrent pour le mari et l'épouse, jusqu'à la sainte, la précieuse loi du divorce, qui les a unis. Tohcîog est devenu maître imprimeur en province, depuis la Révolution. Il est impossible d'exprimer combien ils se sont aimés, dès le premier moment de leur union! L'appétissante grêlée, suffisamment aimée par un jeune homme vigoureux et joli, qui n'avait pas dix-neuf ans, a été tendre, au lieu d'être Messaline. Le garçon a été rangé; il lui donnait tout son gain; et comme elle n'était pas sa femme, elle le nourrissait, l'habillait, et lui mettait fidèlement à part le surplus... Je ne m'étais prêté sans scrupule à tout cet arrangement qu'après une déclaration formelle, que me fit auparavant le vrai Maillard, de ne jamais approcher de sa femme que pour la faire renfermer à l'Hôpital. Il me détailla quelques traits, que je crus, d'après l'espèce de violence qu'elle m'avait faite à moi-même. Elle a toujours été d'une sagesse, d'une raison plus grande qu'une femme

---

(a) Goichot. *(N. de l'Éd.)*

ordinaire. Le jeune homme en était fou, et il m'a quelquefois dit qu'il aimerait mieux mourir que de la quitter. Ils ont eu plusieurs enfants, tous inscrits sous le nom de Tohciog, et celui de fille de Mme Maillard. Le premier enfant resserra les nœuds des deux amants. Il était beau comme son père. Ils ont eu depuis des filles charmantes... Ils sont aujourd'hui plus heureux que moi... Ce commerce fut-il un crime ? Non, non, ce fut une bonne action que j'ai faite, en contribuant à unir deux êtres qui sont heureux l'un par l'autre. J'ai vu par là que les écarts de Mme Maillard étaient le tort de son mari, corrompu comme le sont tous les hommes de maison, qui tous prennent les vices de leurs maîtres, sans pouvoir en prendre les qualités : ce malheureux avait négligé sa femme, dont il avait éveillé le tempérament par des raffinements appris chez la Gourdan et ses pareilles. Elle s'était livrée à son maître, et je crois qu'un coureur avait aussi goûté au rayon de miel. Le maître, dit-on, s'en étant aperçu, avait eu l'art de la faire surprendre par la comtesse son épouse, qui, dit-on encore, doublement blessée dans l'époux et dans l'amant, avait chassé la pauvre femme de chambre, après l'avoir déshonorée auprès de son mari... Quoi qu'il en soit, Mme Maillard est aujourd'hui heureuse et sage. J'avais veillé à conserver les mœurs de son *petit mari*, tant qu'il a été sous ma direction, en le préservant de l'ivrognerie, et en lui inspirant du mépris pour les joueurs et les vagabonds. Quant aux *filles*, la petite *femme* est si

provocante, si propre, que les premières ne doivent lui donner que du dégoût. Mlle Saint-Léger a vu le jeune Tohciog : c'est lui qui faisait mes commissions auprès d'elle, et j'ai su, depuis notre rupture, qu'elle était fort sensible aux grâces de cet enfant. C'est un témoin sacré des bonnes dispositions de cette fille à mon égard. Aussi quand, depuis, le jeune Tohciog sut les chicanes qu'elle me faisait, et ses menaces de se plaindre contre moi au Garde-Sceaux *Miromesnil,* il en fut indigné. — « Quoi! » me disait-il, « cette demoiselle qui vous aimait tant, » qui vous respectait tant; qui cent fois m'a répété » que vous nous rendiez *J.-J. Rousseau,* voilà comme » elle vous traite! Elle, qui me disait : *Monsieur* » *Nicolas est l'homme que je respecte le plus au monde,* » *dont les lettres me font le plus de plaisir et d'hon-* » *neur : aussi, quand vous venez, nommez-le, et quelque* » *affaire que j'aie, je quitterai tout. Nous serons trois* » *amis, et personne ne sera notre confident, notre intime,* » *que vous!* Et pour m'en convaincre, elle m'em- » brassait bien tendrement... » Je ne doutais pas que Mlle Minette ne trouvât le joli Tohcîog très aimable, et c'est par cette raison que je le lui envoyais. Je n'envie pas les faveurs qu'elle lui accordait; elle le sait bien; mais quand on a été aussi bonne, il ne faut pas devenir méchante... Surtout, il ne faut pas être traîtresse, et dire à un tiers (Bultel-Dumont, qui s'est vanté à moi de l'avoir *ter una die m.....basse*), qu'on se moquait de moi, et que je n'en voyais rien. Jolie façon de se moquer que celle de

tant accorder à *Jupiter* et à *Mercure,* pour mieux les persifler ! On ne saurait trop humilier de pareilles trompeuses... Celle-ci était alors à redouter par ses alentours, MM. Lalande, Fariot et vingt autres, tous plus accrédités que moi auprès des Neville et des Miromesnil... Mais je m'aperçois que j'ai mis trop d'aigreur dans ce qui vient de m'échapper... Ha ! je deviens méchant à mon tour, après avoir été longtemps victime ! la vieillesse, la faiblesse, l'humeur que me donnent les torts d'autrui me rendent vicieux, comme ceux dont je me plains !

Privé de Mme Maillard au commencement de 1784, je m'attachai davantage à mes trois amies, et enfin, je revis Thérèse ! Mais ce fut pour voir expirer Louise dans mes bras !... Pleurez, mez yeux !... Je contais ma douleur, et je recevais des consolations... Je ne la conte plus à personne : je n'en reçois plus !...

J'allais par intervalles voir Virginie, qui m'accueillait toujours avec transport ! Pourquoi ne revois-je pas Sara, qui existe également ? C'est que la dernière n'a jamais eu un cœur filial. Mais Virginie, qui n'affichait pas le purisme, qui ne fut jamais infidèle, sans en convenir, n'humilie pas un homme qu'elle a trahi sans le tromper. Je suis attaché par sa franchise d'autrefois, sa tendresse filiale, ses expressions souvent touchantes : — « Tu es la plus » ancienne de mes connaissances aujourd'hui ; à ce » titre seul (et tu en as tant d'autres !) je ne saurais » te revoir sans attendrissement !... Ho ! comme le

» temps s'écoule! » ajoutait-elle quelquefois. « Voilà » dix ans, quinze ans, que nous nous connaissons! » Et elle m'embrassait la larme à l'œil. Si je suis six mois sans la voir, je n'en suis que mieux accueilli. Si je la rencontre sans lui parler, elle ne m'en veut pas. Si je lui parle, elle est ravie. Je n'ai rencontré que son caractère, qui approchât de celui de Zéphire; Virginie me la rappelle quelquefois. Mais elle est loin de l'égaler, comme je suis loin moi-même d'être susceptible d'éprouver le charme immortel que ma Zéphire avait mis dans mon cœur!... Ha! Virginie aurait peut-être valu Zéphire, si je l'avais connue, moi jeune encore...

Ce fut en 1785 que se fit notre reconnaissance, telle que je l'ai racontée.

Me fille Marion rentra à la maison le 2 Janvier de cette même année. Elle me soigna durant la grave maladie, dont je parlerai bientôt..... Une triste réflexion que je fais aujourd'hui, c'est qu'il ne s'est pas écoulé une année, un mois, depuis le retour d'Agnès Lebègue, en Septembre 1778, où ma situation n'ait empiré : 1779 fut moins heureux, ou plutôt, c'est la première année de ma funeste maladie, trois jours avant la mort de Mairobert : je perdis, en Mars, mon ami et ma santé; 1780 m'amena de nouveaux malheurs par la connaissance de Sara; 1781 fut plus douloureuse encore; 1782 commença ma gêne pour l'argent; 1783 mes cruelles inquiétudes actuelles; 1784 m'a vu tremblant, soit de l'affaire de Mlle Saint-Léger, soit à cause des *Contemporaines,* soit pour

mes *Figures* du *Paysan,* dont quelques-unes m'ont fait redouter la censure : j'ai fait gâter la robe de Gaudet d'Arras, etc. En 1785, de plus grands maux tombèrent d'abord sur moi : je fus malade, trahi, vendu à Scaturin, Naireson, Milpourmil; mais ma *Paysanne* fut paraphée et parut. A la fin de l'année (le 25 Novembre), Agnès Lebègue me laissa pour la dernière fois. Ma fille avait quitté son ménage le 23 Juillet; je l'avais mise en pension chez mon graveur; elle vint chez moi demeurer avec sa sœur, le lendemain du départ de leur mère. En 1786, je connus *Félicitette,* et je manquai le mariage de ma fille cadette; ce qui fut un grand malheur! En 1787, je commençai les *Nuits de Paris* (ce qui n'aurait pas été un malheur, si la dame Duchesne les eût achetées; elle y aurait gagné trente mille francs, au lieu que j'en ai perdu quinze mille). En 1788, je perdis mon ami *Guillebert de Préval,* que j'estimais autant que je l'aimais... En 1789, commença ma ruine. En 1790, une banqueroute l'accéléra : je fus obligé d'interrompre l'impression de mes *Provinciales*. En 1791, je commençai sans moyens l'impression de ce *Cœur humain,* sous une promesse de fonds, qu'on a tenue trop peu de temps. En 1792, je fis une association désavantageuse. En 1793, je la rompis avec perte; ma fille aînée me quitta. En 1794, je n'eus plus les fonds promis; la Terreur cessa. En 1795, je descendis aux portes du tombeau, et j'allai prendre un lit et vingt-cinq bains aux *Écoles de Santé*. En 1796, je suis ruiné, ayant été payé en assignats de ce qui

me restait dû; je suis forcé, pour exister, de mettre en vente cet Ouvrage-ci, qui ne devait paraître qu'après ma mort. J'ai achevé de me ruiner, cette année, en vendant mes *Provinciales,* à dix-huit mille francs de perte. Où mon malheur s'arrêtera-t-il? On a imprimé, on a mis en vente ma *Physique de Monsieur Nicolas,* et elle ne m'a encore rien rapporté, etc.....

Ce que je viens de dire est une énumération de ce que je vais traiter dans l'ÉPOQUE suivante. [Car je n'achève pas celle-ci, à laquelle je reviendrai, pour donner mon Aventure avec Sara, la plus détaillée de toutes, la plus dévoilante du Cœur humain. Je crois à propos de suivre les petits événements, dont l'ensemble aurait été trop coupé par cette longue histoire].

La IXme ÉPOQUE sera-t-elle la dernière? Je l'ignore, puisque personne ne connaît exactement le terme de ses jours. Mais quoi qu'il en soit, je n'ai que trop de matière pour les seize volumes que j'ai annoncés (*a*); car à peine y pourrai-je faire entrer mon CALENDRIER. Ce n'est pas pour m'historier que j'écris, mais pour démontrer les causes et les effets des actions humaines. Voilà ce qui nécessite une foule de détails. C'est un Livre utile qu'on lit ici, et s'il est amusant, ce n'est que son second mérite.

(a) En y comprenant deux volumes de Philosophie. *(N. de l'Éd.)*

FIN DE LA HUITIÈME ÉPOQUE



NEUVIÈME ÉPOQUE

MA GRANDE MALADIE
1785-1797 (1)

... Ultima semper
Expectanda dies homini est, dicique beatus
Ante obitum nemo, supremaque funera debet.

Ovid. *Métam.*



Voici la IX[e] Époque, amenée par ma longévité. Une foule d'événements me restent à décrire, et je vois qu'ils suffiront pour la rendre intéressante... Mais il faut ici donner un aperçu des connaissances que j'avais au commencement de 1785, deux ans après avoir laissé Sara.

Le premier homme qui m'ait recherché, est le

(1) Vente de la *Paysanne*. Fin des *Contemporaines;* la *Femme infidèle;* les *Françaises;* les *Parisiennes*. Mes *Drames*. *Ingénue Saxancour;* les *Nuits de Paris;* la *Semaine*

docteur *Guillebert de Préval*. C'était le plus ancien de mes amis, lorsque je le perdis, en 1788. Il m'a constamment fourni tous les soulagements possibles, par ses conseils et les remèdes convenables, depuis 1774, époque de notre connaissance. Je lui dois une partie de mes plus saines idées en Physique.

2. M. *Pidansat de Mairobert,* qui m'eût rendu les plus grands services, si le désespoir ne me l'avait pas enlevé. Il voulait me présenter à Mme de Montesson, qui avait fait une pièce tirée de mon petit roman le *Pied de Fanchette*. Il faisait les démarches pour moi; il me prônait : j'ai tout perdu, à sa mort, car il faut être prôné en France.

Ma troisième connaissance fut M. *Bultel-Dumont*. Il m'a procuré de l'agrément, et peu d'utilité. Sa conduite avare aurait été prudence, si nous avions été immortels; mais à son âge, et dans sa position, je voudrais faire un peu de bien de mon vivant. Feu mon frère Baptiste, doué de la franchise la plus naïve, lui aurait dit : — « De quoi me sert votre

---

nocturne. Fuite d'Agnès Lebègue pour imiter sa fille, qui a quitté son mari. Mes filles chez moi. Je parle à *Victoire Londeau; Préval; Félicitette; Lise; Saint-Sarm; de Rosières; Mercier; Granger; Courcelles;* Mme *de Beauharnais. Tableaux de la Vie; Année des Dames Nationales,* ou les *Provinciales*. J'ai une petite imprimerie. Procès; pertes; nouvelles; *Guillot*. Les jeunes *Simar* et *Letort,* etc. Vente à perte de toutes mes impressions faites. Mariage de *Marion* avec son cousin, le 21 Mai 1791. Sort d'*Agnès*. J'imprime chez moi. Mlle *Samud,* ou *Filette,* etc.

» connaissance? Vous n'êtes bon à rien. » Et Gronavet l'a dit à plus d'une personne.

La quatrième connaissance que j'ai eue, est M. *de Beaumarchais :* il voulait me mettre à la tête de l'imprimerie où il devait faire sa belle édition du *Voltaire*. Je ne pus accepter. Nous avons eu depuis ensemble quelques relations. Voyez le *Drame de la Vie,* cinquième Partie... Voici la dernière lettre qu'il m'ait écrite :

« 7 Frimaire, an 5.

» *En effet, mon pauvre Nicolas, vous aviez oublié de m'indiquer votre demeure, et je ne savais où vous prendre. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que le diplôme honorable qui m'a rendu à mon pays, après trois ans de proscription, en attestant les idées de justice qu'adopte le Gouvernement actuel, n'a pas réparé le pillage, la dilapidation entière d'une fortune considérable. Depuis cinq mois que je suis revenu, je n'ai, sur tous mes capitaux et mes arrérages échus, touché que trois louis et demi. J'ai perdu, mon ami, le plus touchant plaisir de mon aisance : la possibilité d'obliger, du moins jusqu'à des temps moins désastreux. Je souffre, j'attends, et j'espère : c'est toujours bien fait d'espérer! Mais auprès d'un luxe effréné, voir une misère effroyable! ceux qui étaient derrière les fiacres, insulter, du fond des voitures, tous ceux qu'ils en ont fait descendre, en déshonorant les grands mots de Liberté, d'Égalité, les lois, la morale publique! Il faut être bien philosophe pour voir tout cela de sang froid!...*

» *Je vous aime, et ne puis vous aider.*

» BEAUMARCHA S. »

La cinquième connaissance, est un respectable

vieillard, M. le chevalier de *Saint-Sarm* (*a*), inspecteur d'artillerie, qui fut sur le point d'épouser ma fille Marion... Il en sera question par la suite.

Le vicomte *de Toustain-Richebourg*, excellent homme, qui m'a rendu de grands services, fut ma sixième connaissance. Il me parapha, et fit passer la *Paysanne pervertie*, biffée par Neville, ainsi que l'*Oribeau*, que Terrasson me refusait.

La septième fut le baron *de Biaudos*, capitaine au Régiment d'Artois Dragons.

M. le baron *de Rullencour* est la huitième.

La neuvième, M. *Vanrod*, conseiller au Parlement de Douai, cousin de Calonne.

Ma dixième connaissance fut le comte *de Clermont-Tonnerre*, et un de ses amis.

Onzième, M. *Le Pelletier de Morfontaine*, intendant de Soissons, et depuis prévôt des marchands. Je lui dois une des plus belles soirées de ma vie; et que les riches, les grands sont divins, quand ils en procurent de pareilles! Quelque temps après que j'eus fait cette onzième connaissance, M. de Morfontaine fut prié par des dames qui m'avaient lu, de leur donner à souper avec moi. Je fus invité : on me prévint seulement d'apporter quelque chose à lire. Ce fut la *Paysanne* que je mis dans ma poche. Elle ne paraissait pas encore; mais on sait qu'elle était entièrement imprimée. J'arrivai sur les neuf heures. A dix, parurent trois belles dames. Une surtout

---

(*a*) De Saint-Mars. *(N. de l'Éd.)*

m'enchanta, me ravit! Un instinct secret me parlait pour elle. C'était celle qui avait demandé à souper avec moi, la belle marquise *de Mntlmbrt! (a)* accompagnée de Mme de *Bnnl (b),* et de la jeune et jolie Mme *Gdt (c).* Un M. *de Vllnv* (*d*) les avait amenées... Je lus d'abord la lettre de *Fanchon,* où elle décrit la réception d'*Edmond* convalescent dans la maison paternelle. Cette lecture fit une impression prodigieuse ! M. de Morfontaine s'écriait, à chaque trait : — « Quelle vérité! Quel naturel!... » On soupa ensuite. Je ne saurais exprimer à quel point Mme de Mntlmbrt fut obligeante pour moi, après le souper, et les choses gracieuses qu'elle me dit!... Je la trouvai aussi belle, aussi séduisante, aussi... divine, que Madame Parangon... Je célèbre Mme de Mntlmbrt le 28 Novembre.

Ma douzième connaissance fut M. *de la Reynière* fils, chez lequel j'étais toujours reçu à bras ouverts, et qui m'a procuré des moments et des liaisons délicieux! En effet, c'est à ce spirituel jeune homme que je dois plusieurs parties infiniment agréables, quelques-unes très extraordinaires, et l'agrément habituel de ses déjeuners, qui étaient des parties très amusantes, dans lesquelles je trouvais réunis

---

(a) La marquise de Montalembert. *(N. de l'Éd.)*

(b) Mme de Bonnel. *(Id.)*

(c) Mme Godivot, sœur du marquis de Montalembert. *(N. de l'Éd.)*

(d) M. de Villeneuve. *(Id.)*

les trois agréments : d'une société particulière, d'une société de café bien composée, et d'un *Muséon*, rempli de jeunes gens d'un mérite distingué. J'y ai connu MM. *Pons, Duchosal, Vinquier, Chénier, Trudaine* frères, *Pelletier-des-Forts*, comte *de Pilles*, chevalier de *Castellane*, comte de *Narbonne, Larrive, Saint-Prix*, etc., etc. L'amusement y était complet, et je lui dois peut-être le rétablissement de ma santé... Hélas! je me préparais des regrets... Depuis l'exil de mon ami, je ne puis traverser les *Tuileries*, par où je prenais alors pour aller chez lui, sans un douloureux attendrissement... Mais ces parties publiques n'étaient rien en comparaison des invitations particulières, dont j'étais toujours. Je n'assistai cependant pas au fameux souper dont tout Paris a parlé, dont on fit tant de fausses versions! La raison en est bien simple : il avait précédé d'un mois ma connaissance avec M. de la Reynière... Elle se fit le 22 Novembre 1782, comme il me le marque lui-même, dans une de ses Lettres (que j'ai reçue hier 30 Avril 1791), chez la dame Ve *Duchesne*, auprès du poêle; et de ce moment, nous contractâmes une amitié qui ne finira jamais. Je fus du second souper, donné en Février 1784, à MM. Trudaine, Pelletier, Mercier, moi, etc., exprès pour nous tracer une répétition fidèle de la célèbre *cène*. L'invitation était pour midi, et nous eûmes, pour attendre le souper, des friandises multipliées, mais qui n'étaient propres qu'à aiguiser l'appétit pour une nourriture plus solide. On nous donna, par le

sieur *Catanio,* Italien, tous les phénomènes de l'électricité, ensuite un spectacle d'ombres Chinoises, supérieurement exécuté. Ce fut ainsi que nous attendîmes le souper. A huit heures, on nous servit le potage; car il le fallait, pour imiter le premier souper, qui était une véritable *cœna* des Romains, et qui réunissait notre dîner à notre souper. Il y eut ensuite vingt-huit différents services : tous étaient portés cérémonieusement, précédés par deux flûtes; un maître des cérémonies ayant une lance, dont il frappait *cadenceusement.* Il y avait des jeunes gens imberbes, comme chez les Romains, en aube, à la manière de nos enfants de chœur, qui marchaient devant et à côté du porte-plat; deux servantes, de forme égale, destinées à recevoir les plats desservis (la fable les avait métamorphosées, pour le premier souper (1), en deux jeunes filles, l'une brune, l'autre blonde, vêtues d'un fourreau couleur de chair, et chaussées en brodequin). Suivait l'écuyer tranchant (celui-ci était le maître du festin lui-même), que sa taille élevait au-dessus des autres. On faisait ainsi trois fois le tour de la table. Au troisième, le plat s'abaissait, et le porte-lance le posait, aidé, dit-on, par les deux jeunes filles, les plats d'argent étant les plus énormes de M. La Reynière père. Nous étions vingt-huit convives. Le maître des cérémonies nous avait annoncé que nous n'aurions qu'un plat, outre le potage. Nous nous y attendions, ou tout au

(1) Voyez l'Estampe de la XIII[e] Partie des *Nuits de Paris.*

moins que les mets ne seraient variés que par l'assaisonnement. Nous nous récriâmes au second service. Nous en eûmes vingt-huit. Ce n'était que chacun le nôtre. Le salon était éclairé par trois cent soixante-cinq bougies, en l'honneur des trois cent soixante-cinq jours de l'année. Les cheveux des filles (les serviettes) servirent, comme chez les Romains, à essuyer les mains grasses.

On fit mettre à table, au milieu du repas, tous les officiers de service, sans exception. Le maître du festin l'avait prévu, et la table était en conséquence...

Par cette répétition, le jeune La Reynière détruisit toutes les fables qui avaient déshonoré le premier souper; les mets furent délicats et variés; le dessert était magnifique, et destiné au pillage. Tout se passa dans la plus grande décence...

Je suis loin de regarder cette partie comme délicieuse! Elle n'était qu'extraordinaire. Mais nous en avons fait d'autres, dont le charme subsiste encore. Telle est celle avec Mme *Mitoire,* rapportée dans le *Drame de la Vie,* et que je ne répéterai pas. Ce fut après cette entrevue que je dînai chez M. et Mme La Reynière.

Un M. *Milpourmil,* de Dijon, confident d'Agnès Lebègue en 85, a été ma treizième.

Ma quatorzième, Mlle Saint-Léger, dont j'ai parlé.

La quinzième, M. Mercier, auteur du *Tableau de Paris* et de tant d'autres Ouvrages.

Seizième, dix-septième, MM. *Courcelle* et *Granger,* qui me firent approcher de MM^lles^ *Cardon, Colombe, Saint-Aubin,* etc.

Dix-huitième, M. *Bralle,* ingénieur hydraulique de la Ville, chez lequel j'ai connu *Rosette.*

Dix-neuvième, Mme la comtesse *de Beauharnais,* connaissance précieuse, et presque la seule qui me reste, aujourd'hui 9 Juillet 1792.

Vingtième, vingt-unième, vingt-deuxième, vingt-troisième, le duc *de Gèvres,* le comte *Gemonville,* le duc *de Mailly,* le prince *de Bouillon,* qui m'ont procuré celle de la duchesse de Mailly, de la princesse de Chalais, de la comtesse Argenson; auxquelles il faut joindre :

Vingt-quatrième, la duchesse *de Luynes,* et, vingt-cinquième, son neveu *Montmorency.* Ajoutez :

Vingt-sixième, M. *Senac de Meilhan,* intendant de Valenciennes, chez lequel j'ai vu la marquise *de Clermont-Tonnerre,* la comtesse *de Laval,* etc.

Je récapitulerai tous les faits relatifs à celles de ces différentes personnes dont je n'ai rien dit; ou je renverrai au *Drame de la Vie.* On verra quelles sont les gens honnêtes qui ont adouci mes peines. Ce sont les femmes surtout, qui, sans être mes connaissances, ou du moins des liaisons particulières, ont répandu les fleurs parmi les épines de ma carrière. Quelle reconnaissance ne dois-je pas à la jolie Aurore P.; à Victoire L.; aux deux sœurs Rosalie et Sophie P.; à la jolie Frumentine F.; à la sémillante Simar; à la charmante Victoire Letort; à la petite

Labranque; à la délicieuse Adèle M.; à la naïve Lebon; et surtout à ma ravissante Filette, adorée avant de la connaître pour la fille de Louise et la mienne!... (Hélas! je l'ai perdue en 1796!) Tous les jours je passais pour la voir; et je revenais content après l'avoir vue!...

J'ai aussi des ennemis. Je vais exposer les motifs de leur mauvaise volonté.

Gronavet avait pris de la jalousie contre moi, même avant la publication du *Paysan,* et il me déchirait partout où il pouvait pénétrer. Lorsque je fis mes *Réflexions sur l'Ambigu-comique,* et mes deux petites pièces pour ce théâtre, *la Cigale et la Fourmi,* et *le Jugement de Pâris* (comédie-ballet que je destinais à faire briller les talents naissants pour la danse de Mlle *Rivière*), il cabala contre moi; et lorsque je donnai mes *Réflexions,* dans lesquelles le mérite des auteurs de ce spectacle est si bien apprécié, il devint furieux, il ameuta tous ses *coboulevaristes* contre moi. Je ne recueillis de mon travail que la haine de quatre auteurs. Je me vengeai de Gronavet d'une manière qui ne lui portait aucun préjudice : je le critiquai dans la *Femme-trois états;* j'en fis le *Négret* du *Paysan perverti,* et je l'ai placé dans les *Contemporaines,* sous le nom de *Regret.* C'est une petitesse de ma part, qui me déshonorerait bien plus que lui, s'il avait été connu et reconnu. Mais n'étant que le prête-nom de ses nombreux Ouvrages, il est parfaitement ignoré.

2. *Edme Rapenot.* Celui-ci était un convulsion-

naire, et de plus un fou. Il me prit en haine, lorsqu'il fut mon débiteur; quand il me donnait un écu à compte, il allait auprès de ceux qui nous avaient vus, leur dire : « Il meurt de faim! je viens » de lui faire l'aumône... » L'aumône! A sa mort, il me devait dix-huit cents livres, dont j'ai encore les billets!

3. *Desmarolles,* le commis de la Police, et *Dhemmery* l'exempt. Ces deux êtres méprisables me virent de mauvais œil, depuis le *Contr'avis aux Gens de lettres,* inséré à la fin des *Lettres d'une Fille à son Père,* en réponse à l'*Avis aux Gens de lettres* publié en faveur de *Luneau de Boisgermain,* par une tête fêlée, *Fenouillot de Falbaire,* auteur de la pitoyable farce des *Deux Avares.* Depuis ce moment, Desmarolles arrêta tous mes Ouvrages, quoique paraphés; il fallut employer Agnès Lebègue, à laquelle cet honnête commis demanda des faveurs à genoux, en 1773, après le *Ménage Parisien,* ou *Déliée* et *Sotentout :* Dhemmery les avait demandées en 1772, après la suspension des *Lettre d'une Fille.* Et voilà comme les magistrats sont secondés! Voilà de quels gens ils sont environnés! Des malheureux, qui couvrent de fange les citoyens, qui corrompent leurs femmes et leurs filles!..... (Et *Lenoir,* que faisait-il lui-même?) En 1776, au mois de Mai, il me fallut faire un présent à Desmarolles, pour avoir mon *École des Pères,* sur laquelle il me faisait perdre mille écus!... C'est dans cette affaire de l'*École des Pères,* que Dhemmery, sollicité d'écrire un mot à

M. *Aıbert*, rendit Agnès Lebègue porteuse d'une lettre contre mes intérêts!... Je sais bien que cette femme, par une manie folle, avait coutume de me dénigrer auprès de tout le monde, et qu'elle me décria auprès de ces deux hommes dangereux, qui l'en méprisèrent ensuite à un point... que je n'ose écrire... Mais des hommes devaient-ils se laisser prévenir, à moins d'être des oppresseurs subalternes?

4. *Dhemmery* le chattemite. La dernière fois que j'aie été insulté par cet embastilleur, et par le nommé *Fournier,* alors adjoint de sa communauté, ce fut à la Chambre syndicale, cette année 1785. J'allais retirer des volumes paraphés des *Contemporaines,* que me renvoyait l'abbé *Terrasson,* retiré à *Gournay,* depuis la mort de douleur de la marquise *de Souvray,* mère de son élève, et la cessation pour lui-même de sa pension alimentaire. Dhemmery dit à l'Adjoint : — « Expédiez cet honnête homme- » là. » Et Fournier, le crocodile Fournier, répondit, en fendant sa vilaine bouche jusqu'aux oreilles : — « *Quand il le sera devenu.* » Dhemmery sourit satisfactionnellement. Dis donc, Fournier, quand, imitateur de tes pareils, ai-je banquerouté, etc.? Vıl calomniateur, lâche qui faisais ta cour à mon mortel ennemi, mets la main sur ta conscience!... Je ne parlerai pas des autres reproches que je pourrais faire à Dhemmery. Mon imagination s'y refuse. Mais qu'il sache, s'il existe encore, qu'on a eu l'impudence de me raconter la scène de la petite chambre garnie de la rue *Saint-Séverin.*

5. *Rimerec de Saint-Léger (a),* Genovéfain intrigant, élucubrateur du Lieutenant de Police, qui le protégeait contre son Ordre : c'était pour le recevoir qu'on avait loué la chambre de la rue *de Bièvre.* Il m'avait beaucoup recherché, quand il était bibliothécaire de Sainte-Geneviève. Edme Rapenot me calomnia auprès de lui, et lui procura Agnès Lebègue, qui l'a rendu mon ennemi. J'ai revu cet homme chez Bultel-Dumont.

6-10. Je ne parlerai pas des libraires qui m'ont fait du mal, comme *B, D, F, G, L,* etc... j'en rougirais.

11-14. C'est autre chose pour les journalistes, et quelque méprisables que soient *Terrin, Aubert, Royoux, Geoffroy,* etc., on peut les nommer. Cet article demande une certaine étendue : je vais tâcher de pénétrer les causes de cette haine.

Edme Rapenot était pauvre, et cependant Fréron père en tirait beaucoup d'argent, en lui faisant faire des billets, dits *de confiance,* avec lesquels ce Cartouche des journalistes se procurait des fonds. La vaine gloire suffisait seule pour rendre Edme dupe du héros de *Montrouge.* Ce n'est pas que celui-ci dupât directement l'imbécile Rapenot : il lui donnait des fatras d'*Année Littéraire* non vendues, de *Lettres sur quelques Écrits du Temps,* sous le nom d'une comtesse, qui était M. Fréron; Rapenot faisait d'immenses collections de ces misères, et, leur

---

(a) Mercier de Saint-Léger. *(N. de l'Éd.)*

donnant une valeur réelle, il allait emprunter aux bonnes gens, qu'il a longtemps dupés, en leur disant : — « J'ai dans ma boutique et dans mes » magasins, pour cent mille écus. » Il vendait effectivement cinq ou six collections complètes, par an, tant du *Journal des Savants,* que de l'*Année Littéraire,* du *Mercure,* et des autres ouvrages périodiques. Il montrait alors cette somme à ses prêteurs, et les ensorcelait, comme un véritable alchimiste. Edme a ainsi sassé l'argent, pendant quinze ans, sans jamais en avoir à lui; quelques affaires avantageuses le remettaient de temps à autre comme il était en commençant; il empruntait journellement à l'un pour rendre à l'autre, et conservait ainsi la réputation de bien payer. C'est un phénomème, dont j'ai été le témoin (et la dupe), que la vie de cet homme. Il ne faisait rien, ou très peu de chose de son commerce; il était porteur d'argent, et augmentait ainsi annuellement ses dettes de toute sa dépense personnelle. Du matin au soir, il courait les notaires de Paris; souvent il empruntait à l'un d'eux et lui rendait le même jour, après avoir montré la somme chez ses prêteurs particuliers, comme le gain d'une affaire de *journaux :* car il se donnait pour le magasinier général des *journalistes,* et il voulait faire entendre à tout le monde que c'était une branche de commerce considérable. Rien de plus faux, je l'ai vu; Edme Rapenot, sans son adresse à emprunter, serait mort de faim à ce commerce ingrat. Mais il disposait de la plume de *Montrouge*, du

Mercure, de Querlon, du *Journal-Savant*, etc. Il faisait louer qui bon lui semblait. C'est ainsi qu'il fit faire un magnifique éloge par son *Montrouge*, d'un mauvais roman, intitulé *Lucile et Doligny*, éloge si séduisant, que moi, préveuu, je n'eus pas de repos que je n'eusse lu ce beau roman, qui ne s'était pas vendu, et dont Rapenot avait acheté le restant d'édition à cinq sous l'exemplaire... Voilà par exemple où Rapenot gagnait parfois : il empruntait, payait comptant un reste d'édition, allait à *Montrouge*, où on lui faisait une analyse provocante d'un livre inconnu; plus il était inconnu, meilleur il était pour Rapenot, qui le vendait comme nouveau, avec un profit qui réparait quelquefois six mois de duperies. *Montrouge* était alors bien payé, comme d'un tiers du bénéfice net... Je le sais; car je l'ai vu dix fois. Et je m'écriais souvent : « O » Public! comme on te berne! Tu lis ces Extraits! » Tu y prends confiance, et tu achètes un ouvrage » trivial, que Fréron aurait honni, s'il n'avait suivi » que son jugement! tu admires souvent sur parole!... Mais tu mérites d'être trompé! Que ne » juges-tu par toi-même? Pourquoi faut-il qu'un » autre ait eu du plaisir, pour que tu en prennes? » Quoi, Public, tu n'as pas la faculté de sentir ce » qui te plaît? Il faut qu'un autre te dise : *Ris,* » *pleure, attendris-toi, admire, désapprouve, frémis!* » *sois indigné!*... O pauvres automates! que ne » voyez-vous les choses dont je suis témoin? » Car, mon cher Lecteur, Fréron (et les autres) faisaient

tomber un livre qu'on avait refusé de vendre à Rapenot, ou dont ils n'aimaient pas l'auteur... Quant à moi, Rapenot faisait annoncer mes livres par ses deux amis Fréron et Querlon; et voici comment : — « Cet homme est mon ami, » leur disait-il; « mais il fait des romans malgré moi. Il » faut l'en dégoûter, ainsi que de ses *Projets singu-* » *liers,* pour les *Filles,* le *Théâtre;* il me rapporte- » rait davantage, en s'occupant de la Jurispru- » dence. Dégoûtez-le sans le décourager... » Aussitôt Querlon et Fréron se conformaient aux vues du convulsionnaire Rapenot, canal d'argent, respecté, considéré par eux comme tel, et je me voyais moitié loué, moitié calomnié. Je m'en plaignais à Rapenot : — « C'est pour votre bien! » me répondait-il.

Les Royoux, les Geoffroy, les Terrin, les Ane-Licol-Malin, en ont fait autant par la suite; mais l'honnête *Castilhon* agissait tout différemment, et il fut toujours juste à mon égard. De même, lorsqu'un *Tiriot,* un Terrin m'outrageaient dans le *Journal de Nancy,* celui de *Neufchâtel* vint à mon secours, par un superbe article, aussi bien écrit que ceux des autres étaient plats. Je les ai tous imprimés à la fin des *Contemporaines,* avec les notes de M. *Coquelet-Chauffepierre,* notes que j'avais refusé de faire. Ces calomniateurs y sont traités comme ils le méritent. Ce qui a indisposé tous les autres.

Ce qu'ils ont dit de moi ne prouve pas qu'ils me mésestimassent. Jamais Voltaire n'a été mieux loué

que par Fréron dans ses orgies : il en récitait des lambeaux superbes, en s'applaudissant de tourmenter cet homme de génie. — « Je suis, » disait-il, « *le Diable de Voltaire,* ou, plus philosophiquement, » *son mauvais génie...* » Fréron m'a vu vingt fois chez lui, et ne m'a jamais connu. Rapenot me garda le secret. Voilà pourquoi j'ai su le trait suivant. On sait que Fréron faisait sa cour à feu l'archevêque *Beaumont,* et que c'était pour lui plaire qu'il déclamait contre les philosophes et la philosophie. Il allait de temps en temps se faire payer par le prélat. C'était à titre d'emprunt, ordinairement de trois mille livres. Lorsque le *journaliste* avait fait un article sanglant contre le *Dictionnaire philosophique,* ou le *Bélisaire,* il allait le lire au prélat... Monseigneur, extasié, s'écriait : — « Le bon de mille écus pour Mon- » sieur Fréron ! — Ha ! Monseigneur ! j'en ai refusé » quatre mille francs, pour le supprimer ! — Qu'on » le fasse de quatre mille francs ! » Et l'économe du prélat mettait cette dépense à l'article des *Bonnes œuvres...* Ainsi Fréron était pensionné pour clabauder : car il ne prouvait jamais rien ; mais il excellait à dire des injures aux philosophes.

15. M. *de La Harpe.* Je ne me sais d'autres torts avec cet homme que d'avoir l'énergie et l'imagination qu'il n'a pas. Il attaqua, dans le premier *Mercure* de 1777, deux de mes Ouvrages, le *Paysan,* et l'*École des Pères.* Mais qu'y a-t-il de commun entre M. de La Harpe et moi ? Je n'ai aucune de ses qualités ; il n'a aucun de mes défauts. Il versifie bien ;

il est correct, réglé, sage : je ne versifie pas; je suis incorrect, désordonné, et je porte quelquefois la chaleur de mon style, ou la liberté de mes tableaux, à un excès peut-être condamnable. A la vérité, j'ai souvent de l'onction, surtout dans certaines lettres de la paysanne *Fanchon Bertier* : mais M. de La Harpe n'en ayant jamais, nous ne devons pas nous rencontrer, pas même à l'Académie, dont je n'aurai certainement pas l'honneur d'être... Pourquoi donc me jalouse-t-il? Il sait aussi bien que *Partrirge*, que, *Omnia non possumus omnes, miseri !...* Je suis plus juste que lui : je ne lui envie rien, pas même son *Philoctète,* que j'ai applaudi par mes larmes, et le plaisir qu'il m'a fait; car je n'ai pas voulu séparer le poète Grec du poète Français; je m'efforçais même d'attribuer toutes les beautés à celui-ci, afin de l'aimer, et de pratiquer ainsi l'Évangile. Cependant M. de La Harpe a un reproche à se faire : fils d'une pauvre femme, qui sacrifia tout à son éducation, il négligea de l'aller voir, lorsqu'elle mourut à l'Hôtel-Dieu. Quand on a de ces traits, il ne sied pas d'être méchant.

Je reviendrai par la suite sur mes connaissances amies et ennemies. Je vais reprendre les événements.

J'avais conçu les plus flatteuses espérances de la liaison que M. Pelletier de Morfontaine m'avait procurée, ou dont il avait été l'occasion : car il paraît que c'est Mme *de Mntlmbrt* qui l'avait déterminé a me rechercher. J'écrivis sur l'*Ile Saint-Louis,* au côté méridional de la Pompe : *XXX Aprilis, formosam*

marchissam Mntlmbrt heri miratus sum. Videbo quid evenerit anno sequenti. Cette femme charmante m'occupait sans cesse; mais comme les chimères qu'elle me suggérait, et les châteaux en Espagne que je bâtissais à son sujet, ont été réalisés dans les *Nuits de Paris,* j'y renvoie : cet Ouvrage est un supplément considérable à celui-ci, pour une multitude d'aventures sans relation, et que je ne rapporte pas. On juge par ces rêveries, par l'éloge que j'en fais, combien, sans la revoir, cette adorable femme m'a procuré de doux moments!...

Je continuai tout le reste de cette année 1784, et le commencement de la suivante, à voir M. de Morfontaine, sans retrouver la belle marquise, qui s'était retirée au couvent. J'achevai la réimpression du *Paysan-Paysanne* réunis, et celles des douze derniers volumes des *Contemporaines.* Il ne m'arriva rien de remarquable, que de grandes inquiétudes, causées par la radiation de la *Paysanne,* et par les intrigues de *Scaturin* et *Naireson,* qui, liés récemment avec Agnès Lebègue, voulaient m'engager à fuir. La difficulté de me déplacer seule en empêcha. Le crédit de M. de Morfontaine me rassurait, et peut-être effraya mes ennemis : je restai.

Je n'avais plus d'autre amusement érotique que les trois superficielles amies dont j'ai parlé. Il m'arriva, en Novembre, un trait à la *Richelieu :* trait d'autant plus étonnant que j'étais faible alors, et, qu'ayant la possibilité d'obtenir les faveurs de l'une ou l'autre de mes trois amies, c'était plus qu'il ne

m'en fallait. J'avais même en outre la connaissance des sœurs *Leblanc :* ces deux filles n'étaient plus de la première jeunesse : mais outre qu'elles avaient des égards ; qu'elles montraient une complaisance à toute épreuve (espèce de créatures qui achèvent d'énerver les demi-vieillards), elles accueillaient chez elles toutes les femmes mariées qui voulaient bien secrètement tirer parti de leurs attraits. Elles y admettaient également des jeunes filles de tous les états ; car on y a vu la noble et jolie, l'infiniment jolie *Wilhelmine Würmser,* fille d'un Suisse. Elle est aujourd'hui heureuse, parce qu'elle a eu le bonheur de captiver un jeune homme riche et vertueux... Ce fut au commencement de Janvier 85 que, n'ayant pas trouvé chez elle mon amie Mme Dumoulin, j'entrai chez sa voisine la jeune sage-femme, dont j'ai parlé. Cette visite aura des suites funestes !

Le 30 Janvier fut le plus beau jour de ma IXe ÉPOQUE. Et cependant... ô sort des aveugles mortels !... ce même jour, il m'arrivait deux grands malheurs !

Vers le 20 Janvier, mon bon ami le docteur Guillebert m'avait prévenu que le duc *de Gèvres,* et une belle baronne Allemande, du Corps Diplomatique, demandaient à souper avec moi, chez lui. Avant de s'engager, il avait voulu avoir mon aveu. Je le donnai sans hésiter. J'avais alors besoin de connaissances plus que jamais, puisque la Bastille était ouverte sous mes pas : du moins, à ce que je présumais, d'après les discours que Scaturin disait tenus

par le Lieutenant de Police *Lenoir* au marquis *de Marnesia*. Je cherchais donc à m'entourer, à me faire connaître, à paraître moins sauvage. On va voir si je réussis. La compagnie fut nombreuse : outre le duc et la baronne, nous eûmes la nièce d'*Elliverp* (*a*), mariée à un financier. Une belle actrice des *Italiens*, pour chanter. Un poète un peu rocailleux, mais énergique, et dont le duc de Penthièvre avait acheté la non-publication des ouvrages érotiques ou anti-Chrétiens, M. *Robbé* : on était bien aise qu'il les récitât, surtout son *Origénisme*. M. *Goldoni*, le Molière d'Italie. Une jeune personne, qui avait une jolie voix, aujourd'hui célèbre cantatrice, alors simple grisette, avec sa mère. Une dame de haut parage, mais déguisée sous le nom de Mme *Janus*. Mme *Jaumes*, épouse du docteur et mère du jeune *Noluob* (*a*), son fils unique. Le médecin *Robert*. Le chirurgien *Duhamel*. Le manipulateur *de Bercy*. Toute la maison du docteur, composée des sus-nommés, et de deux grandes filles de Mme Jaumes. J'étais le héros de la fête. On ne m'avait demandé aucune lecture, et je n'avais apporté, par hasard et sans dessein, que ma pièce, *Les Fautes sont personnelles*, imprimée en 86, et plagiée depuis par *Laya*, un de ces auteurs qui ne pensent que d'après les autres... Je ne sais si c'est l'attention obligeante qu'on me donna, ou si j'eus

---

(a) Préville, de la Comédie-Française.
(N. de l'Éd.)

(a) Boulon. *(N. de l'Éd.)*

naturellement plus d'esprit ce soir-là, mais ce fut la seule fois de ma vie que j'aie été brillant. Je pétillais; mille traits heureux m'échappèrent, et j'inspirai à mon ami Guillebert, qui m'aimait déjà infiniment, une sorte de respect. — « Vous vous dérobiez » donc », me disait-il tout bas (et souvent depuis) : « vous ne nous jugiez pas dignes de nous montrer » ce que vous étiez! Il vous a fallu un duc et une » ambassadrice... sans compter... plus encore... » qui se cache... » — « Vous avez été ce jour-là, » me disait-il dans la suite, « plus brillant que *Rivarol*, » avec plus de fond et de solidité! » Je ne me contentai pas de mes réparties brillantes; quand Robbé récita son *Origénisme*, poème rocailleux, mais énergique, je fus son admirateur, et je relevai si juste quelques beautés, que je tirai plus de gloire que lui-même de son ouvrage; je fus regardé comme l'Oracle du Goût. Guillebert s'écriait : — « O mon » ami! ô mon ami! si simple! si modeste! Vous » avez donc aussi de l'esprit, quand vous le voulez? » et votre féconde imagination n'est pas votre seul » mérite?... » Les dames me caressèrent; la baronne me souriait, m'envoyait des boules; la financière me parlait à l'oreille, et me disait des choses flatteuses; la grande dame m'indiqua un rendez-vous (il n'était pas possible de choisir plus mal son temps!) Quelle glorieuse, quelle heureuse soirée!... Pour mettre le comble à ma gloire, il me restait à lire quelque chose, après que Robbé eut épuisé son répertoire. Mon ami Guillebert de Préval connaissait

ma belle lettre (1) de la *Paysanne,* qui ne paraissait pas encore; il l'avait en épreuve; il la lut avec enthousiasme (c'est la même qui avait été lue à Mme de Mntlmbrt). Ho! comme elle fut applaudie!... — « Mais vous, est-ce que vous ne nous lirez rien? » me dit la baronne... La financière mit la main dans ma poche : elle y trouva un manuscrit, celui des *Fautes sont personnelles.* — « Ha! voici quelque » chose! — Est-ce de vous? » me dit-on. Je fus obligé d'en convenir. D'une seule voix, on s'écria : — « Il faut que vous lisiez! Il faut que vous lisiez! » Je lus donc. Or je lis bien... A présent que la pièce est imprimée dans les *Françaises,* et séparément, on peut la juger. Elle excita le sourire, l'attendrissement, la pitié, la terreur, l'effroi, et ramena enfin la joie, par le dénouement. Goldoni, bon connaisseur, l'applaudit; Robbé, très exaltable, ne pouvait s'en taire. Je fus regardé comme un homme du premier mérite par une société éclairée... Hélas! cette illusion n'a duré qu'un jour!... Ma pièce, présentée aux *Français* par l'acteur Désessarts, ne put alors être reçue, à cause du sujet, et parce qu'elle n'était pas en vers. Laya l'y a mise, en la platifiant... On continua de s'amuser. J'ouïs les choses les plus obligeantes. On me dit qu'on voyait, par la manière dont j'avais peint *Céleste* et *Julie,* que j'étais un véritable adorateur des femmes, malgré les principes de mes *Gynographes*, et l'expression de *Second sexe,*

---

(1) La 73e réunie.

que j'emploie dans ce dernier ouvrage... Qui l'aurait pensé, qu'à ce même instant un double abîme s'ouvrait sous mes pas!

En m'en retournant, à trois heures du matin, je pris par la *Grève* et le *Port-au-blé;* de sorte que je passai sous les fenêtres de ma fille aînée. Il y avait de la lumière!... — « Ma fille serait-elle malade? » pensai-je. Cependant je redoutais si fort de me trouver en vis-à-vis avec son mari, quoique je vinsse de lui procurer un emploi chez M. Le Pelletier de Morfontaine, que je ne pris pas sur moi de m'informer. Je m'éloignai.

A mon arrivée chez moi, j'appris de ma fille cadette qu'un inconnu était venu me demander, et que cet homme avait l'air fort intrigué. Je me regardai alors comme certain que ma fille Agnès était malade; à moins que ce ne fût L'Échiné. Je me mis au lit avec cette inquiétude. Le matin... une douleur convulsive m'obligea de m'examiner... Quelle surprise douloureuse! L'indisposition de 1770, renouvelée d'elle-même en 71, revenue en 76, se présentant en ce moment sous une forme nouvelle!... Je fus humilié, confondu!... Je soupçonnai la sage-femme (peut-être innocente)... Mais au jour, l'amitié du docteur me rassura. Je volai chez lui. Il m'ôta toute inquiétude et calma mon imagination en me donnant le remède. Je revins très peu affecté... Mais le surlendemain, 2 Février, j'éprouvai la tristesse affaissante que ce genre de maladie me faisait toujours éprouver.

A mon retour de chez le docteur, ma fille Marion m'avait annoncé que le même homme de la veille était revenu, et qu'il avait laissé son adresse, qu'elle me donna. C'était à l'*Arsenal.* J'y courus, à six heures du soir, et trouvai la demeure de M. et M[lle] *Riblé* (*a*). J'entre : j'aperçois ma fille. Elle se jette dans mes bras, me dit qu'elle a fui les mauvais traitements de son mari, et que, n'osant se présenter chez moi, à cause de sa mère, elle s'était réfugiée chez le plus intime ami de L'Échiné... Je m'informai si cet ami était marié ? Sur la réponse qu'il était garçon, mais qu'il avait sa sœur avec lui, je frémis du danger auquel l'ignorance des lois exposait ma fille et celui qui l'avait reçue. Il arriva. Je vis un jeune homme d'une belle figure, et si quelque chose me rassura, ce fut son excessive amitié pour sa sœur. Je les fis trembler tous trois, et j'emmenai ma fille chez moi sur-le-champ. Je m'efforçai le lendemain de la réconcilier avec son mari; j'employai la voie de la douceur. Mais j'avais affaire à un monstre sans âme.

Une imprudente promenade, qui arrêta la transpiration, donna, vers la mi-Février, des symptômes étrangers et graves à ma maladie. J'eus la fièvre, et je fus obligé de m'aliter... Une crise heureuse, qui me survint, après le paraphe de ma *Paysanne pervertie* par M. Toustain-Richebourg, me sauva la vie...

(a) Bléry. *(N. de l'Éd.)*

Ce fut pendant ma prompte convalescence, puisque je fus en état d'aller prendre l'air sur l'île Saint-Louis par un beau soleil, dès le 7 Mars, que j'eus mes plus grandes peines. Ma fille Agnès fut encore forcée, par de mauvais traitements, à quitter L'Échiné; et je fus trahi par Agnès Lebègue, qui multiplia contre moi les lettres délatrices. Il faut savoir qu'après avoir quitté mon cher logement de la rue *de Bièvre,* je m'étais réuni avec Agnès Lebègue, qui fut d'abord traitable. Cette semi-bonne intelligence dura jusqu'à la connaissance de Scaturin et Naireson, deux intrigants, surtout le dernier, qui, à ce défaut, joignait un désœuvrement absolu. Ces deux hommes me croyaient riche : ils trouvèrent dans Agnès Lebègue une créature facile; ils eurent la pensée de s'établir chez elle, et d'y vivre à discrétion. Ils avaient trouvé leur femme... mais ils n'avaient pas trouvé leur homme; quoique bonasse, je suis inabordable, impitoyable pour les frelons. Agnès Lebègue me pressentait depuis longtemps pour prendre en pension Scaturin, qui donnerait, disait-elle, douze cents livres. Scaturin ne venait pas; mais Naireson passait avec elle toutes les après-dînées. On attendait le moment favorable de m'effrayer et me faire déserter la maison. Car on pénétrait dans ma pensée, en lisant mes dates sur l'*Ile Saint-Louis :* Naireson y avait vu, après les menaces prétendues faites contre moi par Lenoir au marquis de Marnesia : *Fugam! Fugere!...* On devinait mes dispositions par ces mots, et l'on agissait

en conséquence. Ma maladie suggéra un autre plan. Dès qu'on crut connaître la nature de mon mal, on le divulgua, et les servantes des voisins en faisaient des risées, surtout une certaine *Noirâme,* annexée au nommé *Deballeur,* fille qui m'avait souvent inutilement provoqué... Il se tint un conseil contre moi le 22 Février au soir; on en mit le jeune La Reynière, qui prit ma défense. Il ne s'agissait de rien moins, de la part d'Agnès Lebègue, que de demander pension et séparation. Mes deux bons amis Scaturin et Naireson, qui m'avaient tant recherché, par admiration de mon talent, disaient-ils, la poussaient à cette démarche. Ils accaparèrent un de mes amis, Milpourmil, avec lequel ils avaient fait le beau dîner du jardin de la rue *de l'Oursine,* l'été précédent; jardin qu'Agnès Lebègue avait loué malgré moi. Ce fut le lendemain de ce repas que Scaturin me montra toute la noirceur de son âme et de celle de tous les faquins ses pareils. Je lui parlai de cet Ouvrage-ci, commencé d'écrire depuis dix-huit mois. Je lui citai le trait de Zéphire, bien circonstancié, bien détaillé. Que fit Scaturin? Il alla le rendre, malgré l'invraisemblance, à Agnès Lebègue comme d'Agnès Restif, lui donnant ainsi malicieusement Z pour A. Elle a été désabusée par la suite : mais, en attendant, elle clabauda, ne voulant avoir qu'un prétexte. C'est ce que j'exprime dans la *Femme infidèle,* qui n'est autre chose qu'un *facton* par lettres contre Agnès Lebègue, Scaturin, Naireson, Milpourmil, L'Échiné, en présence de Bultel-Dumont et du jeune La Rey-

nière... Ai-je tort d'abhorrer Scaturin ? Ce dernier, et surtout Naireson, pendant ma maladie, exaltèrent l'imagination de celle qui en était le premier et peut-être le seul auteur; depuis ce moment, elle devint une furie. Elle voulait jouir, disait-elle, d'une fortune que je n'avais qu'en impressions... Elle intrigua, elle écrivit... Je découvris tout, et ce fut alors que je rédigeai la *Femme infidèle,* où l'on peut voir toutes les *lettres*... Milpourmil, en apprenant que j'avais retenu les confidences qu'on lui faisait, devint furieux, et quand, ensuite, il se vit désigné dans l'Ouvrage par le nom de *Milpourmil,* la rage de cet homme si froid fut sans bornes ! J'ai imprimé, à la fin du XXVIIe vol. des *Contemporaines,* que je réimprimais alors, la lettre furibonde qu'il m'adressa... Ha ! laissons toutes ces peines si cruelles, mais obscures et sans intérêt pour autrui.

Ce fut le 26 Novembre qu'Agnès Lebègue fit sa dernière excursion. En voici l'occasion : Agnès Restif avait quitté L'Échiné : je prenais soin de cette femme infortunée. Sa mère en était furieuse; elle abandonna sa maison, pour qu'il fût dit que si ma fille n'avait pu vivre avec son mari, elle était dans le même cas, et qu'on ne pouvait vivre aussi avec moi. Voilà ce qui lui fit faire une démarche, dont elle s'est tant repentie depuis, et qui enfin a amené son divorce, provoqué par elle en 1794... D'autres objets vont se présenter.

Dès 1780, dans le temps de mon affaire avec *Marie-Rosalie Merlin,* épouse *Laugé,* le bon et digne

chevalier de Saint-Sarm, inspecteur général d'Artillerie, m'avait prévenu par une lettre extrêmement polie. J'avais toujours cultivé depuis cette honorable connaissance. Saint-Sarm, de son côté, m'avait toujours témoigné le plus vif intérêt pour ma fille cadette Marion, qu'il appelait *Figure de Vierge,* ou *Notre-Dame-de-Douceur*. Je lui avais écrit le dernier désagrément que je venais d'éprouver. Il le partagea en véritable ami, et tant pour nous procurer une agréable distraction, par une jolie partie, que pour nous procurer la connaissance de la jeune épouse exemplaire d'un vieux et riche marbrier, il voulut nous donner à dîner chez elle, rue *Popincourt*. Il estimait infiniment cette femme, appelée Mlle *Jougnot,* qui devait sa fortune au marbrier, homme demi-taré, depuis qu'il était riche; craignant toujours que ses héritiers ne le fissent empoisonner, ou ne gagnassent un barbier pour lui couper le cou. Mlle Jougnot (et c'est ce qu'admirait le bon chevalier) avait appris à raser, pour délivrer son vieil époux de ses craintes, et comme elle était très adroite, il l'adorait. Il y avait longtemps que M. de Saint-Sarm me vantait cette femme, et voulait que j'en fasse l'héroïne de quelque *Nouvelle :* je l'ai fait dans les *Parisiennes,* et c'est un de mes *Caractères*... Je menai donc mes deux filles chez Mlle *Jougnot*. Je la trouvai fort aimable. Mais il y eut une chose qui déplut infiniment au chevalier, dont elle renversa la bonne opinion : la dame avait un amant... C'était un jeune grêlé très avantageux, qui se donna

certains airs de propriétaire, dont le bon militaire s'aperçut, et l'honnête homme fut fâché d'avoir lié cette partie chez la jeune dame. Il alla jusqu'à lui dire, en particulier, qu'*il n'était pas accoutumé à voir mauvaise vompagnie*... De mon côté, je voyais parfaitement ce qu'était Mlle *Jougnot*, fille-couturière avant son mariage; mais je n'étais pas surpris de la prévention du chevalier. Lorsque je sus qu'il avait la visière aussi bonne que moi, je fus convaincu qu'en lui la bonté du cœur n'excluait pas l'esprit... Il avait alors jeté les yeux sur ma fille cadette, pour en faire la douceur de ses dernières années, en l'épousant... On ne tardera pas à voir quels furent les obstacles qui éloignèrent cette alliance, si honorable pour elle et pour moi.

Nous allâmes habituellement chez le chevalier, toujours reçus comme des anges qui visitent un solitaire. Il avait un immense jardin. J'ai vu peu de sites
1786 aussi agréables. C'était une promenade délicieuse, dont le *Bal champêtre,* loué à *Blanchard* par le chevalier, faisait partie; il s'en était réservé l'entrée pour lui et ses invités... Ce bonheur dura peu. Pourquoi, ha! pourquoi cet honnête chevalier nous donna-t-il une connaissance dangereuse?... Mais avant d'entrer dans les détails de cette espèce d'attachement, il faut en narrer l'origine.

Ce fut dans les premiers jours de Mai 1786, environ six mois après notre intimité, que le chevalier nous pria d'un grand dîner, par une lettre, où l'on

trouve cette gaîté militaire, qui substitue un sel un peu fort à la délicatesse :

« *Je vous attends à dîner demain, 5 Mai, avec vos filles. Je vous demande pardon de la compagnie que je vous donnerai : c'est un* soldat-aux-gardes, *une fille du* Port-au-blé, *et un maltôtier. La demoiselle demeure sur le port, au coin de la rue Geoffroy-l'Anier : prenez-la; le soldat-aux-gardes sera chez elle, et le maltôtier tout près de là. Priez Notre-Dame-de-Candeur et Madame Agnès de me pardonner. Ce qui m'enhardit, c'est la confiance que vous venez pour moi.*

» LE CHEVALIER DE SAINT-SARM. »

Le soldat-aux-gardes était un ancien officier de ce corps, frère aîné du chevalier; la fille du Port-au-blé, M[lle] *Félicitette Prodiguer* (*a*), que j'ai depuis nommée *Infélicité,* sœur d'un directeur des Aides; le maltôtier, ce directeur lui-même. Nous trouvâmes ces trois personnes chez M. Prodiguer. Mes filles montèrent dans la voiture du chevalier, avec Félicitette et le vieil officier; le directeur, qui avait à me parler, et moi, nous allâmes à pied de conserve, et après les matières indifférentes, il me dit quelques mots de son affaire avec les Fermiers généraux. Elle était très embrouillée, et je ne doutai pas, sur sa propre exposition, qu'il n'eût fait ses affaires. Le prix comptant d'une terre, qu'il payait ce jour même

(*a*) M[lle] Ménager. (*N. de l'Éd.*).

au chevalier de Saint-Sarm, acheva de m'en convaincre.

A notre arrivée, je fus surpris des grâces et de l'amabilité de Félicitette!... Elle folâtrait avec mes filles et le vieux chevalier, qui, avec sa belle figure, ne ressemblait pas mal au jovial *Anacréon,* jouant avec les Grâces. Aussi m'écriai-je : — « Voilà le bon » *Anacréon!* » Dans ce premier moment, j'eus une crainte vive! ce fut que la demoiselle ne fît évanouir mes plus flatteuses espérances, en remplaçant Marion dans l'esprit du chevalier. Je me trompais en ce point, sans me tromper au fond. Mais ce fut de l'idée entière que je partis, depuis ce jour 5 Mai, jusqu'au 29 Juin suivant... A table, Félicitette se plaça vis-à-vis de moi : elle effaça tout, excepté Marion. Elle fut charmante au delà de ce qu'on peut imaginer. Je ne l'en redoutai que davantage, mais je tremblais, sans imaginer aucun moyen de prévenir le danger. Ce ne fut qu'après le dîner, qu'elle me jeta un leurre qui me fit croire que je l'avais trouvé. Cependant j'étais loin d'avoir une entière confiance... On se chauffait encore. En sortant de table, Félicitette alla auprès du feu, et en approcha deux jolis pieds. Je la joignis, parce qu'elle était restée seule, et nous causâmes. Elle me fit des compliments. C'était à moi de lui en faire, et je me mis à la louer de la tête aux pieds. Elle savoura la louange, et me parut l'aimer beaucoup! On eût ri, si l'on nous eût entendus. Mais j'étais excusable : Félicitette, quoique un peu bourgeonnée (ce qui marquait un grand

feu !) avait des grâces infinies. Elle était moins excusable que moi ; j'ose dire qu'elle était ridicule, de louer sur les débris de sa figure un homme de cinquante-deux ans, auquel les chagrins, les angoisses en prêtaient soixante... Le poison de la louange fit également son effet ; il rendit Félicitette plus coquette, moi plus confiant ; je fis l'aimable ; je sentis de la vanité, en voyant Félicitette préférer ma main pour descendre dans les jardins. Je crus en vérité que je pouvais encore inspirer de l'amour ! Chaque mot, chaque regard de Félicitette me confirmait dans la bonne opinion que je prenais de moi-même. Je conçus alors le dessein (insensé) de prévenir le malheur que je redoutais, par le goût que je paraissais inspirer... Après une demi-journée délicieuse, nous partîmes dans la voiture du chevalier, qui nous descendit chez Mlle Félicitette, où je restai, tandis que le frère reconduisait mes filles, rue *des Bernardins*.

Me voilà donc seul avec ma jolie coquette. Les compliments recommencèrent, et je me crus bien fin de paraître extrêmement galant, empressé... Tel fut le début d'une passion qui parut réciproque. Félicitette, encore jeune (elle n'avait que trente-cinq ans), riche, mise avec un goût exquis, fut une femme comme je n'en avais pas encore eu. Elle me gâta par des mignardises, comme avaient fait celles qui m'avaient le plus aimé. Je me crus un autre *Tithon,* qui allais captiver cette nouvelle *Aurore,* et préserver ma fille de sa rivalité. Je revins chez moi, non seu-

lement rassuré contre mes craintes, mais l'âme dilatée par la joie.

Le lendemain, l'image de Félicitette frappa voluptueusement mon imagination rafraîchie par le repos! Je brûlais d'envie de la revoir, et comme j'en avais toute permission, j'y courus, dès que je pensai qu'elle était visible. J'en fus reçu, comme j'espérais de l'être par Madelon, Émilie Laloge, ou Marianne Tangis, dans les beaux jours de mon printemps; comme, plus récemment, Louise et Thérèse m'avaient reçu. J'en étais émerveillé!... Ma surprise va cesser; mais non mon enchantement... A cette seconde visite, Félicitette me fit entendre que son frère pourrait avoir besoin de moi pour rédiger un *Mémoire* intéressant, relatif à des persécutions inouïes qu'il avait essuyées de la part des Fermiers généraux. Mais elle me présenta le principal motif de ses prévenances, comme étant l'effet du goût que je lui venais d'inspirer : c'était une marque de confiance qu'elle me donnait. J'en fus infiniment flatté!... Les jours suivants, j'entendis la lecture d'un long Mémoire, fort bien raisonné, par le directeur lui-même, qui le faisait marcher avec toutes les Pièces Justificatives. Je parlai de cette affaire à différentes personnes, à M. Le Pelletier de Morfontaine, à M. Bultel-Dumont, trésorier de France, et surtout à mon ami Guillebert, qui avaient les plus belles connaissances (comme on disait alors). J'y menai Félicitette, qui m'y procura un amusement délicieux! Je la fis passer pour une de mes filles, de mes filles naturelles, et

pour la plus intéressante de toutes, pour Edmée-Colette. On n'imaginerait pas l'impression qu'elle fit sur le docteur, sous ce nom chéri! Elle fut telle, que moi-même ravi, enchanté, persuadé par ce que je disais, j'allai me figurer qu'elle était celle pour qui je la donnais. J'eus des moments de l'attendrissement le plus vif... Mais cette erreur charmante ne durait que chez le docteur, que je n'ai jamais détrompé... On pense bien que mon ami fit tout ce qu'il put.

J'avais alors mal à la poitrine. L'activité que me rendit Félicitette, activité qui triplait chez le docteur, où nous étions traités deux ou trois fois par semaine, chassa l'atonie; je me trouvai plus de vigueur. [C'est ainsi que Sara avait *renvoyé* ce même mal en 80 et 81; mais Félicitette me paraissait bien supérieure à Sara! Celle-ci était un *fille*, qui demandait à être soldée : Félicitette, au contraire, était une demoiselle fortunée, ayant de la décence, un grand usage du monde, des talents agréables, l'agrément des manières, qui disait noblement les choses obligeantes qu'elle pensait]. Une douce réciprocité s'établit entre nous. Félicitette fut d'abord pour moi une seconde Thésèse, et bientôt une nouvelle Louise... Cette illusion délicieuse ne dura guère plus longtemps qu'avec les deux chères amies que je viens de nommer, et malgré tout ce qui devait m'attacher à Félicitette, elle n'a pas laissé ces traces profondes qui me font encore pleurer Louise et Thérèse, au bout de vingt-cinq ans...

La conduite de Félicitette, à mon égard, alla toujours de mieux en mieux. Le charme de nos parties chez le docteur, l'amitié qu'on m'y témoignait, faisaient impression sur elle. Un jour, on y traita devant elle, pendant que ma fille cadette était descendue avec le petit Noluob, fils du docteur, une matière médicale assez gaie. J'avais mes vues. Je demandai au docteur, si une passion douce, qui rendait heureux, ne pouvait pas guérir le mal de poitrine? Tout le monde disserta. Je ne sais si le docteur m'avait entendu; mais en raisonnement définitif, il se décida pour l'affirmative. Le comte de Rivarol était de ce dîner, avec ses deux sœurs *Agacette* et *Provoquette*. On discuta ensuite la puissance des deux sexes. Le docteur assura que la femme était à l'homme comme 14 à 1; qu'elle ne commençait à s'émouvoir qu'à 4, c'est-à-dire au moment où l'homme cesse... On traitait cette matière en savants...

Dès le lendemain, Félicitette voulut me prouver son dévouement à mon bonheur, à ma santé. A ma visite du matin, je la trouvai en corset, en jupon court... Je lui fis timidement quelques caresses... Félicitette, déterminée, s'écria : — « *Puissé-je te* » *rendre immortel!...* »

On doit juger, après cela, que Félicitette me devint infiniment chère. Car elle me détailla enfin ses motifs. Ce fut alors que je me crus aimé! Je me regardai comme assuré qu'elle seconderait mes vues, pour le mariage de ma fille cadette. . . . . .

Mais Félicitette n'aimait au monde que deux choses: son intérêt, et son frère. Ce frère l'avait élevée pour lui, et l'avait formée à sa guise... Il se servait volontiers de sa sœur, fine et très adroite, pour arranger ses affaires. Elle avait eu l'art de le tirer de prison, de lui faire rendre ses papiers et de lui procurer une provision, quoiqu'il eût été arrêté pour non-payement de deniers publics. Elle avait capté le chevalier de Saint-Sarm; mais il l'avait trouvée trop agissante. Félicitette, qui avait compté sur la main d'un homme *comme il faut,* fut outrée de son changement, qu'elle attribuait à ma fille, tandis qu'il n'était dû qu'à elle-même. Elle se promit de tout faire, pour débusquer sa rivale : non qu'elle espérât alors ramener le chevalier; mais elle voulait qu'il mourût garçon. Au moment où nous en sommes, elle était encore en suspens. Les événements vont la seconder.

Comme elle venait presque tous les jours chez nous, elle s'y trouva enfin avec le beau *de Rosières,* lieutenant général au Bailliage de C—lon. Nous les retînmes tous deux à dîner. Félicitette fut charmante! Elle l'était toujours; mais à ce dîner-là, elle fut au-dessus d'elle-même. De Rosières en parut enchanté!... Il me vint alors une idée généreuse : de procurer ce parti à Félicitette. Je lui en dis un mot, après le dîner. — « Pourquoi ne songez-vous pas à » votre fille cadette? Un gendre homme de Justice » à ce degré-là, en imposerait à ce misérable » L'Échiné... — J'ai d'autres vues pour elle », ré-

pondis-je, « que je ne veux pas déranger. D'ailleurs, » ma fille cadette n'est pas assez riche pour ce jeune » homme, auquel il faut qu'une femme apporte. » Laissez-moi tout disposer : si je réussis, c'est » Edmée-Colette que j'aurai mariée. De ce moment, » je ne vous regarde plus autrement que cette fille » chérie. »

Félicitette me remercia. Elle sentit qu'au fond j'avais raison, et, coquette comme toutes les femmes, elle n'était pas fâchée de captiver un beau jeune homme, qui avait un état honorable... Or, depuis sa connaissance avec nous, qui la traitions comme une divinité, nous allions beaucoup plus rarement chez le chevalier... D'abord, je ne m'en apercevais pas. C'est que Félicitette, qui avait tout fait pour que M. de Saint-Sarm connût son intimité avec moi, était chargée de nous inviter ; ce qui épargnait au vieux militaire la peine d'écrire. Félicitette n'en faisait rien, et se chargeait en outre de nos excuses, quand elle allait seule. Cette méprisable finesse n'était pas digne d'elle, puisqu'il était si facile de la découvrir !... Mais tout seconda cette fourbe, qui a toujours eu du bonheur. Elle prévint même le coup, en disant à mon ami, que j'étais alors si occupé, qu'un dîner me dérangerait infiniment. Quand je lui eus montré de Rosières, elle en parla triomphante, et présenta son mariage comme arrêté. M. de Saint-Sarm l'en félicita. Elle proposa de lui amener le jeune magistrat avec nous, se rendant ainsi l'arbitre de nos invitations. Elle nous conduisit chez le che-

valier. Je ne me plaignis pas à mon ami de son oubli, vu notre situation respective; il nous reçut avec transport, et ce fut lui qui nous fit d'obligeants reproches. Félicitette me parut concentrée; de Rosières était embarrassé. Il y eut entre M. de Saint-Sarm et Félicitette un entretien particulier, après lequel le chevalier lui-même parut couvert. Nous imaginâmes que cela ne regardait que des affaires d'intérêt, dont nous savions que Félicitette et son frère traitaient avec M. de Saint-Sarm : nous nous tranquillisâmes. Le chevalier n'en avait que plus d'égards pour Marion, qui, dirigée par moi, y répondait avec sa douceur naturelle, par des prévenances. Je lui désirais infiniment ce mariage : il fut détruit ce jour-là; parce qu'ignorant le coup funeste qui m'était porté, je ne pus y remédier... Je laissai de Rosières donner le bras à Félicitette. Celle-ci, qui voulait prévenir son amant, dans le cas où le chevalier lui parlerait en particulier, lui dit qu'il était question de le montrer au brave militaire, comme son futur. — « Ha! Mademoiselle! quel bonheur, si... — Si? — Si je » n'étais pas engagé! — Comment? Marié? — Non » pas tout à fait; mais j'adore une jeune personne, » et avant de me déclarer à elle et à son père, j'ai » voulu avoir l'aveu de mes parents et celui d'une » dame célèbre... Voilà leur réponse. » Par cette réponse, Félicitette vit qu'il était question de Marion... Elle fut profondément blessée! Mais elle dissimula. Elle loua beaucoup le choix du jeune de Rosières, lui vanta son attachement pour moi, et

cependant, la perfide! elle formait la résolution de faire manquer le double établissement de la fille de son ami, de celui qui la faisait chérir par le docteur, et partout où il la présentait... Voilà quelle est la clef de sa conduite future.

Après le dîner, Félicitette se hâta de prévenir M. de Saint-Sarm de ne plus compter sur Marion; elle lui dit que ma fille avait trois amants pour le mariage, outre lui-même; qu'il était le parti du père, et non de la fille. Elle lui représenta que la jeune personne n'avait pu voir de Rosières avec indifférence; qu'elle s'en était aperçue à la manière froide dont elle recevait son frère, qui lui avait parlé mariage. Elle ajouta qu'elle avait observé que, depuis la connaissance de M. de Rosières, Marion ne se plaisait plus autant avec le jeune Noluob, fils du docteur, qui l'appelait auparavant *sa femme,* dénomination qu'elle n'avait fait cesser qu'aux dernières visites. [Tout cela était absolument faux, puisque nous connaissions M. de Rosières plus de deux mois avant Félicitette]. Le chevalier, ombrageux comme tous les vieillards, fut surpris de ce qu'il croyait apprendre, et comme je l'ignorai, je ne pus le ramener. De ce moment, il changea de vues; mais il n'avait encore personne; il dissimula. Ce qui l'avait déterminé pour Marion, c'est que c'était une âme absolument neuve : Félicitette, de son chef, lui ôtait cette précieuse qualité; tout fut dit. Mais si j'avais pu deviner, j'aurais tout réparé... Par instinct néanmoins, j'éloignai les visites du jeune de Rosières,

et je doublai le mal. J'éloignai de même Prodiguer le frère, qui d'ailleurs partit avec sa sœur le 29 Juin, emmenant ma fille aînée, qu'on voulait soustraire (disait-on) aux avanies que lui faisait son infâme mari.

Mon goût pour Félicitette dura inclusivement jusqu'au jour de son départ. Je ne doutais pas que je la pleurasse, et je lui avais annoncé des regrets sur mon Ile, aux mêmes endroits que nous y parcourions ensemble... Et le soir même de son départ, je me sentis débarrassé d'un fardeau!... Je ne pouvais en croire mon sentiment!... Les jours suivants, ma situation devint encore plus dégagée. Bien plus : j'aurais dû être attendri par ce qu'on me dit d'elle, chez le bon docteur, où elle passait toujours pour Edmée-Colette; je ne le fus pas!... Ici, je m'en voulus à moi-même, et je présumai que mon pauvre cœur racorni était devenu insensible!... Je ne fus pas longtemps dans cette erreur.

Dès le 12 Juillet, je sentis plus vivement que jamais renaître mes regrets de Louise et de Thérèse. Assis sur la rampe de fer vis-à-vis le nº 14, tous les soirs j'y attendais que j'aperçusse au zénith le *Vega* de la *Lyre;* et dès que je voyais cette belle étoile, un nuage de larmes inondait mes yeux. Je m'écriais : « *Voilà la Lyre! mais Louise et Thérèse n'y sont* » *plus!....* » Comment arrivait-il qu'un instinct aveugle me fît sentir la trahison de Félicitette!... Le chevalier était malheureusement parti pour son inspection quelques jours avant la traîtresse : je ne

pus avoir d'explications avec lui; et durant son absence, une parente, à laquelle il s'était ouvert, consomma la perte que je faisais... à moins que ce ne soit la visite que lui rendit L'Échiné, au mois de Novembre suivant.

Félicitette fit un voyage à Paris au mois d'Auguste. Elle s'aperçut qu'elle ne tenait plus mon cœur. Cependant elle se fit illusion chez le docteur, qui la traita en divinité. Ce fut pendant ce voyage que je découvris, non la terrible vérité dont j'aurais peut-être encore pu prévenir les effets, mais le fond de la conduite de Félicitette avec ses amis et ses ennemis... Je ne lui en fis pas un crime; je ne l'aimais plus. Mais j'étais toujours étonné de mon indifférence, que je n'attribuais qu'à mon insensibilité...

Mon Histoire se détache par morceaux disparates dans ces derniers temps de ma vie, et je pourrais la mener absolument séparée en deux parties : les événements, et mes Ouvrages.

Je devins de plus en plus indifférent pour Félicitette, sans rien savoir de nouveau à son sujet, que ses infidélités, qui ne m'affectèrent pas; moi, qui l'avais été si cruellement par celles de Virginie et de Sara!... Le plus heureux temps de ma vie paternelle a été pendant mon intimité avec le bon chevalier de Saint-Sarm. Il était d'un caractère parfait, aimant, aimable, naïf avec grâce, franc, loyal chevalier. Quand il nous invitait, c'était un jour de fête, et ces jours arrivaient souvent. Sa maison était charmante, et comme à la campagne. Ma situation per-

sonnelle était heureuse. J'étais tranquille pour ma subsistance. Un avenir plus riant s'entr'ouvrait devant moi... Et tout cela va s'évanouir, comme mon bonheur personnel s'évanouit autrefois! Par qui? Par une fourbe, qui m'empoisonnait dans la coupe de la volupté...

Ce ne fut cependant pas elle qui nous ôta l'aimable et spirituel de Rosières. Félicitette ayant un jour lâché quelques mots, ce jeune homme l'arrêta court, en lui déclarant que ses petites sœurs (c'était ainsi qu'il nommait mes filles et Félicitette elle-même) seraient toujours ce qu'il respecterait le plus au monde. La fourbe sourit, comme si elle l'eût approuvé; elle était charmante, quand elle souriait; Rosières lui baisa la main, et lui demanda pardon... Je tenais à mes vues pour le bon chevalier. De Rosières, sûr de ses parents, me dit alors que si *Jean-Jacques* avait vécu, et qu'il eût eu une fille, il aurait été la lui demander, avant de me rendre sa première visite : qu'il ne voyait que moi qui remplaçât cet homme célèbre, et qu'il me suppliait de le mettre au nombre de mes enfants. J'estimais infiniment ce vertueux jeune homme. Je lui répondis par une confidence entière. Il eut la générosité de m'approuver, et il me dit qu'il renonçait au mariage, au moins pour le présent. Je n'estimais plus assez Félicitette pour le presser de s'attacher à elle. Je me tus à son égard... Hélas! était-il possible de prévoir le cruel effet de mon refus? Rosières adorait Marion, qui était effectivement alors infiniment plus séduisante

que jolie... Sa tête s'enflamma d'autant plus, qu'il n'osait se plaindre : il perdit une santé florissante; il perdit la raison, et tomba dans un état,... qui me fait encore frémir... Tout le monde connaissait la cause de sa maladie, Félicitette elle-même, à son troisième voyage à la fin de Septembre, et nous l'ignorions, mes filles et moi!... Voilà comme tout s'engrenait contre nous, par des circonstances invraisemblables! Car mon ami le docteur, qui savait tout, voulant s'allier à moi, par son Noluob, encore trop jeune, me cachait aussi la vérité. Une chose me blessa : ce fut l'insensibilité de Félicitette pour un jeune homme avec lequel nous avions passé des heures délicieuses! J'ignorais encore que cette fille, la plus égoïste des créatures, n'en ayant plus rien à espérer, s'inquiétait fort peu qu'il fût mal ou bien... Une lettre de ma fille aînée, restée avec le frère, rappela un instant mon cœur à la traîtresse : Agnès me mandait, que *son amie avait mon portrait dans son alcôve, et que tous les matins elle lui disait des douceurs*... J'eus la faiblesse de penser que son indifférence pour l'état de notre ami de Rosières venait de son attachement pour moi. L'on est fou à tout âge, mais surtout quand on vieillit... Le jeune de Rosières fut obligé de retourner dans sa famille, où il est mort en Mars 1788, et j'ai su la vérité.

Au quatrième voyage que fit Mlle Prodiguer, en Novembre, le chevalier venait d'arriver... Le croyant toujours disposé à faire de Marion sa compagne, et ne doutant pas que le mariage ne fût pour l'hiver

où nous entrions, elle frappa les derniers coups à mon repos et à mon bonheur, en attribuant une indisposition de ma fille cadette, au chagrin que lui avait causé la maladie de M. de Rosières. La jeune personne elle-même confirma cette idée, en montrant beaucoup de sensibilité pour ce jeune homme, dont les adieux nous avaient déchiré l'âme... Félicitette, malgré tout cela, craignant qu'une explication ne fît disparaître toutes ses interprétations, elle alla parler de la fuite de ma femme; elle fit rendre par L'Échiné une visite au chevalier, aux genoux duquel elle le fit se jeter, pour redemander sa femme au nom de son fils. Le bon chevalier, tout attendri, vint me faire cette réclamation, et j'eus une peine infinie à justifier ma fille aînée dans son esprit. Mais le coup était porté. Le chevalier ne put soutenir l'idée qu'un L'Échiné pourrait venir se présenter chez lui, sous le titre de beau-frère... La perfide Félicitette, de ce moment, fut sûre de son criminel succès. Tel fut le tour que me joua ma tendre amie... Mais le chevalier tenait si fort au dessein de s'allier à moi, qu'il ne rompit pas encore avec nous : vingt fois on fut sur le point de conclure; et Félicitette, restée exprès à Paris, fit toujours différer, parce qu'elle raisonnait avec art, et qu'elle présentait sans cesse à un homme d'honneur l'épouvantail de L'Échiné.

Elle aurait échoué cependant. Le chevalier eut une indisposition : il voulait terminer. Sa parente, ayant appris qu'il était malade, vint lui rendre visite. Elle avait fait une découverte : c'était une demoi-

selle de condition, âgée de trente-six ans, presque aussi riche que le chevalier lui-même, d'un caractère doux, d'une figure encore agréable, que la mauvaise volonté d'un frère unique, mort depuis peu, avait condamnée au célibat, et qui désirait de se marier à un vieillard honnête, afin de rester dans les bonnes grâces d'une famille intéressée. Il y eut une entrevue. La demoiselle convint. Malgré cela, le chevalier tenait encore à ma fille... L'impudente Félicitette, pour le déterminer, osa lui dire que j'étais en pourparler avec le docteur, pour la donner à son fils (alors un enfant; mais le chevalier l'ignorait)... Sans s'informer, et après avoir déchiré une lettre qu'il m'écrivait, mon meilleur ami, l'homme que j'estimais le plus (car je l'estimais à l'égal du docteur), me donna le chagrin le plus cruel que j'aie éprouvé, en épousant la demoiselle noble à mon insu!... Ainsi la prédiction de Mme Parangon, que je ne serais jamais heureux, acheva de se vérifier... « O mon pauvre Nicolas! » m'écrié-je quelquefois, « ta vie est empoisonnée!... » J'ignorais cependant encore la cause de mon malheur; j'ignorais mon malheur même : il me fut caché plus de dix-huit mois, c'est-à-dire, jusqu'au moment où il fut sans remède, par la mort de mon ami le docteur, arrivée le 1er Octobre 1788. C'est ma dernière perte; c'est la plus irréparable... Mais avant d'y venir, achevons ce qui regarde le bon chevalier de Saint-Sarm.

Il était marié, mais il me le cachait. Quelques torts de Félicitette firent que je ne la ménageai plus.

De son côté, elle se couvrit de rougeurs et de boutons : enlaidie, elle en devint plus méchante, et 1789
dans un voyage à Paris, pendant lequel elle ne vint pas nous voir, elle découvrit au chevalier toutes ses perfidies... Cet honnête homme n'était pas à se repentir de son mariage précipité, depuis lequel il ne nous invitait plus. Il frémit d'horreur.

Nous ignorions encore le mariage, mes filles et moi. M. de Saint-Sarm l'apprend : il veut nous inviter encore une fois, non chez lui, où nous aurions vu sa femme, mais dans son ancien logement de la maison du marbrier, qu'il emprunta de ses successeurs. C'était en 1789. Comme il était malheureux, sa parente voulut bien contribuer à lui donner cette satisfaction. Elle l'avait remplacé : ce fut chez elle que le dîner se donna. Nous étions invité, moi, ma famille, M. Mercier, et un M. Cunnot, ingénieur... La fête d'adieu que le chevalier nous donnait, fut complète. On nous servit entre autres un superbe turbot. Il avait résolu de nous tout déclarer. S'il ne pouvait s'y résoudre, sa parente devait le faire. Après le dîner, on nous conduisit à une comédie bourgeoise, jouée par une pension de jeunes demoiselles. On nous y donna trois pièces : la *Rapporteuse* de Mme *de Genlis;* la *Brouette du Vinaigrier,* de M. Mercier; et ma petite pièce *Sa mère l'allaita,* dès lors reçue aux *Italiens.* Le chevalier de Saint-Sarm avait eu de Marion, dix-huit mois auparavant, une belle copie de cette dernière pièce; et le digne chevalier, par une déli-

catesse qui entrait dans son noble caractère, en nous invitant M. Mercier et moi, nous faisait la plus grande politesse qu'on puisse faire à des auteurs : de leur donner une fête avec leurs propres Ouvrages... Je n'étais pas prévenu : la surprise me fut infiniment agréable, et chassa une pensée que j'avais eue en voyant servir le turbot : *C'est un dîner d'adieu!*... Je pensai au contraire, que nous allions terminer, et qu'avant le départ, le chevalier allait nous demander notre jour. Les égards qu'il marquait à Marion me confirmaient dans cette idée.

Les pièces achevées, nous allâmes faire compliment à nos jeunes actrices, qui avaient rempli les rôles des deux sexes. J'avais trouvé celle qui faisait *Charlotte* adorable, et je lui détaillai tout ce qu'elle avait bien joué. Elle en parut toute glorieuse. La vue de M. Mercier, dans la pièce duquel elle avait fait l'Amoureuse, la flatta, les flatta toutes, au delà de ce qu'on peut imaginer! On se le montrait dans toute la salle : — « Voilà l'auteur du *Tableau de » Paris!...»* Je me trouvai plus heureux que jamais... En sortant, nous jouissions du plus beau ciel : dans la traversée des jardins, je montrai les constellations, en les nommant, à la fille de la dame parente, l'une de nos actrices, qui avait très bien rendu ma *Georgette*. Le chevalier, en voyant l'intérêt que la jeune personne mettait à l'astronomie, nous dit, en lui frappant la joue : — « C'est la première leçon. » [Quel motif eut-il de parler ainsi? car c'est pour le coup que je crus le mariage fait!] Arrivés à la maison,

je vis de l'embarras. Peu s'en fallut que, dans l'idée où j'étais que le chevalier regardait comme une inconvenance de me parler chez lui, je ne le prévinsse... Que l'on juge de l'effet que mon discours aurait produit!...

On mit les chevaux à la voiture pour nous reconduire, et nous partîmes, sans qu'on m'eût rien dit. Ce qui me parut très naturel!... Je demeurai encore quinze jours dans une sécurité profonde! C'est que mon ami le docteur n'étant plus, nous ne voyions personne. Mais à cette époque, le hasard me découvrit ce que j'avais tant d'intérêt à savoir! Un nouvel ami du chevalier, qui ne me connaissait pas, dînait chez la Veuve Duchesne : il y racontait à Cunnot l'histoire du mariage du chevalier de Saint-Sarm, et jusqu'à notre dernière partie, sans nommer les masques; de sorte que je fus le seul instruit. Il exposa toutes les menées de Félicitette, en la nommant traîtresse. Il appuya sur le tableau, pour rendre la satire générale contre les femmes; en un mot, il m'apprit tout ce que j'ai raconté. Il le tenait du chevalier lui-même, et de son secrétaire, qui étant pour Mlle Félicitette, l'avait vivement secondée. Dans les temps où nous étions exclus par elle, souvent il était chargé de nous inviter, et au lieu de le faire, il répondait ce qu'elle lui avait dicté. Quand, à la fin du dîner, l'ami du chevalier me connut, il parut interdit. Pour moi, j'étais au désespoir de mon malheur, et furieux contre Félicitette!... Ha! Louise et Thérèse, où êtes-vous? Où es-tu, Virginie? Les

catins valent mieux que les honnêtes femmes comme Mlle Prodiguer... Je n'ai plus eu de nouvelles du chevalier, depuis ce moment. Sans doute son ami lui révéla que j'étais instruit... J'ai perdu l'ami le plus aimable et le plus cher; je l'ai perdu, par la malice d'une coquette, qui m'avait prodigué les louanges et les faveurs.

Cependant, je n'étais pas encore souverainement malheureux. J'ai observé, depuis ma jeunesse, que je ne tombe pas dans le précipice : j'y descends; mais je n'en arrive pas moins au fond tout froissé...

Après ma rupture avec Félicitette, je ne m'occupai que de mes Ouvrages. On imprimait les *Françaises.* Je mis en ordre la *Femme infidèle;* puis *Ingénue Saxancour,* ou *la Femme séparée.* Ensuite, je me donnai tout entier à la composition des *Parisiennes,* quatre volumes que je regarde comme les plus utiles des soixante-cinq qui composent l'entière Collection des *Contemporaines.*

L'impression de ces quatre excellents volumes n'était pas achevée, au commencement de 1787, que ma tête fermentait déjà pour les *Nuits de Paris,* qui ont remplacé le *Hibou Spectateur nocturne.* Cet Ouvrage m'embarrassait, ayant d'abord été conçu sur un plan différent. Mais un soir, en revenant très ému de ma station annuelle à la rue *Saintonge,* je pris par des rues médiaires et inconnues, au lieu de suivre la belle rue *Louis,* et je me trouvai, je ne sais comment, dans la rue *Payenne,* solitaire en plein jour, et qui l'est encore plus la nuit. Vers le milieu

de la rue, à ces petits balcons, les seuls qu'on y voie, j'entendis soupirer au-dessus de ma tête. Je me redresse, et je vois une femme, à laquelle j'osai parler. Ce n'était pas la marquise de Mntlmbrt; mais alors sa charmante idée s'amalgamait à ce que je voyais, et mon imagination s'échauffa. Je sentis quel devait être le but et la marche des *Nuits :* je conçus l'idée de les composer de tous les faits réellement arrivés, dont mes promenades nocturnes m'avaient rendu témoin pendant le cours de ma vie. Mon nouveau plan tracé, mon Ouvrage me rit, et fut aux trois quarts fait.

J'imprimai ma petite pièce intitulée, *la Marchande de Modes,* ou *le Loup dans la Bergerie,* dont le sujet est pris de mes amusements sérotinals avec Zéphirette et les jeunes Monclar.

J'avais fait auparavant la *Mère impérieuse,* sujet tiré de la *Fille naturelle.* Je composai deux *Épiménide,* l'*Ancien,* ou le *Grec,* et le *Nouveau,* dont le sous-titre est la *Sage journée.* Le *Père Valet* est une pièce intéressante, tirée des *Contemporaines.* La réception de ma petite pièce m'avait encouragé, j'en fis une d'un genre absolument neuf, intitulée L'*Épouse comédienne :* elle est tirée de la *Mimographe.* L'*An 2000* a le défaut d'être fait avant la Révolution; mais il la suppose faite, et présente les mœurs qu'on aura dans deux cents ans. Le *Libertin fixé* est tiré de mon *École de la Jeunesse,* dont l'édition se trouve depuis longtemps épuisée.

Le sujet de l'*Amour muet* est le même que celui

du VIe *Modèle* du *Nouvel Abeilard,* qui porte le même titre.

Edmond, ou *les Tombeaux,* est un sujet dont la base est dans dernière Partie du *Paysan perverti.*

Dans ma *dramomanie,* qui me tint de 1784 à 1791, j'allai jusqu'à faire un drame en cinq volumes. C'est tout le *Cœur humain dévoilé* mis en pièces régulières, ou en scènes détachées : aussi l'intitulai-je *Le Drame de la Vie :* il a été imprimé en 1792-93, et contient plusieurs détails omis dans cet Ouvrage-ci, dont il est le *Supplément.*

A la veille de la Révolution, en 89, j'imprimai le *Thesmographe,* cinquième volume des *Idées singulières.* Je fis ensuite une xve *Partie* aux *Nuits de Paris;* puis une xvie. C'est dans la xve, intitulée *la Semaine nocturne,* qu'est le récit de l'infâme calomnie qui me fit arrêter le 28 Octobre, à dix heures du soir. Comme ce livre existe encore, j'y renvoie. J'avais imprimé les *Filles du Palais-Royal* en 89 : c'est une quatrième suite des *Contemporaines,* qui les porte à cinquante trois volumes. Les *Provinciales,* que je composai en 89, et auxquelles je réunis les *Tableaux de la Vie,* furent imprimées en 90, 91, 92, 93, 94 : elles portent les *Contemporaines* à soixante cinq volumes d'histoires. Enfin, j'imprimai cet ouvrage-ci. Je ne parle pas de deux manuscrits que j'ai composés cette année 96, ni des peines que je me suis données pour la mise en ordre de ma *Philosophie,* en six petits volumes, dont *Bonneville* a imprimé les trois premières *Parties,* contenant la *Physique.* Il en reste

trois : la *Morale,* la *Politique,* et la *Religion;* puissé-je avoir le courage et les moyens de les mettre au jour!..... [Voyez, pour de plus amples détails sur chaque ouvrage, la *Revue générale* que je fais de mes Productions à la fin de celui-ci].

Pendant que je composais tous ces Ouvrages, et que de temps à autre je reprenais *Monsieur Nicolas,* les passions achevaient de mourir dans mon cœur. Ma réputation m'attirait quelques bonnes fortunes, dont j'étais loin de vouloir et de pouvoir profiter! Je voyais l'abbé *Roy,* dont le jeune La Reynière m'avait donné la connaissance. Nous eûmes des relations d'affaires, pour un journal que j'avais intitulé *Le Contradicteur,* destiné à relever les bévues de tous les autres, et à venger les gens de lettres de leurs injustices. Roy se faisait fort d'en obtenir le privilège, à condition d'être de moitié. J'allais souvent chez lui, rue *Guénégaud.* Sur mon passage, je rencontrais la jeune Simâr *(a),* dont l'air, la démarche, etc., étaient ce qu'on peut voir de plus voluptueux. Elle devint ma Muse en 86; car il m'en fallait toujours une pour travailler, et quelquefois plusieurs. Celle-ci demeurait au carrefour de la rue *Dauphine...*

A l'entrée de celle *Mazarine,* par laquelle je passais toujours, était une jeune blonde, encore enfant, mais si jolie, qu'elle me frappait au cœur. Je ne pouvais me lasser d'admirer cette aimable blonde, qui

(*a*) Mâris. *(N. de l'Éd.)*

tint la balance avec la brune Simâr. Ces deux jolies personnes me ranimaient, lorsque mon imagination était épuisée. Ce qui me surprenait, c'est que la mère de la blonde *Victoire Letort* était une brune presque noire... Je fus longtemps à la reconnaître (ainsi que celle d'*Adelaïde Simâr*). L'une était fille d'un marchand de vin de la rue *Saint-Honoré;* l'autre (Mme Simâr) était une demoiselle de la rue *Denis,* fille d'un limonadier près *Saint-Magloire,* que j'avais hantée en 61, immédiatement après mon arrivée à Paris, et dont je n'ai dit mot, quoique je l'eusse revue en Mars 1770, chez Agathe et chez moi... Un soir, que j'admirais Victoire, alors causant dans le comptoir de l'épicière voisine, le mari de celle-ci, petite brune qui avait été jolie, le trouva mauvais. Nous eûmes querelle. La mère de Victoire vint sur la porte. Une femme, qui passait, s'arrêta... Un voile tomba de sur mes yeux; je reconnus Mme Letort. L'autre femme, mère d'Adelaïde, entra auprès d'elle. Je la suivis... — « Madame, » dis-je à la première, « me remettez-vous? » Elle me regarda. Sans doute elle se rappela mes traits sur-le-champ; car elle me fit asseoir entre elle et sa voisine. — « Où nous sommes-nous vus? » me demanda-t-elle. — « Vous étiez Mademoiselle Émilie Rônait? — C'est juste! Et vous êtes Monsieur Nicolas Bertrô. — Monsieur Bertrô! » s'écria Mme Simâr... « Effec-
» tivement! Ha! le bon apôtre! — Paix! aimable
» limonadière à la jolie chaussure! Sachez que j'ad-
» mirais votre amie dès 1763, lorsqu'elle portait le

» deuil de sa mère; elle avait l'âge de sa jolie Vic-
» toire... » A ce nom, les larmes vinrent aux yeux de la dame. — « Ma chère *De Courtives,* » dit-elle à sa voisine; « si tu savais comme il l'examine, depuis
» quelque temps, sans la connaître! Il passe et re-
» vient sur ses pas, afin de la voir encore! — Et
» Adelaïde donc! Il la suit tout le long de la rue
» *Saint-André,* quand elle revient de chez sa sœur
» la fourreuse! — Est-ce qu'elles seraient sœurs? —
» Sans doute. Mon aînée aussi. — Il n'est pas pos-
» sible! — C'est la vérité! En 1756, que nous de-
» meurions vis-à-vis la rue *Jean-Robert,* j'étais sur
» le pas de la porte de mon cousin le miroitier, vis-
» à-vis la rue *de Grenelle-Saint-Honoré;* je le pris
» pour mon cousin le fourreur à côté; je me jetai à
» son cou... Il m'entraîna... — Quoi! c'était vous! » lui dis-je, « qui étiez alors si potelée?... — Il sait
» le reste, » ajouta-t-elle.

Victoire entra. Sa mère l'appela, elle l'embrassa, et la mit sur mes genoux... Ce moment fut délicieux!... L'épicier nous aperçut, et ne pouvait en revenir!... Mme Simâr, enchantée de cette scène, me conduisit la renouveler chez elle. Et je sentis que la brune Adelaïde m'était aussi chère que la blonde Victoire.

Adelaïde a été mariée en 88. Pour ma jolie Victoire, image rappelante de ma Zéphire, elle est... en Italie. J'en suis privé, depuis 89, et je mourrai sans la revoir!... O douleur!

Rapporterai-je à présent quelques aventurettes

isolées, sans suite, sans intérêt, comme toutes celles des vieillards ? Je prendrai ce parti, pour quelques-unes où se trouvera de la moralité; et comme je ne dois rien supprimer, je renverrai les autres à mon Calendrier. Par les dernières, je prouverai une triste vérité, déjà énoncée : c'est que, malgré l'effervescence des passions, nous sommes très vertueux, dans la jeunesse; que nous le sommes moins dans la maturité; que dans le déclin, toute la délicatesse physique et morale s'évanouit; que si tous les vieillards ne sont pas des scélérats, c'est moins par principes, que par inertie. Voyez les vieux puristes, quelle méchanceté!... Il faudrait, pour rendre les vieillards vertueux par goût, que l'âge avancé fût honoré; que l'ambition, la gloire, remplaçassent, par leurs effets, la sensibilité de la jeunesse et l'énergie de la virilité. J'ai, toutes les années, depuis ma cinquantième, acquis une infirmité, en perdant au moral une vertu. Si je ne suis pas devenu un scélérat, comme tant d'autres, c'est que le sacré principe de la Réciprocité m'a retenu, que je manque de pouvoir, etc. Qu'on juge, après cela, de tout le mal que peuvent et doivent faire un vieux roi, un vieux ministre, un vieux juge, un vieux richard, dans tous les états... Ha! ce sont ces vieillards viciés, qui font toutes les catins qui nous raccrochent au Palais-Royal, et ailleurs. Jeunes gens! vous n'avez que les restes flétris par la main décharnée et le souffle impur de ces impuissants vieillards! Ils ont, dès l'âge de neuf à dix ans, palpé, froissé, fané, trituré ce

que vous adorez!... Ils ont souillé ces bouches riantes... Ils ont donné l'habitude de l'insensibilité insultante, et du mécanisme automate... Ne cachons donc rien : montrons en moi ce que sont tous les vieillards; le cynisme même est un mérite, quand on dévoile le Cœur humain. Qui osera m'imiter? Personne. Car ce ne seront ni Scaturin, ni Silès, ni Slifle, ni Evebellu, ni Nilmil, ni Teneug (*a*), ni tant d'autres; ils auraient trop à rougir!

1787 et 1788 me tinrent absorbé dans le travail des *Nuits de Paris*. Cependant je remarquai différentes jolies personnes, qui voyaient mes filles. La première fut *Esil Prodiguer (b)*, nièce de Félicitette, qui venait les prier de s'intéresser pour elle auprès de sa tante. Cette jeune fille était dans les modes et n'avait pas, dans ses maîtresses et ses compagnes, une conduite fort exemplaire; mais elle était douce, polie, complaisante. Mes filles l'accueillirent, et elles écrivirent à la tante. La petite, qui voulait me faire sa cour, parce qu'elle me croyait le favori de Mlle Félicitette, venait me voir travailler dans mon lit, à l'heure où, fatigué, je voulais prendre un moment de distraction. Elle allait jusqu'à m'embrasser, en m'appelant son papa. Elle était grande, faite au tour; c'était une belle brune. Elle appuyait sa jolie bouche sur la mienne... Je proteste ici que

---

(*a*) Fontanes, Sélis, Flins des Oliviers, Bellevue (?), Millin, Ginguené (?). *(N. de l'Éd.)*

(*b*) Lise Ménager. *(N. de l'Éd.)*

je ne profitai pas de l'égarement ou de la corruption de cette enfant! Et mon motif, ce fut mon respect pour la pudeur de mes filles, auxquelles je n'aurais pas voulu donner la société d'une compagne de mauvaises mœurs.... Esil est aujourd'hui mariée, et reconnaissante.

Mes filles avaient pour amies deux sœurs très aimables, l'une très blonde, l'autre très brune. *Flavienne* avait pour moi un grand mérite! J'avais adoré ses beaux yeux sur l'Ile Saint-Louis, avant de la connaître. *Mélanie Todiugar (a)* la sœur cadette, et Flavienne dînaient souvent à la maison. Un dimanche, que je travaillais dans mon lit, j'appelai une de mes filles. Ce fut Flavienne qui se présenta. Je n'osai recevoir d'elle le service dont j'avais besoin; elle devina, et me le rendit malgré moi. En m'appuyant sur elle, je vis une belle gorge, que je louai. Flavienne, lorsque je fus debout, me fit ses confidences. — « Un peu de beauté, » me dit-elle, « m'a perdue.
» J'ai pour amant un premier clerc de notaire. Il
» me crut, et je me crus moi-même assez bien, pour
» que sa famille passât sur mon peu de fortune. Il
» me persuada de le laisser me rendre mère. J'y
» consentis avec peine. Mais enfin, je me rendis...
» Je ne le devins pas. Mon amant désespère de
» m'obtenir, et... j'ai perdu ma jeunesse. Je vou-
» drais l'oublier, le quitter... Vous n'avez pas de
» femme; je sais que vous m'avez trouvée aimable,

(*a*) Raguidot. *(N. de l'Éd.)*

» puisque vous me l'avez dit, rue *des Nonnains* » *d'Hyères;* prenez-moi. Vos filles y consentent. » Je fis à Mlle Flavienne des observations sur mon manque de fortune, et sur le tort que notre familiarité ferait à son établissement... — « Ce tort est » fait, » me répondit-elle, « par ma fréquentation » avec mon amant, et je le réparerai au contraire, » en cessant de le voir... » Je calmai le désespoir de cette aimable demoiselle, et je lui procurai un tailleur veuf, qui l'a épousée... Mélanie, sa cadette de plusieurs années, qui était instruite de tout, fut enchantée du dénouement. Elle avait fait bien des imprudences, et, entre autres, un enfant. Elle vint aussi un jour me proposer d'être ma douce amie. — « Ma reine, » lui répondis-je, « vous êtes trop vive, » et vous avez trop d'appétit, pour être le lot d'un » vieillard. Il vous aimerait trop pour lui, et trop » peu pour vous. Une erreur, où j'ai donné en » 1780, m'a guéri pour jamais de la manie d'avoir » une jeune personne. Mais je conserverai de la » reconnaissance de votre proposition. Faites-moi » parler à votre premier amant. — Je n'en veux » plus! — Au second? — Je ne sais où le trouver. » — Au troisième? — J'en voudrais un... qui ne » me connût pas encore. » Ce fut ce que je fis, et cette éveillée a été mieux mariée qu'une autre.

Il y avait, au quai *de Gèvres,* une jolie mercière, héroïne d'une *Contemporaine,* dans laquelle cette Belle s'était reconnue. Elle me remarquait depuis ce temps-là. Lorsque le quai fut détruit, elle alla de-

meurer rue *des Nonnains d'Hyères,* vis-à-vis la *Trinité.* Nous nous liâmes par sa petite fille, que je voyais chez sa grand'mère, Mme Trapès. Nous devînmes amis, je la préservai de quelques imprudences. Son aimable et provocante figure lui attirait cent adorateurs, qui tous cherchaient à l'égarer. Une fille de boutique de sa mère, qui fait aujourd'hui la dame et la prude, l'avait presque perdue : je la sauvai.

Une des plus délicieuses connaissances que j'aie faites dans ma vieillesse, est celle de Mlle *Laruelle.* Je voyais souvent, avec mes filles, une grande femme, d'une figure imposante autant que belle : sérieuse, modeste, peut-être un peu triste. Ce fut par là qu'elle m'intéressa. Cependant je ne m'informai pas d'elle; je ne demandai pas même qui elle était. Un jour que j'allais faire mon tour de l'Ile Saint-Louis, j'aperçus de loin une superbe femme, que j'admirais, sans la reconnaître encore. Lorsque je fus auprès d'elle, Mlle Laruelle me salua, en souriant... Je la remis. — « Madame est la Beauté que j'admirais ! — Vous » allez faire votre tour de l'Ile : quelqu'un désirerait » bien de le faire avec vous. — Ce serait une faveur » précieuse de votre part !... » A ce mot, elle me prit le bras. Arrrivés sur l'Ile, elle me dit : — « Mes- » demoiselles vos filles ne vous ont pas parlé de » moi ? — En aucune manière, Madame... — En ce » cas, je vous demande la permission de vous faire » une confidence... Je suis mariée; mais je porte » mon nom de fille... Malheureuse avec un mari

» que j'abhorrais, je l'ai quitté... J'ai fait bien pis
» aux yeux du monde : je suis venue demeurer chez
» un autre homme, dont je mène le commerce ; et
» cet homme était mon amant, avant mon mariage.
» Je n'ai pu m'y refuser : souverainement malheu-
» reuse, avec le plus exécrable des maris, brutal,
» cruel, libertin, avilissant,... prostitueur,... j'ai
» tout essuyé, avant de prendre un parti extrême.
» J'ai une fille de treize ans (j'ai été mariée à qua-
» torze). Je me plaignis à mon premier amant, que
» mes parents avaient rejeté. — « Voyez si vous
» pouvez demeurer chez moi, en qualité de fille de
» boutique ; vous y serez la maîtresse, et vous verrez
» comme nous aurions été ensemble. Non que je
» veuille vous proposer un commerce criminel !
» Vous êtes mariée ; je respecterai votre vertu,
» comme si vous étiez mon épouse. Je ferai plus :
» pour ôter tout sujet de scandale, j'épouserai votre
» fille, tout enfant qu'elle est, et sans l'aimer autre-
» ment que comme votre fille. » Nous en sommes
» là. Si vous saviez toutes les horreurs que m'a
» faites M. *Moresquin !...* » [J'ai rapporté une partie
de ces horreurs, sous le nom de cet homme, dans
Ingénue Saxancour ; et ce qu'il y a de singulier, c'est
qu'un autre homme innommé a montré ce livre
partout, comme étant son histoire]. « Ces horreurs
» ne peuvent se dire. Qu'il suffise de savoir qu'au-
» cune partie de mon corps n'était respectée : il
» m'avilissait au-dessous des catins ; il me cédait à
» mon insu... Je m'arrête : un pareil récit souille-

» rait votre imagination. — Il faut me le faire. » Elle me le fit, et j'en ai composé l'Ouvrage que je viens de nommer, en l'amalgamant avec l'histoire de ma fille aînée.

Cet entretien établit entre nous une sorte de familiarité. Non, jamais je n'ai connu de femme aussi vertueuse, aussi aimable, aussi sensée que cette dame de vingt-neuf ans. Elle maria sa fille à quatorze ans, comme elle l'avait été elle-même, et elle demeura décemment chez son gendre. Cette adorable amie me rappela Madame Parangon : même beauté, même raison, même attachement. Ce fut à sa prière que j'imprimai *Ingénue Saxancour,* qui indigna tant une dame *de Boufflers!* mais j'aime mieux avoir satisfait ma vertueuse amie que Mme de Boufflers; ce livre consolait l'âme profondément ulcérée de Mlle Laruelle, morte à trente-deux ans, de la poitrine, à Villoison, entre les bras de ma fille aînée, au mois de Novembre 1791, en lui disant : « Ma sœur! (car » nous sommes sœurs, étant réunies dans le même » livre de ton père, et y ayant tellement les mêmes » aventures, que ton mari a cru se reconnaître dans » le mien); je suis vengée, puisque le livre est » vendu; il a fait horreur, sous son exécrable » nom... Je meurs contente; et je dois cette satis- » faction à mon ami votre père. » Et elle expira.

Il est des gens qui, en lisant les *Mémoires* du *duc de Richelieu,* envient son bonheur. Je suis loin de leur ressembler! Cet homme me fait pitié! Il n'a jamais connu que le plaisir de la pire espèce, celui

de la fourberie et de la méchanceté. Pour être heureux par l'amour, il faut adorer les femmes, et non pas les regarder comme un vil instrument de volupté, ainsi que faisaient Richelieu, son Fronsac, Louvois, et tant d'autres infortunés, dont l'âme viciée a préféré le plaisir crapuleux au bonheur. Les femmes que peint Richelieu, sans en excepter la Duchesse sa favorite, attristent toutes, et M[lle] Michelin elle-même : c'est qu'elles étaient médiocrement intéressantes : c'est que toutes avaient la folie d'aimer un fat, qui n'ayant qu'une amabilité factice et de mode, devait anéantir l'intérêt qu'inspireraient ces femmes. Est-ce la faute de l'abbé *Soulavie,* son historiographe ? Cela pourrait être. Ce Gascon a une âme de bois, ainsi que *Cailhava,* ainsi que tous leurs pareils, qui n'ont jamais senti... Au reste, tous les Grands avaient l'âme énervée, blasée, corrompue, et le vice seul avait des charmes pour eux.

Je vais donner de suite tout ce qui regarde les femmes galantes, afin de terminer entièrement leur article, et qu'on ait l'esprit absolument libre, pour lire, méditer l'importante histoire de *Sara,* la plus développante de toutes.

Il existait, dans la rue *Jean-Robert,* deux sœurs, toutes deux jolies; mais M[lle] *Irenag* (*a*) la cadette était une superbe fille !... Ces grandes et parfaites Beautés ne m'ont jamais plu. Mais le hasard avait produit avec celles-ci, plusieurs années auparavant,

(*a*) Gannery. (*N. de l'Éd.*)

une étrange aventure! A un voyage de Saint-Cloud, les deux sœurs et d'autres jeunes personnes avaient pris un batelet, que la corde de la galiote fit chavirer. Six jeunes Beautés et quelques hommes se noyaient. Heureusement elles étaient près du bord, où nous étions arrêtés, un libraire, mon beau-frère Bizet et moi. Nous sauvâmes les dames, en entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, et nous les portâmes évanouies dans une auberge... Nous les soignâmes : mais elles ne revenaient pas, surtout la belle Irenag. Bizet, fort libertin, dit qu'il fallait employer le grand moyen! Et sans rien ajouter, il emporta l'aînée. Le libraire en fit autant. Et voilà deux Belles ressuscitées... Je les avais d'abord fortement désapprouvés! Mais ils en ressuscitèrent quatre. Je ne savais que dire. Il en restait deux. Je pris la belle Irenag; je lui fis comme Élie au fils de la Veuve de Sarepta... et elle respira. — « Où suis-je? — Au cabaret, » dit Tolliévi... Transporté de joie, j'en fis autant à la dernière, et toutes six vécurent. Mes deux libertins protestèrent qu'ils n'avaient pas agi autrement. Nous ranimâmes aussi les hommes.

Neuf ans après (en 1786), je me trouvai dans une maison où dinaient les deux sœurs, que je ne reconnus pas tout d'un coup : au lieu qu'elles me remirent facilement, m'ayant un jour aperçu à la porte de Mme Duchesne. Elles rougirent prodigieusement, et parurent frémir, à ma vue... On se mit à table. Elles ne mangèrent pas. Elles avaient avec elles une jolie enfant, qu'on appela *Rosette,* et que je

nommai *Bouton-de-rose*. Je la caressai beaucoup! Ce qui me réconcilia un peu avec les deux sœurs, qui se disaient entre elles : — « *Le sang parle!* » Je ne les comprenais pas. Ce fut la maîtresse de la maison qui me mit au fait... — « Hélas! » répondis-je, « cela n'est pas! Et vous me donnez une seconde » preuve, que la vertu peut donner des remords! » [Louise et Thérèse quittées sont la première]... « O » jolie enfant! que ne suis-je ton père!... » Et je pleurai. Car peut-être Rosette était-elle la fille du sot Bizet, ou du scélérat Tolliévi!... On m'a, depuis le divorce d'Agnès Lebègue, offert en mariage la charmante Bouton-de-Rose; mais ma profonde misère m'a empêché d'accepter...

Une troisième ou quatrième aventurette n'est pas moins étrange... Presque tous les jours, depuis 1789, je vois la céleste *Dælie Togémir* (*a*); je jouis de son sourire charmant. Son père putatif est assez indifférent pour elle. Quant à sa mère, elle l'adore. Dælie est presque brune, ses deux sœurs sont blondes, ainsi que leur père et leur mère. Dælie seule a les sourcils très noirs, comme mes filles Agnès et Marion. Voici quelle est son origine. Sa mère avait été une des blondes les plus appétissantes qui aient existé : elle réunissait le charme de la figure à celui du son de voix le plus intéressant. Elle était mariée depuis cinq ans, lorsqu'un soir elle sortit avec son

---

(*a*) Adèle Mérigot, fille du libraire, qu'il a déjà désignée par une autre anagramme : *Ædel Togirem*. (*N. de l'Éd.*)

mari, pour aller prendre l'air sur le quai, après une journée fort occupée. Un confrère, qui avait à parler au mari de choses intéressantes et secrètes, tira son associé à l'écart. Le mari remena son épouse, en lui disant qu'il avait oublié de se procurer un livre, qu'on viendrait chercher le lendemain. Il lui dit de laisser entr'ouverte la porte de derrière par laquelle elle rentrait. C'était en 1774. Par hasard, un voleur les écoutait, et par hasard, je m'en aperçus; car j'étais là, rôdant pour mon *Paysan perverti*. Le voleur entre un instant après la dame, et, comme elle, plaque la porte. Je le suis, moi, par simple soupçon, mais résolu comme un César, et je ferme la porte. Je le vois : il entre chez la dame, et se cache, sans être aperçu, quoiqu'il y eût de la lumière; la dame la pose dans l'antichambre, où le voleur était derrière des ballots, pousse sa porte et se met au lit. J'entre alors. A mon air intrigué, à mes regards chercheurs, le voleur me supposa les mêmes vues qu'à lui. — « Camarade! » me dit-il bien bas, et n'avançant que le bout du nez, « un bon coup à faire! Entendons- » nous. — Oui, » susurrai-je; « va faire le guet dans » l'escalier : je connais les êtres. » Il y alla, promettant de m'avertir au moindre bruit. Dès qu'il fut sorti, j'entrai auprès de la dame, pour la prévenir. Mais elle dormait déjà. Je ne savais que faire! car s'il était survenu des complices au voleur, que serais-je devenu?... J'éveillai la dame qui me dit, en m'embrassant : — « Mon cher mari!... » Et le voleur, et le danger, tout fut oublié.....

Le mari ne tarda pas à revenir. Je l'entendis fermer la porte d'entrée. Je descendis aussitôt; le voleur aussi. Le mari redescendit un étage, et nous mit très poliment dehors, puis referma la porte sur nous... Je croyais que le voleur allait me demander compte. Point du tout! il gagna au pied, dès que nous fûmes sortis. Avait-il lu dans ma pensée? Il est certain que, sans le compte qu'il m'aurait fallu rendre de ma propre conduite, je l'aurais fait arrêter. Lorsque, dans la suite, je vis l'aimable Dælie, j'osai faire des questions à sa mère sur ce phénomène de beauté. Un soupir fortifia mes doutes. J'insistai; je m'ouvris... mais l'aveu ne se fit pas...

On voit, ce qu'on doit voir, que je n'ai plus de faits présents, mais seulement des *reportés*. Ceci m'occasionne une réflexion : comment se fait-il qu'un crime social, comme l'adultère ou la fornication, produisent des fruits délicieux pour le coupable, surtout lorsque le secret et une sorte de timidité modeste bannissent l'impudence, le scandale? Serait-ce que l'amour timide et non scandaleux est toujours une vertu? Pour moi, j'avoue les fautes passées, non punies, ou peut-être même récompensées, afin de satisfaire à la Justice éternelle, par le mépris que les Puristes auront pour moi. Et puis, il faut que je dise tout; il faut qu'on ait ici un homme tout entier.

Il en est de même des deux *reportés* suivants, qui remontent à 1777 et 1780... Mlle Rosalie P. l'aînée, cette Rose brillante qui embellissait seule tout son

quartier, passait journellement sous mes fenêtres depuis 1776, pendant son apprentissage de modes à la *Montagne Génovéfaine*. Je n'osais lui parler : ce ne fut qu'en 1778, après la cessation de Virginie, que je hasardai de lui dire des douceurs en passant. Elle était toujours seule à la boutique de sa mère, durant le dîner des garçons. Elle rougissait les premières fois que je lui parlai ; elle sourit ensuite, et nous nous dîmes quelques mots. Tout allait bien, et j'avais obtenu la permission de lui prêter des livres, quand un jeune homme, nommé *Tolliam* (*a*), se présenta pour le mariage, et la rendit éperdument amoureuse. Je me retirai respectueusement devant le mariage, qui se fit le 11 Juillet 1780. Je connus Sara peu de temps après, et Sara effaça tout. Je revis Rosalie mariée le 24 Septembre 1784, et nous eûmes un entretien, depuis la rue *des Bernardins* jusqu'à la *Bastille*. Elle aimait encore son vilain mari, qui rendait malheureuse la plus aimable, la plus tendre des épouses. Je louai sa conduite et lui donnai de bons conseils.

Cependant sa cousine Sophie la remplaçait à la boutique. C'était un autre genre de beauté : celle-ci était brune cendrée, blanche, délicate. Je réalisai avec elle le prêt de livres. Elle avait une amie nommée M[lle] *Marsenne,* grande et superbe laideron, toujours bien chaussée. Un 25 Décembre, je ren-

---

(*a*) Maillot. (*N. de l'Éd.*)

contrai Sophie, Marsenne, et une sœur de celle-ci. Non, jamais rien ne fut si joli que Sophie! Elle était coiffée et chaussée par les Grâces... Je les saluai; je la louai, serpent tentateur. Je courus sur l'Ile, où je formai une jolie chimère. A mon retour, il était nuit; je la vis revenir de Vêpres. J'entrai dans l'allée, ne me proposant que de lui baiser la main. Lorsqu'elle entra, je soufflai ma bougie. La Belle, en me touchant dans l'escalier, me dit : — « D'où vient donc, Monsieur *Louis*, que vous » éteignez votre bougie, quand je rentre? » J'embrassai Sophie. — « Allez-vous faire comme di- » manche?... On ne saurait être habillée que vous » ne soyez comme un démon!... »

Le lendemain, je vis sortir Sophie; M. Louis, fort beau garçon, était sur la porte. Sophie lui dit en passant : — « Huh le vilain! » ... — « Mademoi- » selle », lui dis-je, « ne vous compromettez pas! » C'est moi, et non M. Louis, qui vous ai embrassée » hier dans l'obscurité... J'aime mieux m'exposer à » votre colère, que de vous laisser vous compro- » mettre. » La naïve Sophie me remercia d'abord; puis elle me gronda par réflexion... Cette aventure avança son mariage avec un ami du mari de sa sœur; car elle n'aimait pas M. Louis, et ç'avait été le motif de son remerciement.

En 1786, au mois de Septembre, Rosalie, dont le mari était absolument ruiné, vint demeurer en chambre garnie, presque vis-à-vis mes fenêtres. Je travaillais alors à bien oublier Félicitette : ce qui

n'était pas difficile. Mais j'avais à son sujet le ressouvenir que ma fille Agnès m'avait donné d'elle par le *vénéré* de mon portrait. En voyant Rosalie, mon ancien goût pour elle se ranima. Un soir, sans préambule, j'allai frapper à sa porte. Elle ne voulait pas ouvrir qu'on ne se nommât. Je me fis donc connaître, et je fus admis; mais d'un air de surprise! Je fis des compliments; je marquai de l'intérêt aux affaires, etc. Je proposai de souper ensemble. On n'y consentit pas sans difficulté; mais enfin l'on céda. J'allai chercher ce qu'il fallait. J'avertis en même temps mes filles que je ne souperais pas. Revenu auprès de Rosalie, nous nous mîmes à table. Elle me parla d'une scène scandaleuse que L'Échiné avait donnée dans le *Jardin des Plantes*, en souffletant une jeune dame, que Mlle Todiugar, avec laquelle elle se trouvait, lui dit être ma fille. « Je te caresse, » lui disait le monstre. « Un » beau jeune homme lui donnait le bras : il est le » premier qui m'ait plu, après mon mari. — C'est » un M. de Rosières, lieutenant général... — C'est » un militaire ? — Non; c'est un robin... — Ho! » que le mari est laid! — Autant que méchant. — » C'est un grand malheur, de coucher avec un » homme qu'on ne peut aimer!... Mais un joli » amoureux, comme ce M. de Rosières... » [Je vis par là que la vertu de Rosalie n'était plus aussi ferme.] — « Ce n'était pas son amant », répondis-je... « c'était le prétendu de sa sœur. — Ha!

» qu'elle sera heureuse ! » Et la belle Rosalie m'embrassa...

Au bout d'un temps considérable, je ne sais quel bruit se fait entendre. Un instant après, on heurta rudement. — « Qui est-ce ? » dit timidement Rosalie. — « Tolliam, » répondit-on. — « Je suis » couchée ; je ne reconnais pas cette voix-là. — » Ouvrez toujours. — Ma foi non. » L'on resta plus d'une heure à la porte. Ce qui m'obligea à me cacher. Enfin, on quitta la porte. Rosalie regarda par la fenêtre. C'était son mari. Elle le rappela, et me fit monter au grenier. Tolliam entré auprès de sa femme, je descendis. Mais je ne pus jamais ouvrir la porte de sortie... Je remontai au grenier, bien honteux de ma situation, à mon âge !... Je restai là jusqu'entre trois et quatre heures, que Tolliam s'en alla. Je fus alors réadmis. Mais ma nuit avait été une nuit de *Straparole*... Rosalie changea de demeure, et je la perdis de vue. Elle est chez Sophie.

J'ai aimé quatorze ans Mlle Victoire L. *(a)* Elle avait un amant aimé. Je lui parlai pour la première fois en 1786, au bout de neuf ans. Jamais sa mère ne m'avait envisagé, que ce jour-là ; je n'avais jamais recherché la fluette et mince Reine Giraud dans une grosse femme toute ronde. Le 26 Mars, étant entré chez Victoire, protégé par ma fille Marion, que j'avais engagée à devenir son amie, je lui exprimai les plus tendres sentiments. Sa mère nous

---

(a) Victoire Letort. *(N. de l'Éd.)*

entendait, d'une petite salle au fond. — « Vous ne » le savez peut-être pas, » me dit-elle en se montrant : « c'est que je suis Reine Giraud, et qu'elle » est mon aînée. » A ce mot, que je compris, je pressai Victoire contre le cœur paternel en lui disant : — « Ma chère fille! quel heureux jour! » O noble passion de l'amour! quels fruits délicieux tu portes!... Tu es ma fille, Victoire; voilà » ta sœur!... » Mlle L. est aujourd'hui mariée à un M. P — et.

Ce fut dans la maison de Victoire L. que je connus les demoiselles *Merlin*, si célèbres depuis par le procès Ourihd *(a)*, et les turpitudes de Dillipex père (*b*). J'ai vu quelques-unes de leurs aventures, qui sont relatées dans les *Contemporaines*.

Une connaissance infiniment chère, est celle de Mme *Nilof* (*c*), une jeune horlogère de la rue *Honoré*. Quand un instinct aveugle me parle pour une jeune personne, il faut que je recherche son origine. La première fois que je vis Mme Nilof, surnommée *La Jolie Jambe*, et que je désigne toujours sous le nom de *Filette*, dans mes Cahiers ou *Memoranda*, elle était grosse de son premier enfant, qui est resté l'unique. Elle me parut si jolie, si intéressante dans sa langueur, que je ne pouvais me lasser de la considérer. Elle m'a procuré une jouissance délicieuse,

---

(a) D'Houry. *(N. de l'Éd.)*
(b) D'Expilly. *(Id.)*
(c) Mme Folin. *(Id.)*

dans un temps où je suis incapable de toute autre sensation que celle de la tendresse paternelle... Je ne la voyais jamais sans éprouver un sentiment d'aise et de bonheur, dont je ne pouvais me rendre raison : car la beauté ne me touchait plus assez pour opérer seule cet effet. On sait que je voyais alors Thérèse tous les soirs, et que nous regrettions Louise ensemble. Un soir qu'elle était absolument seule, son mari et les enfants étant à la promenade, nous causâmes plus amplement qu'à l'ordinaire. Je lui disais : — « Mon unique et sincère amie! vous » êtes tout ce qui me reste de Louise! — Elle a » une fille! — Mais a-t-elle son âme? — Elle est » charmante. Le mari de Louise, avant de mourir, » a marié votre *Alanette* un peu malgré elle. — » Comment, *mon Alanette?* — Tant que le mari de » Louise a vécu, la délicatesse semblait s'opposer à » ce que je vous disse que la fille aînée de mon » amie était à vous deux : aussi les deux autres filles » sont elles beaucoup moins jolies! A présent que » *Samud* (*a*) n'est plus, je vais prévenir Alanette et » vous procurer les douceurs de la paternité. » Nous n'en dîmes pas davantage, ce soir-là. Mais je quittai Thérèse l'âme abreuvée d'un sentiment délicieux. Je passais devant la porte de Filette, pour la première fois; je m'arrêtai à la considérer. J'admirais ses beaux cheveux touffus et cendrés, le charme

---

(a) Dumas. *(N. de l'Éd.)*

mignard de ses beaux yeux, la blancheur d'une main de lis. Différentes pensées m'occupaient et me rendaient immobile : — « Si Thérèse avait une fille de » cet âge, je la croirais mère de cette jeune dame... » Ma fille Marion lui ressemble... » Cependant Filette travaillait les yeux baissés et rougissait. Je m'en aperçus enfin, et craignant de la fatiguer, je me retirai.

Le lendemain, je vis Filette, mais je ne m'arrêtai pas. Le surlendemain, j'eus une surprise bien agréable! Thérèse était auprès de Filette! Je m'approchai vivement! Thérèse me sourit et j'entrai. Aussitôt les deux dames se levèrent, et nous passâmes tous trois dans la salle du fond. — « Mon » ami, » me dit Thérèse, « voilà votre *Alanette*. » Ce mot m'éblouit! je serais tombé, si Thérèse ne m'avait soutenu, et fait asseoir. Alanette se mit sur mes genoux, m'embrassa, et me dit : « Mon papa! » je suis instruite... Ho! quelle vie que la vôtre!... » Comme vous avez aimé maman! et comme elle » vous a aimé!... Mais il faut que je lise tous vos » Ouvrages : cela convient. J'espère que la sensi- » bilité de votre cœur me rendra heureuse comme » fille, puisque je ne le suis pas comme femme... » A ce mot, elle sanglota... Mais elle se remit aussitôt. Ce nuage m'était nécessaire : ce moment aurais été trop heureux!... J'ai donné tous mes Ouvrages à mon Alanette, jusqu'aux huit premières parties de celui-ci inclusivement. Elle les a lus sans interruption. — « Mon Dieu, Madame, comme vous

» lisez, depuis quelque temps! » lui disait-on. — « C'est la première lecture qui m'intéresse. — C'est » donc bien beau! — Au-dessus de tout ce que » j'ai lu. Ce sont les ouvrages de mon meilleur » ami. »

Pendant les douloureuses années de la Révolution 90, 91; durant les années terribles 92, 93, 94; celles de la famine 95 et demi-96, je goûtai le plaisir inexprimable de voir journellement et de recevoir les caresses d'une fille adorée! Mais, hélas! depuis le milieu de Vendémiaire, je ne l'ai plus!.. Et moi, pourquoi suis-je encore? Pourquoi la Nature n'a-t-elle pas pris ma vie, au lieu de celle de ma chère fille?...

Le trait suivant reporte son origine fort loin! puisque ce ne sont que des petites-filles que j'ai retrouvées chez un célèbre *joujoutier,* dans le même temps où j'étais entièrement absorbé dans ma tendresse pour Filette-Alanette. Aussi, la reconnaissance de Mlles *Enâgram* et de Mlle *Ébor (a),* leur mère, ne me causa-t-elle pas une émotion fort vive. Toutes les fois que je passais devant la porte de Léonor, nièce de mon ami Ébor, je la fixais. Elle alla s'imaginer que ce n'était pas elle que je regardais, mais une jolie blondine-cerisée, très jolie, quoique grêlée, âgée de quatorze ans, et dont elle

(a) Mlles Marganne, Mlle Robbé.
(N. de l'Éd.)

croyait qu'un vieillard libertin était désireux. Je m'aperçus de son regard foudroyant. Je ne levai plus les yeux sur elle. Mais un soir ayant vu là mon ami Ébor, j'entrai, pour me condouloir avec lui sur la mort de notre bon ami Guillebert. La dame fut rassurée, en voyant en moi l'ami de son oncle. On parla de son mariage, à l'occasion d'un arrangement d'affaires que faisait son mari; de sa mère, qu'on nomma Léonor *Poupart*. Ce nom me frappa! Je fis quelques questions à mon ami, sur cette Léonor Poupart. Je découvris, par ses réponses, qu'elle avait demeuré dans une pension de la rue *des Cinq-Diamants*. Cet éclaircissement me fit reconnaître, dans cette mère, une amie de ma sœur Marie-Geneviève, connue en 1756 ou 57. Je ne m'expliquai pas devant Ébor. Mais étant revenu quelques jours après, seul, je demandai à la dame si Léonor Poupart, sa mère, ne lui avait jamais rien confié? Elle rougit. Alors je me nommai; je détaillai tout ce qui s'était passé. Léonor Ébor me répondit : — « Je » vois que c'est vous. Voilà votre famille » (me montrant ses enfants) : « puisse-t-elle vous être » chère!... » Malgré l'amabilité de la famille des deux Léonor, je ne m'occupai que de mon Alanette.

Ma paternité m'a donné quelquefois de violents accès de douleur! Telle est celle de ma chère *Yvette,* dont l'origine remonte à 1769. Quand je connus sa mère, plusieurs mois avant l'aventure de Victoire Saintonge, elle était cuisinière. Nous nous rencontrâmes le soir du dernier Feu de la *Saint-*

Jean, qui eut lieu cette même année. L'appétissante Yvette se trouvait dans la foule. Un groupe de compagnons, auprès duquel j'étais, forma le projet de l'envelopper, avec une autre grande fille de Dijon, fort pâle, et de leur faire des insultes très graves, comme de leur mettre la main dans le sein, tandis que d'autres la glisseraient plus insolemment encore. Un nommé *Kalküs,* Flamand, qui se trouva de ma connaissance, m'invita naïvement à être de la fête. Je profitai de son avis pour avertir les deux jeunes filles du traitement qu'on leur préparait. La grande Dijonnaise ne put éviter son sort; il fut même pire qu'on ne me l'avait annoncé, à ce que j'appris le lendemain par Kalküs; elle avait été violée, elle dixième... Je préservai la gentille Yvette, en la disant ma maîtresse. Voilà quelle fut notre première entrevue... Elle connaissait la Dijonnaise : c'était son amie; de sorte qu'elle sut son accident, qui, heureusement pour la jolie pâle, n'eut d'autre suite que de lui rendre ses couleurs. Vers le mois de Novembre, même année, encore sain et vigoureux, puisque c'était avant le fatal présent de 1770, je rencontrai les deux amies aux secondes d'*Audinot.* Elles étaient seules, parce qu'elles avaient à se parler; elles avaient éloigné leurs épouseurs, étant toutes deux sur le point de se marier : Yvette avec un vieux laquais-palefrenier, qui avait amassé un fort pécule, ou, pour mieux dire, qui avait eu le secret, à la mort d'un maître célibataire, de mettre la main sur une bourse de cinquante mille livres

dont seul il connaissait la cachette; *Oscarette* la Dijonnaise épousait un vieux maître d'hôtel, qui en était devenu éperdument amoureux. L'amant d'Yvette meubla un hôtel garni, qui lui forma un agréable établissement... On sent qu'Yvette ni Oscarette ne pouvaient être éprises de pareils maris. Dès que j'avais paru, Yvette m'avait reconnu pour son préservateur. Elle dit à son amie : — « Tiens, » Oscarette, voilà ce Monsieur qui m'a empêché » d'être... comme toi, le jour du Feu de la Saint- » Jean : si tu l'avais écouté, tu n'aurais pas été tant... » patinée. » [On sait que les Bourguignonnes prononcent tous les mots, même les plus forts]. Je les saluai, et me plaçai derrière elles. Nous causâmes, nous rîmes. J'appris à Oscarette que je savais sa déconfiture. — « Bon! » dit Yvette; « elle épouse » un vieux; elle a eu d'avance les violons de son » mariage, qu'elle n'aura peut-être pas après. — Tu » ne les as pas eus, toi, avec Monsieur? car tu m'as » assez parlé de lui pour ça? — Non, ma foi! j'en » jure, et Monsieur peut le dire. — Ho! oui, il le » dirait aussi! — Et pourquoi non? cela me ferait » trop d'honneur pour que je ne m'en vantasse pas. » — Bon! bon! » reprit la Dijonnaise, « tout ce » que vous direz tous deux, et rien, c'est la même » chose. Tenez, tout comme votre rencontre ici : » c'est un rendez-vous. — Pour ceci, » dis-je en riant, « c'est la vérité! si vraie que le souper est » commandé pour deux ou trois chez le traiteur de » *Bellevue*, au bout de ce boulevard. — Ha! si c'est

» vrai ! » s'écria Yvette. « N'en crois rien, Osca-
» rette ! C'est une adresse, mais bien polie ! pour
» nous donner à souper. Mais je ne saurais accepter,
» et tu le sais bien, mon amie, puisqu'on nous
» attend. — Il est vrai qu'on nous attend. Mais ton
» invitation aussi a l'air bien véritable ! — Et elle
» l'est ! » m'écriai-je. — « Allons, allons, Yvette,
» nos vieux se passeront de nous, mon enfant ;
» puisque tu as donné ce joli rendez-vous, je ne
» veux pas te le faire manquer... A demain les
» affaires. Il faut s'esquiver, et souper... coucher
» même. — Avec moi ? » ajoutai-je en riant... Nous plaisantâmes beaucoup dans les entr'actes, et les trois pièces achevées, nous sortîmes. J'entraînai les deux Belles au cabaret de *Bellevue;* je choisis une chambre à deux lits. On nous fit attendre le souper jusqu'à onze heures. Je ne m'ennuyai pas. Des caresses décentes, mais vives, comme je savais encore les faire, nous amusèrent tous trois, les Belles et moi. Il ne leur échappa aucune plainte sur le retard... Enfin, on nous servit une poularde au cresson, une carpe frite, trois bouteilles de vin et du dessert. Nous restâmes à table jusqu'à deux heures, mangeant, buvant, riant, nous amusant. A la fin, on regarda les montres. On se récria : — « Deux heures ! Que
» devenir ?... Que dira-t-on ? — Nous allons passer
» ici la nuit. Une affaire vous aura obligées de cou-
» cher dehors. » Je proposai de se coucher. Deux lits ! deux femmes ensemble ! Il n'y avait rien à risquer... Après bien des paroles, on en convint. Je

me hâtai de me coucher... Les deux Belles m'imitèrent aussitôt. Je m'endormis bonnement. Cependant, deux heures après, je ne me trouvai pas seul... Y avais-je été? Était-on venue? Je l'ignore absolument. Je n'étais pas homme à n'en point profiter. Mais était-ce Yvette, était-ce Oscarette? Je ne le savais pas... Je me rendormis. A mon réveil, on était encore à côté de moi. Mais à l'usage, je connus clairement que c'était une autre personne... Le matin, neuf heures, nous nous éveillâmes tous trois, les Belles dans leur lit, moi dans le mien. Je ne dis pas un mot; elles ne parlèrent pas davantage; mais elles rougissaient et riaient. Quant à moi, je fus prévenant, empressé, tendre (suivant mon usage avec les femmes que j'avais eues. — « Ho! le char- » mant petit homme! » se disaient-elles à part. J'avais trente-cinq ans. Nous fîmes venir le déjeuner du café *Caussin*... Nous nous séparâmes à onze heures. Elles étaient sorties avant moi, et tandis que je m'approchais du comptoir, où l'on m'amusa un peu, elles disparurent. Alors on me déclara que tout était payé, jusqu'au déjeuner de Caussin. — « Voilà » comme on traite les jolis garçons, » me dit la maîtresse. « Que leur avez-vous donc fait, qu'elles ne » cessaient de se répéter : — C'est le plus charmant » des hommes! — Mais, était-ce un rendez-vous? » a dit la grande. — Non, en vérité! — C'est du » hasard qui vaut du neuf!... » Je pétillais; je voulais courir. — « Vous ne les rattraperez pas : elles » m'avaient chargé de vous amuser... »

Voilà quelle fut l'origine de mon Yvette, jeune et jolie personne, comme tous les enfants de l'amour, qui n'ont pas été déformés aux *Enfants-Trouvés*... Pour Oscarette, elle eut un garçon. Je n'ai su tout cela qu'en 1794. J'étais allé chez Yvette la mère, pour y voir un homme de ma connaissance, qui y logeait. En l'attendant, je causais avec la fille et la mère, seules en ce moment. J'avais déjà revu plusieurs fois cette femme, mais en passant, et sans la remettre. Ce jour-là, je m'étais assis, et elle me considéra. De son côté, elle fit un sourire, qui la rajeunit de dix ans. — « Mais, Madame, nous nous som-» mes vus quelque part? L'air que vous venez de » prendre tout à l'heure me rappelle une jolie femme » de ma connaissance. » Elle sourit encore, comme la première fois. Sa fille nous regardait, avec ses beaux yeux, dont le caractère me frappait. — « Vous » aviez ce teint, ce sourire, et ces yeux-là; mais ils » étaient moins grands. — Non; vous les avez plus » grands que moi. — Vous êtes Mademoiselle » Yvette! en 1769! — C'est lui, ma fille, c'est ton » père!... Embrassez-la. C'est une liberté que per-» sonne n'a prise encore; car je la surveille autant » que je l'aime. » La mère d'Yvette lui dit de rester sur mes genoux, et de m'embrasser à son tour. Quel contact délicieux!... Ha! la paternité est plus douce que l'amour!... — « Oscarette a eu un » fils, » me dit Yvette mère; « vous la verrez quelque » jour... » Si les douceurs de la paternité sont les plus grands dont l'homme puisse jouir, les chagrins

qu'elle cause sont aussi les plus cruels! Un scélérat connu a trompé mon Yvette, et l'a réduite au désespoir! — Pourquoi ne le nommes-tu pas? — C'est que son nom souillerait ma plume... c'est que je veux me venger... O vengeance paternelle! quelle rosée tu es, pour un cœur altéré!...

Je n'ai plus de ces jouissances délicieuses à vous présenter, mon Lecteur; ou s'il m'en reste quelques-unes à raconter, elles seront abreuvées d'amertume. Je les réserve pour la fin de cette Partie. Je vais présenter le détail de quelques invitations extraordinaires, par des personnes relevées. Puis je rendrai compte de ce qui peut avoir quelque rapport à moi, dans notre Révolution.

Ce fut le 25 Janvier 87 que je passai une demi-journée d'autant plus délicieuse qu'elle eut pour cause le mérite qu'on me prêtait, d'après la lecture de mes Ouvrages, et que j'obtins le rare avantage d'augmenter au décuple cette bonne opinion, par l'exposition de ma *Physique,* aujourd'hui imprimée. Ce fut l'abbé *de Fontenay,* l'auteur des *Affiches de Province,* qui m'invita, de la part du duc *de Mailly* et du comte *de Gemonville* son ami. Le motif donné fut l'envie qu'avaient de me voir deux Académiciens de province, dont l'un était auteur de la *Feuille de Picardie.* Cette dernière qualité n'était pas engageante, et je fus sur le point de manquer à l'invitation. Mais l'abbé, qui n'était pas encore mon ennemi, parce qu'il n'était pas encore jaloux, revint à la charge, la veille au soir, chez Mme Duchesne, et je

m'engageai sans retour. Je pris, en passant par la rue *Saint-André-des-Arcs,* nº 44, l'abbé, dont la demeure était sur mon chemin, et nous allâmes à l'endroit indiqué, rue *Jacob,* chez le comte. Comme il était en hôtel garni, tout me confirma dans l'idée que c'étaient des académiciens Picards, à leur aise. La familiarité s'établit en conséquence; nous causâmes de choses indifférentes. Ce fut à table que je commençai à me développer. J'observai que les hommes avec qui j'étais devaient être des gens de plaisir; car tous les mets étaient recherchés, délicats; les huîtres étaient rares et excellentes, à ce qu'on dit, car j'en mangeais pour la première fois; les perdreaux furent à l'orange, le pâté de mauviettes, la poularde, tout était délicat. Le vin de Bordeaux était le meilleur possible. Le champagne pétillait, etc. Il me vint en pensée que le *petit berger* du Vallon derrière le *Boutparc* était réellement traité en roi ce jour-là. Il ne lui manquait que des sens neufs, et *Marie Fouard;* ou son équivalent, la céleste Letort; ou la jolie Simar, que je ne connaissais pas encore pour mes filles, en ce moment. Je lâchai un mot de ma *Physique,* qui frappa. Il fut relevé. — « Vous con- » naissez ces matières-là! Nous verrons. » Je le promis. A la fin du dîner (pendant lequel j'avais porté la liberté aussi loin qu'elle pouvait aller, avec le duc surtout, dont la figure était moins imposante que celle du comte : je lui demandais à boire, je lui parlais à l'oreille, de quelques ridicules de nos convives, surtout du bon *d'Arnaud;* car nous étions

six à table, Mailly, Gemonville, d'Arnaud, Mercier, Fontenay, Legrand-d'Aussy, et moi. Legrand *taciturnait;* d'Arnaud *bourdait;* l'abbé *hypocritait;* Mercier *gravessait*; le duc, le comte et moi, nous *gaudissions:* car personne ne gaudit comme moi, quand je me crois avec de bons enfants), après le dîner, disais-je, on forma un demi-cercle de fauteuils devant un grand feu, et l'on me somma de ma parole. Ce fut alors que je commençai l'exposition de ma *Physique,* telle que je l'ai imprimée cette année 1796... Elle fut applaudie jusqu'à l'enthousiasme. Le duc, toujours sous le nom d'académicien d'Amiens, me sauta au cou, et m'embrassa deux fois. Le comte, homme de plaisir, mais instruit, y trouva des choses qui le mettaient à l'aise, et il était dans l'ivresse! Il ne me nommait plus que l'*excellent homme!*... Mon système était admirable pour les gens du monde. Mais les savants marquaient de la morgue. Je n'en jouis pas moins de toute ma gloire, d'autant plus grande en ce moment, que je la croyais départie par des académiciens, espèce d'hommes dont je n'avais jamais obtenu l'approbation... (Hélas! toute cette gloire s'évanouit, comme s'était tant de fois évanoui mon bonheur!)

Le lendemain, j'allai voir l'abbé de Fontenay, l'instrument dont on s'était servi pour m'inviter. Il m'apprit qu'on avait voulu profiter de mon ignorance du monde et des usages, pour voir la simple nature, unie à beaucoup d'esprit naturel. (Ces gens-à ignoraient que j'avais vu le Genre humain : les

bonnes gens, chez mon père; la plate bourgeoisie à Auxerre; la canaille à Paris; la bonne bourgeoisie, chez Bultel-Dumont; la magistrature des deux genres, et même la noblesse, chez M. Le Pelletier de Morfontaine; l'auteuraille, la médicaille, l'intrigaille, l'actriçaille, la charlatanerie de tous les genres, chez mon ami Guillebert, qui se plaisait à me faire étudier ce monde-là; la finançaille, chez M. de la Reynière père; tout le monde chez son fils : je n'étais donc pas si neuf.) On avait voulu, dis-je, profiter de mon ignorance prétendue, pour me voir au naturel. Il m'avoua qu'on avait été surpris de mon aisance, qui marquait beaucoup de bon sens, puisqu'elle n'était pas l'effet de l'usage (ce furent ses expressions); qu'on avait beaucoup plus obtenu qu'on n'espérait, ne croyant trouver en moi qu'un romancier à l'imagination exaltée, et non pas un physicien transcendant. L'abbé ajouta que cependant ma physique était fausse, puisqu'elle n'était pas conforme à l'Écriture sainte, et qu'on devait me conseiller de ne pas la publier, pour ne point compromettre ma tranquillité. — « Savez-vous avec qui » vous avez dîné ? » me dit l'ex-Jésuite F. — « Avec » des académiciens, dont l'un est de plus auteur de » la *Feuille de Picardie*. — Avec le duc de Mailly, » reprit-il, « et le comte de Gemonville... — Soit, » répondis-je. — « Vous avez fait sensation; vous » avez pris, mais beaucoup!... J'en suis d'autant » plus charmé, que cela est rare!... Mais je ne » vous connaissais pas ainsi ? — C'est que je ne me

» montre pas inutilement ou dangereusement! —
» On veut vous revoir. On doit vous faire trouver à
» déjeuner avec la duchesse, avec la princesse *de*
» *Chalais* sa sœur, et la comtesse *Argenson* leur
» amie, qui a beaucoup d'esprit! — Je reverrai avec
» le plus grand plaisir les académiciens d'Amiens;
» je les féliciterai de leur bonne fortune; car il vaut
» mieux être duc que feuilliste. » L'abbé, qui l'é-
tait, se mit à rire blanc, et je le quittai.

L'invitation avec les dames n'eut lieu qu'après une seconde avec le duc et le comte. Nous nous amusâmes comme la première fois, et le mot, *Monsieur le Duc,* ordinairement éteignoir de la familiarité, ne l'éteignit pas. Je fus le même, à ce mot *le Duc* près, que j'ajoutais après *Monsieur.* Legrand-d'Aussy contraria un peu mon système, mais avec politesse : je crus voir qu'il était fâché de ne pas l'avoir imaginé. Pour le gros Fontenay, il n'imagine rien : c'est un de ces êtres qui n'ont point de fond et seulement de l'acquit en idées communiquées soit par les maîtres, soit par les livres... Je ne perdis cependant rien encore auprès des deux académiciens d'Amiens.

Enfin arriva le grand déjeuner. Ce pauvre d'Arnaud n'en était pas... Je fus d'une liberté d'esprit singulière, et d'une grande gaîté avec les dames. La princesse *de Chalais,* sœur de la duchesse, est une belle femme, à l'exception des dents. La *duchesse,* que je pris d'abord pour une femme de chambre, est une excellente femme. C'est elle que la *Reine,* dau-

phine encore, appelait *sa mère,* parce qu'elle avait l'air de raison bonne de *Marie-Thérèse.* La comtesse *Argenson,* fille, était laide, un peu bossue, mais très aimable, et la plus jeune des trois. Ce fut elle qui dit : — « Demandez-lui donc le mot de ses intrigues ? » toutes les particularités de ses Ouvrages ? » J'expliquai mes intrigues romantiques, et je m'arrêtai sur mon affaire de Mme *Langé,* qui les amusa beaucoup, telle qu'elle est dans mon *Calendrier.* Ce déjeuner fut très gai ! Je n'y mangeai pas. Je me réservais pour le dîner, qui, de même que les deux premiers, fut un dîner d'*Apicius.* J'y parlai encore *physique.* Nous avions pour convives M. *Durfort,* et un marquis *de Jumilhac,* qui se faisait honneur d'être *ignorant comme une carpe.* Après le dîner, nous allâmes au *Palais-Royal,* où nous nous abouchâmes à quelques originaux, que je ne connaissais pas : le marquis *de Ximènes;* un vieux valet de chambre de Louis XV, *N'en parlons plus,* qui, se ressouvenant de son ancien métier, était le papa de toutes les *filles* du *Jardin.* Ces deux hommes étaient des bouffons, dont le duc et le comte s'amusèrent un moment. Ils me conduisirent ensuite au parquet des *Italiens,* d'où je vis à mon aise toute la laideur de deux acteurs, homme et femme, dont l'âme est encore plus laide que le visage...

J'ai fait depuis, après la mort du bon duc de Mailly, une partie plus agréable encore chez le comte de Gemonville et son épouse, en Février 93. Il y avait à ce dîner Mlle de Saint-Brice, ancienne

femme de chambre du petit Dauphin, et les citoyens Delille le poète, Lalande l'astronome, avec son épouse. Ce fut pendant ce dîner, que le citoyen Delille me fit un éloge vrai, touchant, de mon aventure avec Sara, qu'il avait lue, en revenant de Strasbourg. Ce qui me surprit infiniment, c'est qu'il me demanda ensuite très sérieusement, de qui j'avais appris son aventure ? « C'est qu'elle nous est » commune à tous deux, » répondis-je. « Si vous » saviez combien de fois il m'est arrivé, après avoir » fait une *Contemporaine* où j'avais certaine personne » pour héroïne, de m'entendre dire : — Ha ! voilà » Madame Telle trait pour trait ! Et je ne connais- » sais pas cette femme qu'on nommait... C'est que » tous les hommes et toutes les femmes ont à peu » près les mêmes aventures, ayant les mêmes pas- » sions. » [Ainsi, en faisant ici ma véritable Histoire, c'est celle du Genre humain que je fais ; il n'y a que le roman fantastique qui soit faux...] « Je ne me suis » complu, » ajoutai-je au citoyen Delille, « dans les » détails délicieux de la première partie de *Sara*, » que parce que l'instinct m'indiquait qu'ils étaient » généraux. » (Vous les allez voir, Lecteur, dans la XIIe Partie, et peut-être vous y retrouverez-vous comme l'abbé Delille, si vous avez eu l'âme sensible, comme lui et moi !)

L'amusement devait être complet, cette demi-journée. Auprès du feu, l'aimable Saint-Brice nous détailla les particularités de la fuite du Roi. [On peut les voir, dans le XVIe vol. des *Nuits ;* quoique cet

Ouvrage ait été cartonné, pendant le temps de la Terreur, par un de mes amis, je ne les répéterai pas...] On la pria ensuite de nous donner les détails de sa salvation de la prison de *la Force,* avec Mme et Mlle *de Tourzel,* lors des massacres de Septembre 92. Elle s'y refusait. M. Lalande se mit à genoux le premier, l'abbé Delille en fit autant; je les imitai : — « Un mot! un mot, qui sera la vérité? » Nous la fléchîmes. Elle nous raconta comment le municipal *Tallien* les avait tirées de prison, à travers les sabres nus, et les avait conduites, elle et Mlle de Tourzel, dans le *Petit Saint-Antoine;* quant à Mme de Tourzel, le même municipal avait eu la précaution de l'envoyer sur-le-champ à *Sainte-Pélagie;* comment elle avait été conduite chez ses parents par le citoyen Tallien lui-même, qui les avait chargés de la représenter; comment on ne l'avait pas encore redemandée... Ce récit fut très intéressant, et pour l'en remercier, chacun de nous fit son récit... » Je n'ai revu qu'une fois depuis Mlle Saint-Brice.

En 1789, au mois de Novembre, je fis un dîner à peu près du genre de celui des *académiciens* d'Amiens. Depuis deux ans, je connaissais M. *Senac de Meilhan,* alors intendant de Valenciennes. C'est chez lui, rue *Bergère,* que j'avais vu la marquise de *Clermont-Tonnerre,* qui s'intéressait beaucoup à Sara, et deux charmantes Anglaises, de quatorze à dix-sept ans, dont l'aînée m'a fourni l'idée de ma *Charlotte,* dans *Sa mère l'allaita.* Je revis ensuite M. de Senac à l'occasion de ses *Mémoires du Duc de Richelieu,* dont

l'avide *Buisson* a privé le public, en publiant la plate et ridicule compilation de *Soulavie:* quelle différence, si l'on avait l'ouvrage de Meilhan, avec l'élégance, le goût et le vrai ton du monde qui convenait à ces *Mémoires!* Mais ces vils bibliopoles anéantissent la Littérature!... C'est après notre renouvellement de connaissance, à la Révolution commencée, que je fus mis d'un grand dîner, qui ne commença qu'à l'issue de la séance de l'*Assemblée Nationale.* J'étais arrivé à deux heures : mais on attendait deux dames, et plusieurs hommes. J'avais trouvé un sourd déjà arrivé, le maître et les deux fils de la maison. Le sourd prétendu était un acteur, mandé pour amuser la compagnie. Il n'amusa que moi, avant que je le connusse, par une histoire assez bien contée de son frère, gentilhomme Lorrain, qu'on avait voulu pendre avec le licol de son cheval, en venant à Paris. A quatre heures et demie, je vis arriver tout le monde. Une des dames était une sorte d'Amazone, ayant tous les mouvements mâles, la voix haute, le regard assuré : on me la donna pour Mlle Denis, marchande de mousseline rayée à Cambrai. L'autre dame était plus timide, ou plus fière : on ne lui donna point de qualité. Je remarquai un petit homme, qui ressemblait à *Jean-Jacques,* pour la propreté ; un beau garçon de vingt à vingt-cinq ans ; un homme à physionomie ouverte ; un quatrième un peu boiteux, et je crois deux autres, que je remarquai peu. Je me trouvai entre la marchande de mousseline rayée et le *propet,* en

surtout de laine blanche. La marchande me fit des amitiés, me répéta plusieurs fois : « *Que dit le » Peuple ?* » et ne voulait causer qu'avec moi. Le sourd, lui, racontait qu'il avait manqué d'être pendu en route, dans un village, parce qu'on le prenait pour un officier aristocrate, son frère, qui faisait route de la Lorraine à *Metz*. Il mettait son cornet, pour entendre les questions qu'on lui faisait. Il impatienta la marchande de mousseline rayée, qui le dit tout haut. On parla politique; on était à la source, mais je ne m'en doutais pas. Après le dîner, j'eus occasion de dire quelque chose, qui plut beaucoup à l'homme à physionomie ouverte; il paraissait le mari de l'autre dame... Mlle Denis me goûtait : elle demanda de me venir voir. Ce qui me surprit un peu, dans une occasion où, répondant quelque chose sur le *Paysan perverti,* je louai Madame Parangon avec sensibilité, c'est que j'entendis alors le *propet* en laine blanche, dire : « *Cela » est romanesque.* » Ce qui ne me convint pas... Enfin, l'heure de se retirer arriva.

Le lendemain, M. de Meilhan m'écrivit : « *Mlle Denis, marchande de mousseline rayée, est la duchesse de Luynes; l'autre dame, la comtesse de Laval; l'homme qui vous a questionné avec tant d'intérêt sur le* Paysan perverti, *le vicomte de Laval : le beau-fils, qui se faisait nommer Nicodème, Mathieu Montmorency; l'homme un peu âcre, un peu boiteux, l'évêque d'Autun* (a); *l'homme au surtout blanc* » (le propet), « *l'abbé*

(a) Talleyrand. *(N. de l'Éd.)*

Syéyes. Quant au sourd, vous l'avez deviné... C'est pour vous que cette compagnie est venue. On m'avait chargé de vous inviter. »

Je ne sais quelles vues on avait sur moi; mais on m'examina beaucoup!... Il y a grande apparence que je ne convins qu'à deux personnes : la duchesse, et M. de Laval; la première m'avait entretenu pendant tout le dîner; et le second, après, en me marquant les égards les plus obligeants... Cependant l'abbé Syéyes m'envoya le lendemain tous ses Ouvrages politiques. Mais (le croira-t-on?) je suis encore à le remercier et à lui faire réponse! La duchesse de Luynes me rendit une visite, au bout de trois semaines; elle était en Amazone, conduite par l'abbé, ex-précepteur des jeunes de Meilhan; comme elle avait un chapeau à plumet, ma fille Marion, qui la reçut, l'appela constamment *Monsieur*... La dernière visite que m'ait rendue cette dame, avec son neveu, un Montmorency, est inscrite au 27 Juillet 93. J'observe ici, relativement à l'abbé Syéyes, que lorsque je me mets à être sot, je décuple en idioterie les hommes les plus bornés.

J'en suis parveuu à l'une de mes liaisons les plus honorables et les plus agréables tout à la fois : je veux dire, celle avec Madame la comtesse *de Beauharnais*. Elle commença au milieu de 1787. Je fus présenté par M. Mercier. Il est impossible d'exprimer avec combien de grâces et de bienveillance elle m'accueillit! Madame de Beauharnais, au talent brillant de la poésie, joint une douceur angélique de

caractère : son regard et le son de sa voix indiquent cette qualité, la plus précieuse de celles de son sexe. Sa taille fut moulée par les Grâces, et se pliait, avec une voluptueuse souplesse, à la mollesse provocante de sa marche. Elle fut belle, et l'était encore. (Voici des années que je ne l'ai vue! années de douleur et de privations!) On sent, à la voir, à l'entendre, à la lire, combien les plaisirs de l'amour, accordés par elle, doivent avoir eu de délices et de charmes!... Elle a des traits de Madame Parangon, de ces traits célestes sous lesquels la Divinité se voile quelquefois, pour donner aux Mortels une idée de l'Éternelle Beauté, et du bonheur qu'elle procure!...

J'allais chez la comtesse tous les vendredis soir. Avant le souper, on causait avec la compagnie, toujours nombreuse, jusqu'à onze heures et demie, qu'on se mettait à table. L'entretien devenait alors général... A minuit un quart, on revenait dans le salon, et l'on était les maîtres d'y passer la nuit; la maîtresse de la maison ne vous abandonnait pas. Je m'en suis souvent retourné à cinq heures du matin. C'était le temps des lectures, qui duraient ordinairement jusqu'à trois heures. J'y ai lu certaines Époques de cet Ouvrage-ci. Les convives qui restaient, causaient alors entre eux. C'était le temps des Anecdotes secrètes (comme celui de l'arrivée était donné aux Nouvelles publiques). On pouvait venir dans cette Société, sans y rien apprendre, arrivant tard, et s'en allant de bonne heure. C'est après trois

heures que le marquis *de la Grange,* ex-officier des mousquetaires, nous racontait les Anecdotes des deux Cours de Louis XV et de Louis XVI. Ce n'était pas un génie que cet homme, mais il avait une excellente mémoire! J'ai profité de ces Anecdotes du vieil officier, dans les *Provinciales,* où l'on trouve des choses qu'il est étonnant que j'aie sues, soit dans les *Parisiennes,* qui sont aux premiers jours de chaque mois, soit dans les *hors-d'œuvre* qui terminent chaque semestre; dans le *Drame de la Vie,* et dans les xve à xvie volume des *Nuits de Paris.*

J'ai vu, chez la comtesse, *Cubières,* successeur de *Dorat; Cazotte,* qui m'accorda la plus tendre amitié; *Rabaud-Saint-Étienne,* alors espèce de fat; *La Ferté,* et *Vic-d'Azir* son beau-frère; comte *Arconati,* Italien, sorte de cosmopolite, qui a visité toute la terre, même la Laponie; *Robinson,* Anglais, né d'une mère Hindousse, et qui avait le caractère romantique exalté de la nation de cette dernière; *Stanislas Potocki,* frère du Grand-Maréchal de la Couronne de Pologne, homme plein d'esprit, d'aménité, écrivant en Français aussi purement que nos meilleurs auteurs; j'ai imprimé de lui, dans le xive volume des *Nuits,* un *Essai* plein de goût et de connaissances, sur les *Tableaux du Salon de* MDCCLXXXVIII; le jeune prince *Czartoriski,* aussi beau qu'instruit et modeste : cependant un soir nous eûmes un petit différend. Je ne le connaissais pas, et il était en petit habit gris. Il dépréciait Aristote. « Jeune homme! » lui dis-je, « parlez des grands hommes avec plus de

» révérence ! Connaissez-vous bien cet ARISTOTE, » que vous osez juger ? C'est le père du bon sens, » de la logique et des bonnes règles de la littéra- » ture : on le blasphème comme on blasphème au- » jourd'hui la Divinité... » Le jeune prince, d'après mon exposition, convint de son tort avec douceur. Je vis encore un autre comte-prince Polonais, je crois *Malakeuski*, avec lequel nous eûmes une conversation délicieuse, à un souper presque solitaire. Tous les Polonais que j'ai vus chez la comtesse étaient les plus aimables des hommes. Le marquis *de la Grange*, dont j'ai parlé. Le prince *Gonzague*, dépouillé de la souveraineté de Mantoue par la Maison d'Autriche, dans la personne de son aïeul, pour avoir pris le parti des Français dans la guerre de la Succession d'Espagne : celui de nos soupers est le dernier de son nom. Le fils de *Buffon*. Un comte Suisse, qui avait une fille aussi belle que Julie d'Étange. Presque tous les littérateurs estimables. Une foule d'officiers distingués. En un mot, presque toute l'Europe.

C'est devant cette société éclairée que j'ai lu mes premières ÉPOQUES. Ho combien Madame Parangon y fut admirée ! « La céleste femme ! » s'écriait la comtesse. Combien on a aimé Zéphire !... Je n'ai pas été plus loin que Louise et Thérèse, ne voulant pas lire mes dernières ÉPOQUES à des inconnus.

C'est dans nos conversations particulières, après trois heures, que la comtesse elle-même a souvent raconté des traits intéressants. Tel est celui dont on

assure qu'un homme connu a composé un Ouvrage très piquant intitulé : *les Posthumes (a)*; ainsi que d'autres anecdotes qui la concernaient personnellement.

J'ajoute, en finissant cet article, que Mme de Beauharnais s'est intéressée au mariage de ma fille cadette avec son cousin *Edmond*, fils de *Pierre Restif*, mon frère, qui était resté laboureur à Sacy, dans le domaine de *la Bretonne*, et mort en 1778.

J'ai connu par la jeune Esil, dont j'ai parlé, une femme infiniment respectable, Mme *Letâhc (b)*, qui, déguisée dans ses bonnes œuvres sous ce nom, s'était fait de la bienfaisance la plus prévenante une jouissance d'habitude et de nécessité. Cette femme, délicate et sensible, l'héroïne innommée de mes *Nuits de Paris*, retirait avec une dextérité infinie les jeunes filles des occasions prochaines de chute ou de libertinage. Elle ne contrariait pas, en Janséniste sévère, les inclinations de ses obligées ; elle ne leur faisait pas, comme les dévotes, porter les livrées de sa bienfaisance : elle les laissait, dans leurs habitudes non vicieuses, conserver leur manière de se mettre. Par exemple, Esil, jolie brune, un peu coquette, en recevait différents cadeaux en nippes, même en argent et en parures. Après lui avoir donné le solide, Mme Letâhc sut que la petite personne avait une

---

(a) Cet ouvrage, attribué à Cazotte par Restif, est de lui-même. Il l'a publié en 1802. *(N. de l'Éd.)*

(b) Mme Châtel. *(N. de l'Éd.)*

envie démesurée d'une robe blanche et d'un jupon de dessous falbalaté. Quoique cela fût de luxe, la bienfaitrice le donna : « Mon Esil est jolie, » dit-elle ; « un homme n'aurait qu'à donner le fin jupon » blanc de dessous, avec la robe de mousseline, et » ma fille serait perdue !... » Elle ne scrutait jamais la conduite de ses obligées. Quand on voulait lui parler contre elles, la vertueuse Letâhc interrompait : « Les ai-je donc obligées pour m'en faire » redouter ? Tant que ces pauvres enfants sauront » que je ne crois que du bien sur leur compte, elles » auront toujours une porte ouverte pour revenir à » la vertu : du moins elles me ménageront, et ne » lèveront pas le masque du vice... » Tout son chagrin était de ne pas avoir une fortune assez considérable pour secourir tous les malheureux. Elle jetait ses dons avec une indifférence courageuse, et abandonnait le succès à l'Être suprême. Elle aimait à jouir, cachée, de la vue du repos, de la consolation, du contentement, de l'aisance qu'elle avait procurés. Ce fut par Esil que Mme Letâhc connut toutes les jeunes personnes dont je parlerai bientôt et qu'elle vint à leur secours. Elle commençait dès lors à s'intéresser vivement à moi... Hélas ! elle n'est plus, cette femme céleste, cette seconde Parangon, elle n'est plus, au moment où moi-même j'aurais besoin de soulagement ! Elle n'est plus ! et je suis réduit à la pleurer, comme toutes les personnes que j'ai autrefois aimées, et auxquelles je fus cher !... Elle n'est plus ! et nous existons encore,

mes filles et moi, à la merci des méchants qui nous dévoreront!...

Le plus célèbre des hommes que j'ai connus est certainement le citoyen *Caron de Beaumarchais*. Je l'avais abordé dès 1778, à l'occasion de son imprimerie de *Kehl,* dont il me proposa d'être le prote : mais il y avait plus de dix ans que j'avais quitté ce genre d'occupation. J'étais cependant tenté d'accepter, par un effet de mon admiration pour VOLTAIRE, dont on y allait imprimer les immortels Ouvrages. Ce fut le citoyen Beaumarchais qui accommoda mon affaire de la XXVI[e] *Contemporaine,* avec *Marie-Rosalie*. Cette aimable femme désirait ardemment de voir un homme qui avait tant fait parler de lui : elle eut la satisfaction tout entière; car non seulement elle le vit chez son avocat *Picard,* mais elle entendit de sa bouche la *Nouvelle* d'un bout à l'autre; et comme elle y était fort louée, ce fut par M. de Beaumarchais qu'elle le fut. Elle m'en remercia, lorsque je la revis au mois de Septembre suivant, chez ma fille Virginie sa parente, qui voulut absolument que nous scellassions la réconciliation dans ses bras... Ho! quelle aimable enfant que ma Virginie, et que la Nature l'emporte sur l'amour dans mon cœur!... Ma relation avec le citoyen Beaumarchais fut d'abord d'affaires. Je lui donnai, sur notre orthographe, dix-huit remarques qu'il communiqua à l'*Académie Française* d'alors, qui n'en approuva que six. Mais on vit, peu de temps après, par la dispute sur *voyiez* et *soyiez,* insérée au *Journal*

de Paris, que de la Harpe, coryphée du Corps Académique, ne savait pas l'orthographe... Nous eûmes ensuite des particularités, dont je ne parlerai pas, relativement à une personne à l'égard de laquelle j'ai de grands reproches à me faire. Elle m'a écrit cinq à six lettres, sous un nouveau nom *(Turcoidauber)*, lettres auxquelles je n'ai pas répondu, faute de la connaître. Il faut toujours répondre, sauf à ne pas répliquer.

On sait ou on ne sait pas, qu'un certain *Bergasse*, depuis un de ces brigands célèbres, qui ont cru que la route de la fortune tournait *à droite,* était devenu éperdument amoureux de Mme *Kornman :* il fut éconduit. Enragé du non-succès, cette mauvaise tête (il était précepteur des enfants Kornman) se mit du côté du mari, avec ce clinquant qui passait alors pour du talent, et qui n'est qu'un ridicule aux yeux des gens sensés. Ce fut contre deux furieux, un avide mari, qui accusait sa femme, pour envahir une riche dot, et un *provocateur* qui n'avait pu séduire, que le prince de Nassaw recommanda l'opprimée à l'éloquence poignante de Beaumarchais. Mais Bergasse eut alors les rieurs, parce que Lenoir, généralement haï, se trouvait, dans cette affaire, l'acolyte du profligateur du Parlement *Maupeou.*

Ce fut après le triomphe que Beaumarchais obtint, malgré le Public, que je fus invité à ce beau dîner, que je raconte dans le *Drame de la Vie* (1). C'est

(1) Cinquième Partie.

encore dans le même temps que j'assistai au dîner d'*Eugénie* cadette, fille de M. de Beaumarchais (l'aînée est la pièce de théâtre de ce nom)... Plaçons ici une *comparaison* que je trouve sous ma main :

PERTINAX ET BELLEMARCHE

Il existe à Paris deux hommes de lettres qui ont de singuliers rapports! Il se trouve entre eux une grande ressemblance pour le genre d'esprit, pour le faire, la manière de travailler, les inclinations, la situation (une chose exceptée), le style, et le but des Ouvrages. Bellemarche a fait *Eugénie* : Pertinax, la *Mère impérieuse*. Bellemarche, les *Deux Amis* : Pertinax, la *Prévention Nationale*. Bellemarche, le *Barbier de Séville* : Pertinax, l'*Épiménide Grec*. Bellemarche, *Figaro, ou la Folle Journée* : Pertinax, le *Nouvel Épiménide, ou la Sage Journée*. Bellemarche, la *Mère coupable* : Pertinax, le *Père Valet, ou l'Épouse adorée après sa mort*. Bellemarche, *Robert chef de Brigands* : Pertinax, les *Fautes sont personnelles*. Bellemarche, *Tarare* : Pertinax, *L'An 2000*. Et de plus, le *Loup dans la Bergerie*, l'*Épouse Comédienne*, le *Libertin fixé, Sa mère l'allaita*, l'*Amour muet*. Bellemarche a fait une fille au moins : Pertinax deux au moins. Bellemarche a fait ses *Mémoires*, où sont deux *Contemporaines* fort intéressantes! Pertinax a fait plus de mille et une *Contemporaines*, dont la plupart sont d'un vif intérêt. Bellemarche a fait beaucoup d'affaires : Pertinax beaucoup de livres, au

nombre de plus de cent quatre-vingts volumes. Voilà bien des affaires !

Tous deux ménagent tellement le papier qu'ils écrivent sur tous les petits morceaux blancs qu'ils peuvent rencontrer, n'eussent-ils qu'un travers de doigt, et un revers de libre. Tous deux font des vers durs, témoins *Tarare* et toutes les *Chansons* Bellemarche : témoin toutes les *ariettes* de Pertinax, et ses vers qu'on a lus dans deux *contes*, insérés dans les *Contemporaines*. Tous deux sont ardents, vifs, emportés ; et toujours prêts à être bonnes gens. Tous deux aiment les richesses, et soutiennent que le mépris qu'en font certaines gens n'est qu'une fanfaronnade : mais l'un les aima en amant heureux ; l'autre, en amant rebuté. Tous deux ont passionnément aimé les femmes : mais elles ont enrichi Bellemarche, et appauvri Pertinax. Tous deux sont hautains, et sentent leur mérite : mais Bellemarche a quelqu'un qui sent le sien avec lui ; tandis que Pertinax est tout seul à sentir qu'il en a ; tous deux bravent également le mépris insolent de leurs contemporains les auteurs, dont aucun ne les vaut. Ni l'un ni l'autre n'est de l'*Institut National,* avec dix fois plus de titres qu'il n'en faut. Tous deux sont timides, en paraissant audacieux. Tous deux ont peint la Nature telle qu'elle est... Voilà les ressemblances. Et voici les différences : l'un a toujours été heureux avec la fortune ; l'autre, toujours malheureux. Ce qui vient plutôt des circonstances que de l'adresse... Enfin, pour tout dire en un mot sur la

situation de ces deux hommes contemporains, tous deux ont eu une Sara : mais l'un est *Crèsus;* l'autre est *Irus.*

La scène la plus délicieuse que j'aie eue chez M. de Beaumarchais, est celle du jour où l'intéressante *Eugénie* était en pénitence, pour une faute légère. Elle ne dînait pas à table : on m'envoya lui tenir compagnie pendant son petit repas solitaire. Elle n'était pas gaie; elle n'était pas triste : elle avait pris l'air convenable. Elle me montra ses livres d'études. Je l'amusai beaucoup par l'explication des Estampes des *Métamorphoses* d'Ovide. Je les lui expliquai historiquement. Car j'ai pour principe, comme on l'a vu dans les trois premiers volumes de la *Philosophie de Monsieur Nicolas,* que tout est historique dans les fables anciennes, qui ne sont que des vérités défigurées par des fourbes ou des ignorants. L'aimable enfant paraissait me comprendre, et ses réponses, ses regards, respiraient l'intelligence. Elle avait neuf ans... Mais quittons un moment cette intéressante enfant, aujourd'hui belle et charmante personne. A table, une dame nous raconta l'histoire de la fureur érotique d'un singe. Elle était l'héroïne : aussi elle mettait de l'action dans le récit. On raisonnait à perte de vue sur le goût de préférence d'un animal, pour une femelle d'une autre espèce que la sienne. J'en ai donné la raison dans l'Ouvrage cité, qui fait partie de celui-ci. Nous en étions là, quand, entre les feuillages d'une terrasse, on entendit une voix douce, qui cla-

mait : « Madame *Dupré!* madame Dupré!... » Cette jolie voix demandait indulgence, en voyant un carrosse préparé pour la promenade. Il est impossible d'exprimer combien son air suppliant avait de grâces naïves, combien le son de sa voix était touchant! Elle fut pardonnée, et la tendresse paternelle, un moment suspendue, n'en fut que plus vive. Le père nous raconta comment il avait manqué trois ou quatre fois de perdre cette enfant par différents accidents, tous exprimés sur une médaille d'or qu'elle portait sur la poitrine, et qu'il nous fit voir. Ho! que la tendresse paternelle pour une fille méritante est un doux sentiment!

Ce fut en 1788 que je connus le citoyen *Arthaud,* de Lyon, homme instruit et homme de goût, solide en certains principes philosophiques. Je le conduisis chez la comtesse de Beauharnais, qui le goûta beaucoup. Aussi puis-je dire que Mme de Beauharnais est la seule femme de lettres entièrement aimable que j'aie connue... Nous nous revîmes, M. Arthaud et moi, en 1789, au commencement de la Révolution, et nous fîmes aux *Tuileries* quelques dîners, dont étaient le citoyen Mercier, et cinq à six autres. Un an après, il eut une *Sara :* il m'écrivit à son sujet. En 92, au moment où j'étais dans le plus grand embarras, par une banqueroute que j'essuyais, mon nouvel ami, pauvre auparavant par un effet de son insouciance, hérita d'un oncle riche, et vint à mon secours. Mais bientôt, par un effet de l'état actuel des choses, une fortune presque immense se

réduisit en *inscriptions,* et je me retrouvai plus bas que je n'étais auparavant. C'est ma situation actuelle, affreuse au point que j'ai été forcé de laisser publier cet Ouvrage, qui certainement devait ne paraître qu'après moi... Je ne parlerai pas de la *Sara* du citoyen Arthaud : c'est à lui d'en faire l'histoire. Il la prétend descendante des Stuarts : à la bonne heure! surtout si cela prête quelque mérite. Dans le temps de sa fortune, il donnait à manger. Je dînais chez lui avec le citoyen Mercier, le jour où fut prononcé le décret d'arrestation de ce dernier. Ce fut le citoyen d'*Arlande* qui lui annonça son malheur. — « Ha! je suis perdu! » s'écria Mercier. Il avait raison. La mort des LXXIII était jurée; des incidents particuliers les ont sauvés. Aussi regardais-je Mercier comme mort. La nièce adoptive du citoyen Dessaut, amie de Mlle Sanloci, pensait si parfaitement de même pour son oncle, qu'elle se précipita...

Le citoyen Arthaud voulait servir la chose publique. Il donna différents dîners, pour exposer ses idées aux députés qu'il y invitait. Je m'y suis trouvé avec Mercier ressuscité; les citoyens. Lanjuinais, Louvet, Grégoire, Lanthenas, Roux, etc. Mais, ou ses idées était trop philosophiques, ou des raisons politiques, sans doute temporaires, empêchèrent de les accueillir. [Voyez à l'*Explication* des Estampes, relativement au citoyen Louvet].

Ce n'est qu'à son retour de Suisse, et après son excellent *Extrait des Contemporaines,* inséré dans le *Journal de Neufchâtel,* que je me suis lié parfaitement

avec le citoyen Mercier. Auparavant, quand il me louait en face, je pensais qu'il se moquait de moi, et je m'en demandais la raison?... Quand on me montra son *Tableau de Paris,* où je suis tant loué! je fus convaincu que c'était sérieusement, mais je tombai dans un étonnement profond! Un auteur Parisien me louer! cela n'est pas possible. Il a fait une *Héroïde,* et il me loue! il est donc d'une autre pâte que les autres?... Un citoyen *Chénier* n'aime pas le citoyen Mercier, qu'il accuse de *folie,* et moi, d'être son *acolyte en folie!* Et pourquoi? comment? Qu'est-ce qu'un acolyte?... Mauvais poète, mauvais tragédiste Chénier, laisse-moi; je ne suis pas ton frère! Je sais bien que tu as pris tes mœurs au pays où tu es né, à Byzance, près du sérail! mais laisse-moi; je n'ai point d'héritage à partager avec toi!... Apprends cependant, calomniateur, que je ne suis point l'*acolyte en folie* de Mercier, ni sur Descartes, ni sur Voltaire : nous sommes diamétralement opposés. Futile roquet, avant d'écrire, instruis-toi, et ne souille pas de ta bave mensongère l'homme de génie! Te souviens-tu de l'*Hymne* boursouflée que tu fis pour la *Fête de l'Être suprême?* Il n'y avait ni poésie, ni philosophie : on se moqua de toi..... Ton acolyte en folie (son nom m'échappe), c'est ce plat *journaliste,* calomniateur comme toi. Je suis de l'avis de Mercier sur les *Loteries,* sur le rétablissement de l'impôt du Tabac et du Sel, parce qu'ils sont insensibles..... Mais la colère m'emporte... Je me suis trouvé chez M. Mercier, à *Montrouge,* dans

des temps plus heureux : un voyage riant; un site charmant sur des jardins; le lointain d'une campagne ondulante ou fleurie; une compagnie agréable. Vous y étiez alors, douce, naïve, innocente, ô vous, sa Sara, depuis aigre et perfide!... Ce fut à elle que je dis, en dînant là avec Collot (alors bon encore), Courcelles (qui bâtissait le *Théâtre du Marais*), leurs femmes, Raimond, et deux autres : — « Quoi! si » aimable, sans beauté!... » Elle a changé depuis (hélas! tout change! infortunés Mortels!...) Nous ne nous voyons plus que rarement, le citoyen Mercier et moi. J'ai voulu contribuer à son bonheur : il s'y est refusé par ignorance; j'étais sûr de ce que je promettais...

Un amusement que je me reprocherais d'oublier de décrire, parce qu'll fut délicieux, est celui des déjeuners du jeune La Reynière. Ces déjeuners avaient pour but la réunion de tout ce qui avait quelque mérite, soit à la capitale, ou dans les provinces. Ils consistaient en café au lait, en thé, en tartines de beurre, avec des anchois; ils commençaient à onze heures, et finissaient à quatre par un aloyau, ou un gigot de quinze à dix-huit livres. On ne buvait que du cidre avec la viande. On était libre avec décence. On pouvait amener qui l'on voulait, deux, trois, quatre personnes. Le café était faible, et l'on ne risquait rien d'en prendre tant qu'on pouvait. La dose était de vingt-deux tasses. Deux Marsyas, dont les bouches à robinet donnaient dans la salle, versaient l'une le café, l'autre le lait,

de sorte que chacun se dosait comme il l'entendait... La conversation commençait. Elle roulait sur toutes sortes de matières. Ensuite on faisait des lectures de manuscrits; les poètes récitaient leurs vers; les dramatistes déclamaient leurs pièces et en pressentaient l'effet. C'était un vrai musée. Le citoyen Pons de Verdun nous y a lu les premiers chants d'un joli poème, qu'on devrait l'engager à finir. Il est vrai que Fardeau nous y a lu ses épigrammes : mais elles ne blessèrent personne, et l'on en rit aux larmes. Jamais amusement ne fut aussi varié, aussi libre : on y faisait une foule de connaissances agréables; on abandonnait facilement celles qui ne l'étaient pas. Les parents du jeune homme désapprouvaient ses déjeuners, et peut-être avaient-ils raison : mais le public et nous ne pouvions que les approuver infiniment. Ils ont cessé, à sa captivité, demandée par sa famille, en 86. [Voyez toutes ses lettres, déjà citées.]

Lorsque je composais l'*Histoire des Filles du Palais-Royal,* en 1789, je découvris une infinité de choses étonnantes, comme on peut le voir dans les trois volumes qui portent ce titre. Mais mon *Aquilin des Escopettes* n'apprit pas tout alors, puisqu'il ne découvrit rien de ce qui le concernait personnellement. Ce ne fut qu'en 90 et 91, que pénétrant plus avant, par la continuité d'observations, il trouva enfin ce qu'il était loin de penser à chercher. On sait que le *Nouveau Palais-Royal* est devenu le rendez-vous universel des motions, des affaires, des

plaisirs, de la volupté, de la débauche, du jeu, de l'agiotage, de la vente d'argent, d'assignats, de mandats; et par conséquent le temple ou le *prostibulum* de l'Observation. Ce célèbre bazar m'attirait donc par lui-même, et par les agréments que je recontrais sur la route. Je voyais d'abord Dælie ou Adèle, Mme Tesaumenu (Mlle Nazanie n'y était plus!), Filette ou Alanette, les filles de Léonor Ébor, Cerisette, Prunette et Dapiette (noms que leur oncle le poète *(a)* leur avait donnés); la fille de Pétronille, limonadière au coin de la rue *de Grenelle;* Adelaïde Tipetin, et enfin quelques jeunes *Palatines,* qui m'intéressaient malgré moi. D'abord, la politique m'occupa, ainsi que tout le monde. Je tâchai de pénétrer quel était l'esprit des motions qui se faisaient : et je compris, non sans étonnement, que toutes, ou presque toutes, étaient instiguées par l'Étranger. J'entendis bégayer Camille (*b*). Mais je le haïssais déjà... Je ne prenais aucune part à ces motions, parce que n'étant d'aucun club, ni dans l'affiliation d'aucun parti, j'aurais pu aller à contre-sens, en voulant servir la bonne cause...

Parlerai-je ici de la Révolution, de cet événement étrange, dont le bruit grondera longtemps encore dans la suite des siècles?... Non : je l'ai décrite dans les deux derniers volumes des *Nuits,* dans un Ouvrage manuscrit achevé en 96; et enfin

---

(*a*) Robbé de Beauveset. *(N. de l'Éd.)*
(b) Camille Desmoulins. *(Id.)*

j'en donnerai une esquisse nouvelle, à la suite de cet Ouvrage-ci même, qui sera terminé par l'article POLITIQUE, le dernier des quatre de la PHILOSOPHIE DE MONSIEUR NICOLAS, dont le premier est la PHYSIQUE, le second la MORALE, le troisième la RELIGION... Revenons donc au PALAIS-ROYAL, et traçons-en un tableau qui étonne, qui effraie la Postérité!

Infortuné! attiré par de jolies figures, par des tailles sveltes, je m'écartais des groupes, alléché par la volupté (du moins je le pensais), et je suivais tantôt Victorette, tantôt Septimanette, Séraphine, Estelle-Henriette, Cécile, Rosette, Lutine, Fédérique, Sophiette, Éléonorine, Yvette, Céleste, Dorothée, Nina, Reine, Alzacette, Issine, etc. Ignorant encore par quoi j'étais attiré, je me disais tout bas : — « Ho ! si, dans ma jeunesse, ces sortes de femmes » eussent été aussi provocantes, j'étais perdu! » J'ignorais que ce n'était pas la volupté qui m'attirait. Cependant j'en voyais de charmantes, qui ne faisaient aucune impression sur moi, tandis qu'une nouvelle (Folleville), que la *matrullê* promenait pour la première fois, me fit évanouir de saisissement... Je la demandai : j'étais le premier heureusement! elle avait encore sa fleur, n'ayant été vendue que le matin du même jour à la plus achalandée des *matrullês* du *Palais-Royal,* par sa mère, catin surannée. Mme Letâhc vivait encore. La mère de l'enfant me la céda, dès le premier mot, en me voyant : — « Je suis ce que je suis, » dit-elle à la grande *matrullê;* « mais c'est juste, puisque c'est son père. —

» Comment cela? » m'écriai-je : — « Regardez-
» moi!... Je suis cette belle femme, que votre ami
» Guillebert appelait son *cautère,* et que... en 1777...
» Notre fille a treize ans passés. Elle est jolie,
» parce que pendant tout le dîner, je vous fis pé-
» tiller de désir. Ce fut la raison pour laquelle le
» docteur me céda... Depuis sa mort, je suis tom-
» bée dans la misère; je me suis livrée... Mais j'ai
» eu horreur de voir expirer sous mes yeux la vir-
» ginité de notre fille : je l'avais éloignée ce matin,
» comme on envoie tuer hors de sa vue la colombe
» innocente!..... » Pendant qu'elle parla, j'achevai
de la reconnaître : — « Quoi! vous êtes Mme *La***?*
» — N'achevez pas mon nom! » s'écria-t-elle;
« je me nomme *La Folleville,* à présent... » Je conduisis l'enfant chez mon essentielle amie, qui non seulement la maintint dans la même parure où elle était, mais qui tira sa mère de l'avilissement, remboursa la *matrullê,* etc... O femme vertueuse, sublime, je me prosterne devant toi, et t'adore comme une divinité! Depuis ta mort, je suis un être nul et sans pouvoir!

Telles étaient les distractions qui m'arrachaient aux groupes. Mais j'en avais encore d'autres. Tantôt je me sentais tiraillé par un raccrocheur de jeu : tantôt par un jeune pédéraste, ou par un filou, qui affectait la même manière de palper. Tantôt un aboyeur de curiosités me pressait d'entrer voir, en cire, les voleurs qui sont en personnes naturelles dans le jardin et sous les arcades. *Mercier* a fait du *Nouveau*

Palais-Royal un tableau qui frappe par sa vérité :

« J'y suis, sous ces arcades, serres-chaudes de toutes les plantes empoisonnées qu'on a pris soin de semer dans les Départements! Voilà le foyer des cabales, des discordes civiles! Voilà l'antre où l'agiotage dévore la fortune publique, et condamne à la mort de faim, des familles, des villes, des contrées entières, réduites au plus affreux dénûment par un trafic solennel et meurtrier! Les voilà, ces audacieux spoliateurs de nos dernières ressources! Les voyez-vous marcher par bandes, la tête haute, le regard effronté, toujours le cure-dent à la bouche et la main au gousset, pour faire résonner leurs louis? Ils ont le teint vermeil, le ventre rebondi : le sourire de l'ironie est sans cesse sur leurs lèvres; ils bravent le regard de l'homme de bien et les patrouilles qui les séparent sans les diviser; ils se rejoignent en groupe comme des globules de vif-argent; ils vont, viennent, s'accostent, se divisent par pelotons, qui, un instant après, font masse. Celui qui se trouve au milieu, donne le mot d'ordre : c'est un signe, un geste, un demi-mot, qui change à toute heure, et soudain ils se passent le cours du louis, crayonné rapidement sur une adresse de lettre. La voilà, cette armée ennemie que soudoie et qu'entretient le Cabinet Britaunique! Les guinées ont ravagé notre papier-monnaie et ont attaqué le crédit public. Sous le perron de la rue *Vivienne* sont les brigands subalternes, qui exécutent les ordres des chefs, avec une ponctualité non moins étonnante que leur adresse à saisir les moindres nuances du commandement. Leur costume est assez uniforme : c'est un bonnet de poil à queue de renard : Hercule, le plus fort des hommes, se couvrait de la peau du lion, qui est le plus fort des animaux :

ceux-ci, qui sont les plus fins et les plus rusés, s'affublent de la peau du renard, qui est le plus astucieux, le plus voleur, le plus carnassier entre les bêtes. Ils sont en veste, en bottes sales, ont les cheveux gras; leur mine est patibulaire, leur bouche livide, leur rire sardonique; leur yeux, qui attirent les portefeuilles, sont mobiles et clignotants, comme ceux des singes, qui s'étudient sans cesse à voler, sans être aperçus; leur langage est moqueur ou obscène. Ils se tiennent près des tavernes qui leur servent de repaires : ils s'y enfonçent, et puis ils reparaissent. Ils vont tendre leurs filets dans les coins obscurs, comme l'araignée; puis sortent précipitamment pour donner l'éveil à leurs complices. A la porte des Spectacles (car ils n'y entrent jamais), ils ne lisent que les affiches de ventes : jamais les Arrêtés du Directoire et des Autorités constituées qui les répriment. On dirait que les lois ne les regardent pas, tant ils sont calmes et froids dans leur inobservance, ou leur violation. Il boivent souvent; mais la soif de l'or tempère en eux la soif du vin; et leur sobriété n'est pas une vertu, mais une attention à ne point perdre la tête et le fil de l'agiotage... Des femmes se mêlent parmi eux, et font le même métier; elles y mettent plus d'astuce encore, et lisent les chiffres plus vite que les hommes : la souris qui enlève une miette de pain, et qui se renfonce dans son trou avec la rapidité de l'éclair, voilà leur image. On n'a pas besoin de leur parler, elles devinent. Ce n'est point là qu'on vole les portefeuilles : on y pompe, comme par une force attractive, ce qui est dedans, et d'un ton si simple et si miséricordieux, que ces agioteurs semblent, en vous volant, vous avoir rendu service..... »

Je laisse, pour le moment, le reste de cet éner-

gique et véridique tableau, auquel je reviendrai peut-être, en finissant.

Je renvoie à mon SUPPLÉMENT déjà cité (*a*), pour le reste des *filles* qui ont quelque rapport avec moi. On verra combien ces récits seront intéressants!

Mais j'ai oublié un de mes amis, qui est le quatrième de ceux dont on m'a toujours dit du mal, et dans qui je n'ai trouvé que du bien. C'est M. *Dutartre de la Bourdonné,* dont M. Bultel-Dumont m'avait donné la connaissance. Nous nous convînmes d'abord. M. Dutartre avait pris de moi une haute opinion, pour le *Paysan Perverti,* dont un Silès *(b),* et tant d'autres de cet acabit, font encore une si absurde critique! Voici les propres paroles qu'il me dit : — « Je suis peu sensible aux malheurs » imaginaires : j'ai lu tons nos bons romans; aucun n'a fait sur moi la moindre sensation, pas » même *Paméla,* ni *Clarisse*, ni *Héloïse*. Vous êtes le » seul qui m'ayez fait tressaillir et pleurer une fois » dans votre *Paysan*. C'est lorsque votre Edmond a » été gémir sur les tombeaux et qu'il s'est retiré à » l'approche de deux époux vertueux. Il écrit : — » *Tu as dit à ta femme : Allez-vous-en; il y a du* » *serein; la rosée pourrait vous faire mal... La rosée!* » *c'étaient mes larmes!...* J'ai senti mon cœur se » contracter et bondir... J'ai fermé le livre et » savouré le seul attendrissement de lecture et de

(*a*) Son CALENDRIER, tome XIII. *(N. de l'Éd.)*
(b) Sélis. *(Id.)*

» théâtre que j'eusse éprouvé de ma vie... » M. Dutartre avait de superbes tableaux, entre autres la jolie Vierge de *Rubens,* qui venait de la succession du prince *de Conti.* — « Quelle charmante co-» quine! » m'écriai-je; « je l'ai vue au *Palais-Royal,* » — Il y a donc longtemps. — Mais non! — Cela » pourrait être. Celle-ci est de Rubens. — Voltaire » auteur a fait aussi sa *Pucelle.* — Le mot est joli! » reprit Dutartre... Nous achevâmes de voir ses tableaux, car il était fort riche en ce genre. Je m'étais aperçu qu'il avait entr'ouvert une porte et fait un signe... Nous entrâmes dans cette pièce. Sous un grand bocal du verre le plus fin était une superbe statue, qui me parut de cire. Ses traits ressemblaient parfaitement à ceux de la Vierge de Rubens. Elle était habillée comme les statues Grecques, et parfaitement belle, de la tête aux pieds. Après un assez long examen, je crus m'apercevoir d'un léger mouvement. Aussitôt Dutartre m'emmena.

A une autre visite, après un moment de conversation, je vis entrer une charmante personne, qui ressemblait encore à la Vierge de Rubens. — « Hé! » m'écriai-je, « c'est *Pauline V.!...* — Elle-même. » Mais le secret. — Je vous en réponds. Mais com-» ment est-elle ici? — Je vais vous le dire. Un » homme était à dîner chez un libraire de la rue » *Jacques,* où il vit une jeune perlière de la rue » *Bourg-l'Abbé,* qu'il trouva charmante! Il causa » beaucoup avec la Belle, s'en éprit et se promit » de la revoir. Il croyait aisé d'avoir son adresse, il

» ne la lui demanda pas. Mais une belle-sœur, » jalouse de cette nouvelle intimité, avait, à tout » hasard, pris la précaution de la lui faire refuser. » L'homme épris ne put retrouver l'intéressante » Pauline... Six mois après, passant par le *Palais-* » *Royal,* il aperçut une femme, qui ressemblait par- » faitement à sa Pauline. Il accourut; il lui parla, » et ne fut pas encore détrompé. Il lui donna la » main jusque chez elle... C'était une femme pu- » blique. Elle était grosse... Mais il faut vous dire » ce qu'était cette femme. Un maître ruemirp *(a)* » avait une fille charmante, que séduisit un certain » Eiremxidal *(b)* : Pauline devint enceinte. Au dés- » espoir, elle quitta la maison paternelle, et se » prostitua. La mère, aussi mauvaise tête que la » fille, au lieu de faire chercher Pauline, dont elle » sut le sort, la fit passer pour morte et enterrée. » C'est à cette époque que mon homme la ren- » contra. Attristé de s'être trompé, mais charmé » d'avoir trouvé un portrait vivant de sa chère » Pauline, il lui proposa de se charger de l'enfant » qu'elle portait. Pauline y consentit. Il la mit chez » une sage-femme, qui la cacha rigoureusement, et » elle y mit au monde une fille, qui est devenue la » charmante enfant que vous venez de voir. Mon » homme l'a élevée avec le plus grand soin, mais » avec une singulière habitude : elle se met nue

---

(a) Imprimeur. *(N. de l'Éd.)*
(b) La Dixmérie. *(Id.)*

» sous ce bocal, quand on l'exige. Il me l'a cédée, » parce que je la désirais à cause de sa ressemblance » avec ma Vierge, et du bocal, qui m'a souvent » donné une scène très agréable... Les conditions » ont été, que j'achèterais un bien-fonds de quinze » cents livres de revenu net à la jeune fille, et que » je me chargerais de la mère. Ce que j'ai fait. — » Avez-vous encore la mère? » Il sonna. Pauline V. parut. Elle me regarda : — « O mon an- » cien voisin! comme les autres, vous m'avez crue » morte, quoique vous m'ayez *eue* au *Palais-Royal*, » et j'ai voulu vous avoir, à cause de notre connais- » sance, car je me donnai... Vous me rencontrâtes » encore, rue *Dauphine* : je me donnai encore. Vous » êtes le seul homme auquel je me sois donnée avec » plaisir, et vous êtes l'auteur de ma Pauline. » Ce mot me frappa du plus profond étonnement! Mais je me rappelai les deux rencontres, où je n'avais cependant pas remis Pauline, mais où j'avais eu pour elle un goût qui m'avait étonné!..... Je reconnus à la fin parfaitement Mlle Pauline V. Dès que je l'eus assuré, M. Dutartre alla briser le bocal, en disant : — « Il » ne servira plus à la fille de mon ami!... »

Telle est cette aventure extraordinaire, qui prouve deux choses : l'amitié qu'avait pour moi un homme qu'on prétend qui n'en avait pour personne, et l'honnêteté de ses sentiments. On exprimerait dfficilement ses égards envers Pauline, quand il la connut entièrement... Cet ami n'est plus!

Je ne passerai pas sous silence mon honorable

liaison avec le général *Julienne Belair,* cet excellent citoyen, patriote des deux bouts, qui a si bien servi la patrie aux camps de Soissons et de Maubeuge, avec son épée et par sa plume, en donnant une foule de plans salutaires, qui lui méritent la reconnaissance de tous les honnêtes gens... Nous ne sommes intimement liés que depuis 93. Sa maison est la dernière où j'aie fait des dîners agréables [1796]. Il est vrai qu'ils avaient pour moi un charme particulier, inconnu à d'autres. Le voyage même avait un charme particulier qui me remettait à quinze ans. Le plaisir d'aller voir un véritable ami égayait mon imagination; une chimère aimable la remplissait, dès ma sortie de ma demeure, et se féïfiait davantage encore, en découvrant la campagne: je me croyais à Courgis, dans mes jeunes années, pensant à Jeannette, et rêvant le bonheur. A l'arrivée, l'Amitié franche, la Bonté de cœur, la Beauté naïve, les Talents agréables, l'Innocence, formaient un cercle de Grâces autour de l'heureux convive. L'amusement au jardin précédait le dîner : la nature fleurie n'y est qu'un accessoire; les utiles expériences d'agriculture du Général en sont le principal. Tantôt il avait essayé la manière de remuer et d'aérer la terre; tantôt celle de semer, en économisant les quatre cinquièmes de la semence; tantôt en semant à des époques tardives des grains de Mars ou du seigle de Russie... Pendant le dîner, l'entretien est d'abord aimable; il devient ensuite intéressant, savant quelquefois, quand Lalande, Dupont, Brünn,

ou le Général lui-même veulent le rendre instructif. La musique suit le dîner. La harpe légèrement et savamment pincée, la guitare soupirant les amours, le brillant forté-piano, et le violon qui les vaut tous, s'alternent et se réunissent pour enchanter l'oreille, tandis que la voix de femme, plus délicieuse que tous les instruments, parle et touche au cœur...

On revient. Nouvelle jouissance. Combien de fois une voix argentine n'a-t-elle pas au loin prolongé les adieux!... Un beau ciel étoilé invitait à l'examiner. On dissertait; on philosophait, et la tristesse ne retombait dans mon sein qu'en rentrant dans la ville!... Hélas! ils sont passés, ces beaux jours! Je me suis condamné à ne les revoir jamais! ... Quelles connaissances ai-je encore, que je puisse me rappeler avec plaisir, avec intérêt? *Bralle,* l'ingénieur-hydraulique de la Ville, fut mon ami; mais l'est-il encore?... Je n'en sais rien, tant il y a longtemps que je n'ai entendu parler de lui! J'y ai été dix fois, sans le trouver. Mes jambes se sont lassées, mais non pas mon cœur. Peut-on oublier ceux chez qui l'on a trouvé le vrai plaisir? On les regrette, hélas! et c'est le contraire d'oublier!... Mon cœur s'attendrit, en càsant ceci. Car je sais où est le bonheur, mais il est trop tard, pour aller le chercher! Dans quel excès de malheur je suis tombé! sans appui, sans consolation!...

Je m'étais proposé, si je publiais cet Ouvrage, d'en faire faire, sur la mienne, qui devait rester en magasin, une édition où tous les noms auraient été

déguisés, laissant en dépôt les véritables sous mon cachet, entre des mains sûres, pour n'être brisé qu'à une époque déterminée. Je ne veux faire de mal réel à personne au monde. Quant à l'imaginaire, il me semble que je dois peu m'en inquiéter...

Assis au terme de la vie, je tâche de ne pas m'abandonner moi-même, et je lutte, par le travail, contre la nécessité. J'ai plusieurs petits-enfants, dont trois sont orphelines. La vieillesse paternelle, qui est la consolation des autres hommes, est devenue pour moi un abîme d'inquiétudes, un insupportable fardeau. Et comme si tout devait m'accabler, je porte aujourd'hui la peine d'anciens écarts. Lorsque je faisais mon *Pornographe,* mes sens étaient trop *accensibles* pour que je ne succombasse pas quelquefois, et comme j'étais toujours tendre, même avec les *filles,* les plus blasées devenaient fécondables. Il est résulté de là, qu'au bout d'un terme, comme de quinze à vingt-cinq ans, j'avais rendu mères, dans l'espace de dix ans, une soixantaine de ces infortunées, arrachées ainsi, par l'amour et la Nature, à la brutale débauche et à l'inutilité. Car si tous les hommes me ressemblaient, les prostituées ne seraient pas toutes des *femmes perdues;* elles ne seraient pas non plus avilies, ni même aussi méprisables, puisqu'elles n'outrageraient jamais la Nature; elles pourraient avoir des mœurs dans leur misérable état... Ce ne sont donc pas des remords que je vais exprimer, mais des regrets. Quelques-uns de ces enfants sont heureux, parce qu'il restait à leurs

mères de l'âme et des sentiments. Mais d'autres, les plus pauvres, ou les plus dures, ou les plus corrompues, ont mis ces êtres innocents aux Dépôts publics; d'autres ont fait pis encore, à l'égard des filles qui se trouvaient jolies : elles les ont élevées pour leur servir de ressource. On en a vu quelques-unes, comme la petite Duplessis, allaiter une fille, parce qu'elle était leur portrait : Duplessis quitta son vil état, pour ne pas donner mauvais exemple à la sienne. Mlle Lebrun, sa compagne, eut un garçon, qu'elle mit en nourrice, et qui est aujourd'hui dans l'aisance par sa mère. Mlle Julie d'Étange, et beaucoup d'autres, ont eu des enfants, qu'elles ont élevés honnêtement. Mais la plupart des autres mères *publiques* n'ont formé les filles qu'elles ont trouvées jolies, que pour en tirer parti quelque jour. Ainsi la plupart d'entre elles se sont payées sur leurs propres enfants des frais de leur éducation! Et voilà mes regrets! n'ayant pu l'empêcher, sans fortune et ne les connaissant même pas! Ces malheureuses ont vendu de tendres fleurs en herbe, et avant la puberté. Elles profitèrent des prémisses de la prostitution, et les laissèrent aller, dès qu'elles ne purent les retenir. C'est à l'infâme *Palais-Royal* que tous ces sanglants sacrifices se sont faits. Il m'en fallait une fréquentation assidue, pour découvrir ces enfants, au thermomètre de mon cœur; car sans lui, leur reconnaissement aurait été impossible. Je le dois à une indagabilité naturelle, dont la cause paraît superstitieuse, mais qui ne m'a pas encore

trompé. J'allai régulièrement tous les soirs au *Bazar*. Laissant là tous les imbroglios perfides, si bien décrits par Mercier, toutes ces astuces immondes, qui charmaient les autres yeux, après la première découverte dont j'ai parlé, je me laissai guider, à la suite des *filles*, à l'aimant de mon goût. Quand donc une jeune Beauté ne me faisait pas soulever le cœur par sa chaussure plate, et qu'au contraire, je la trouvais enfantine, agréable, j'examinais curieusement ses traits, et je ne tardais pas à y découvrir le talisman. C'était ordinairement dans les yeux, les sourcils, la forme aquiline du nez, et quelques autres détails. La mise de 1791 était délicieuse, surtout pour l'adolescence; un fourreau, dégageant une taille fine, svelte, joncée; une longue jupe cachant la turpitude des pieds plats, ou n'en laissant voir que la pointe agréable; une coiffure *capricieuse,* c'est-à-dire volontaire, et non sujette; voilà ce que j'avais toujours désiré aux femmes, et ce qui m'enchanta, en 1769 ou 70, dans la jeune Mlle *Saulle,* qui, ayant toute sa taille, était restée en fourreau... Il est impossible d'exprimer combien, sous ce costume, quelques-unes de ces jeunes beautés me paraissaient touchantes! Je les examinais; je comparais les impressions; je réfléchissais. Ces impressions n'étaient pas les mêmes pour toutes : une jolie étrangère me repoussait. Par exemple, la première fois que je vis *Henriette-Estelle,* je la trouvai très jolie, infiniment jolie! Elle était avec une compagne: elles m'insultèrent, en me prenant pour un

abbé; elles allèrent jusqu'à me frapper!... Je ne pus cependant la haïr; je n'en voulus qu'à sa compagne... Aussi Estelle, depuis, me fit-elle amitié, me rechercha. Mon cœur vola au-devant d'elle; j'allai chez elle le jour; nous causâmes, et nous découvrîmes la vérité!... Je remets ces détails, pour en venir au dîner que je fis au Bazar impur, avec toutes celles que j'avais reconnues et retirées de la perdition, au moyen de Mme Letâhc, secondée par ma chère, mon aimable fille naturelle *Rosalie Pierre-Sarrazin* et sa sœur *Sophie*. Les demoiselles que je parvins à réunir sont *Dorothée Decan*, Mme *Drahciug (a)* et notre fille *Leonora;* Mlle *Drasiob (b),* mère de *Brunette;* Mlle *Favrin,* mère de la jeune *Petite-Beauté;* Mlle *Adelaïde Follin,* mère de *Lutine;* j'avais obtenu Mlle *Desgrès,* quoique fille de boutique, avec *Cécile*. *Rosette* et *Fédérique*, ses nièces, du même âge qu'elle; enfin, *Septimanette* et *Septimanillette,* avec Mlle *Desglands,* qui les avait rendues à l'honnêteté... J'avais reçu la veille une lettre de Mlle *Adelaïde Collart*, qui me marquait, de *Cayenne,* où était son établissement, qu'elle *y était remariée, et qu'elle me priait, si je connaissais des filles aimables et sans fortune, de les lui envoyer; m'assurant que je pouvais leur promettre un mari dans l'aisance, et toutes sortes de bons traitements...* J'étais bien aise de communiquer cette lettre à mes filles, en leur faisant envisager que si quelqu'une

---

(a) Guichard. *(N. de l'Éd.)*
(b) Boisard. *(Id.)*

d'entre elles était tentée de profiter de l'invitation, elles auraient l'agrément de se trouver, en arrivant, chez une sœur... Nous étions tous rassemblés à deux heures. Rosalie et Sophie, prévenues par moi, ne se laissèrent pas attendre. Je les fis toutes connaître les unes aux autres, en les nommant par leurs noms, en spécifiant les relations que j'avais avec chacune d'elles. Nous dînâmes. J'avais l'air d'un patriarche, au milieu de mes femmes et de mes enfants. — « Ho! le beau moment! » m'écriai-je. Tandis que j'oubliais ainsi, pour quelques instants, les peines de la vie; que mes filles se faisaient des amitiés, et promettaient de s'aimer, il survint trois grandes femmes, l'air honnête, quoique hardi. Leurs maris les suivaient. On les entendait dans l'escalier; ce qui n'empêcha pas les trois sœurs de venir se jeter à mon cou, en m'appelant leur père! Mes filles les prenaient pour leurs sœurs. Mais je leur dis la vérité, telle qu'on la trouvera au 23 Décembre, lorsque les trois femmes eurent été rejoindre leurs maris.

Après le dîner, je lus la lettre d'Adelaïde Collart, que je leur fis connaître pour ce qu'elle m'était. Je vis d'abord la joie briller dans les yeux de Sophie Vaudreuil, de Rosalie Pierre-Sarrazin, et de mes autres filles réunies... Nous parlions très haut. Florence, Cécile et Joséphine Tolliévi nous écoutaient. Elles vinrent me prier de les recommander à Mlle Adelaïde Collart, les hommes qu'elles avaient n'étant pas leurs maris, mais des concubins auxquels leur père les avait données. Je le promis, ajoutant,

néanmoins, qu'il fallait agir avec prudence, de peur que ces hommes ne fissent du scandale... Je marquai des craintes encore plus vives à mes filles. Mais Rosalie et Sophie me représentèrent que c'était ce qui pouvait leur arriver de plus heureux dans leur situation, que d'aller au loin contracter un honnête mariage. J'en convins, et j'écrivis à ma fille Adelaïde Collart.

Toutes mes filles du *Palais-Égalité* sont enfin parties pour la colonie de *Cayenne,* les unes entraînant les autres... Je reçois, en 1795, des nouvelles de Mlle Collart, qui m'informe de l'arrivée de toutes ces jeunes personnes, et de leurs mariages avec de riches propriétaires. On s'était empressé de les rechercher; elles avaient inspiré de fortes passions. Elles étaient toutes bien établies, et surtout sages; je leur en avais fait sentir la nécessité.

Voilà ce que j'ai nommé *Nouvelles,* dans ma Note initiale.

Je m'étais donné une petite imprimerie, croyant en tirer un parti avantageux pour ma subsistance : mais elle n'a fait qu'accélérer ma ruine. Croirait-on que deux ouvriers m'imprimèrent exprès une feuille sur une autre, que nous allâmes devant le juge de paix *Huë,* aussi ignorant que le petit prote de *Clousier,* nommé arbitre, était de mauvaise foi, et que je fus condamné à payer l'ouvrage gâté? Ce petit coquin de prote aurait mérité châtiment... Mais il voulait avoir ces deux ouvriers.

J'avais traité avec *Guillot*, le libraire, du manu-

scrit du CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ : mais cet homme étant mort, le marché s'est trouvé rompu. Je ne sais si c'est un malheur. J'ai vendu à perte, comme je l'ai déjà dit, toutes mes impressions faites depuis dix ans, et je me trouve absolument ruiné. Je finis comme le craignait Madame Parangon ! J'ai tout perdu ! mais ce que je regrette douloureusement, ce sont mes amis des deux sexes ; ce sont ceux de mes enfants qui m'auraient consolé, et qui ne sont plus.

En 1793, ma fille Agnès Restif me quitta. Elle avait demandé et obtenu le divorce, quelques mois auparavant... Je m'attendis dès lors qu'Agnès Lebègue ne tarderait pas à l'imiter. Mais ce ne fut pas en tout. Agnès Restif avait agi avec décence, et, malgré la conduite d'un infâme mari, elle motiva sur l'*incompatibilité d'humeurs :* la perfide Agnès Lebègue, au contraire, mit dans sa conduite tout l'odieux qu'elle put y mettre. On était au milieu de la *Terreur* de *Salut public,* quand je vis arriver un matin, à la porte de ma petite imprimerie, que j'avais encore, le sans-culotte juge de paix Huë, qui, d'un air grave. me fit le *st* redoutable ! Il y ajouta un mot qui n'était pas rassurant. — « On veut te parler. » J'avance. Un autre homme, placé derrière la porte, me pousse, et je me trouve entre deux. — « Enfin, » mon tour est venu ! » pensai-je. Et mon imagination fougueuse, qui me rend si malheureux toutes les nuits ! qui me fit tant souffrir, durant ma rupture avec la jeune Sara, mon imagination vagabonde

me peignit l'Audience révolutionnaire, Dumas ou Coffinhal, leurs sitisangues Jurés; les banquettes; les Gendarmes à baïonnette tirée; le foudroyant *Tu n'as plus la parole!* la tonte frissonnante des cheveux; les mains hideusement ligaturées derrière le dos; la charrette; les huées d'une populace effrénée; la descente serrant le cœur; le fatal escalier; le renversé sur la planchette; la chute bruyante du couperet... les flots de sang... Huë interrompit ces réflexions : — « Ouvre ta porte. Nous venons mettre les scel- » lés chez toi. — Les scellés! — Oui... » Je frissonnais, pendant la longue interruption. — Aviez-vous donc quelque chose sur votre compte? — Hé oui! J'avais parlé à notre Tribune du *Panthéon,* j'avais réclamé en faveur du ministre *Rolland,* auquel le *Peuple Souverain* et sans-culottes avait retiré sa confiance. Je craignais qu'on ne s'en ressouvînt, et alors j'étais perdu... Enfin, le juge de paix dit : — « Où est ta femme? — Il y a neuf ans qu'elle a quitté » la maison. — C'est de sa part que nous venons » mettre ici les scellés. » A ce mot, je respirai, et l'indignation, moins accablante que la terreur, y succéda. Huë visitait révolutionnairement, pendant que son greffier écrivait le procès-verbal. Il lut, entre autres, toutes les lettres, oubliées dans un tiroir, du citoyen Beaumarchais relatives à une *Camille;* j'en fus très fâché! Je les ai détruites depuis, en écrivant dessus l'histoire de mon divorce. Mais il ne trouva pas, heureusement! la dernière réponse du ministre Rolland, cachée au fond... On

ne me trouva ni argent, ni assignats : on mit le scellé sur rien, pour la conservation des prétendus droits de Mlle Agnès Lebègue, qui avait abandonné sans motif, pillé, ruiné la maison ! les droits d'une femme, qui n'a pas fait son rôle, rempli ses devoirs ! L'épouse de Scaturin *(a)* raccommode les bas de son mari : voilà, quelle qu'elle ait été, une femme respectable, et qui ne peut être blâmée que par une intrigante, comme Mlle *Ionserfud (b) !* Heureux Scaturin ! tu es plus coupable que moi, tu le sais ; d'où vient que le Ciel ne te punit-il pas de même ? C'est qu'il ne s'est pas trouvé pour elle de corrupteur aussi dangereux que toi !... Agnès Lebègue, qui s'était réservé de donner ses motifs, n'en eut que de pitoyables ; elle se désista du scellé, sans inventaire, à la réception de deux lettres aussi vraies que terribles, que lui écrivirent ses filles... Le divorce fut enfin prononcé : l'avoir demandé est le seul plaisir que m'ait fait Mlle Agnès Lebègue depuis trente ans. Je rapporterai peut-être par la suite les deux lettres dont je viens de parler.

Aujourd'hui, resté seul, triste, isolé, cassé par de longs chagrins, je me suis, à la vérité, mis en pension chez ma fille Marion ; mais elle est veuve, depuis le mois de Juillet 1794, de mon neveu, fils de mon frère, dont elle a trois enfants au berceau.

(a) Fontanes. *(N. de l'Éd.)*

(b) Mlle Dufresnoy. *(Id.)*

Ainsi, nous sommes sans secours. Je tais les peines que nous éprouvons, parce qu'il est inutile de les raconter.

J'ai un avis à donner aux gens mariés : c'est que, une fois unis, il faut demeurer ensemble, attachés l'un à l'autre, se secourant mutuellement, se pardonnant ses torts... J'ai l'expérience qu'il n'y a que ce moyen d'éviter la ruine, les angoisses de la vieillesse. Jamais les enfants, quelque chéris qu'ils soient, ne sont pour leur père comme une bonne épouse,... comme était ma mère pour mon père...

Il me reste à décrire le dernier coup de massue que m'ait porté la Nature, ou plutôt Agnès Lebègue, en 1795. On se rappelle la funeste attaque dont j'ai parlé au commencement de cette Époque, en 1785. Mais alors j'avais commis une témérité qui me jetait dans l'incertitude. Dix ans deux mois après, le 27 Germinal, je n'avais rien à me reprocher. Et cedant les mêmes symptômes se manifestèrent, avec une addition infiniment grave, la suppression entière. Je dis à mon imprimeur : — « Je n'ai pas » vingt-quatre heures à vivre. » Et je n'en fus pas plus triste. J'avais cependant alors un grand sujet de peine ! Cet Ouvrage-ci, auquel j'étais extrêmement attaché, était imprimé jusqu'à la VII[e] *Partie (a)*, et je le laissais imparfait, avec un manuscrit tellement inexact, que je suis le seul qui ait pu le càser.

(a) Ou septième volume. *(N. de l'Éd.)*

Aussi n'avais-je pas destiné (je le répète) ce que j'imprimais ainsi pour le Public : c'était une copie meilleure que le manuscrit, copie que je devais encore corriger, avant de la livrer à l'impression; et ce que j'avais imprimé n'était que pour moi et mes amis... On saura peut-être un jour ce qui a changé ce beau plan... Je me mis au lit, sans doute pour mourir. Ma famille alarmée recourut aux chirurgiens. Un ignorant, un maladroit m'estropièrent; je rendis une pinte de sang par la sonde. J'attendais la mort; mais elle était trop douloureuse; je demandais seulement seulement qu'on me l'adoucît. Ce fut alors que parut un dieu, Esculape lui-même, sous les traits de *Choppart!* L'ignorant, honteux de sa faute, me l'amenait. La vessie, remplie, remontait jusqu'à l'estomac; tout le coffre était gonflé, douloureux. — « C'est un homme mort, » dit Choppart; « mais essayons. » Il me fait mettre sur le dos : il insère la sonde. Le passage s'y refuse : il la guide en dehors. Il se dirige autrement encore, en dépit des glandes gonflées de sang hémorrhoïdal. La sonde cause des douleurs inexprimables; enfin, elle pénètre. Choppart le sent : — « Vivez! » me dit l'habile homme. Et l'urine jaillit... La sonde d'argent resta quatre jours, au bout desquels elle s'emboua. Il fallut me l'ôter. On la remplaça par la sonde de gomme élastique, que je gardai le même nombre de jours. Le dernier, huitième de ma maladie, je me trouvais encore si mal que je fis mon testament. Je retirai moi-même la sonde, et je m'a-

bandonnais au sort, quand le professeur *Lassut* arriva. J'avais besoin de bains : il me proposa de venir les prendre aux *Écoles de Santé*. J'y consentis sur-le-champ, et j'y fus porté une heure après. J'étais si bas, que le professeur *Pelletan* désespérait de ma vie. Mais dès que j'eus pris le premier bain, je me trouvai si visiblement mieux, que je continuai jusqu'au 1er Prairial : j'en pris vingt-cinq. Choppart me sauva la vie ; Lassut me la conserva, secondé de l'habile Pelletan. A la campagne, ou sous le régime ignorant des *Jacobins*, j'étais mort. — Hé! qu'importe à la République? me répondrait Dumas, comme à Lavoisier. Mais il m'importe à moi, qui ne devant exister qu'un instant dans l'immensité des siècles, ai quelque intérêt à me conserver. Qui sait si le bonheur ne m'attend pas, au bout de cette carrière que tu me raccourcis ? et un instant de bonheur est un instant de divinité ; car c'est être dieu que d'être heureux...

J'étais donc à l'hôpital. J'y ai passé le beau mois Floréal tout entier. Mais ce n'est pas là l'Hôtel-Dieu. On est proprement aux *Écoles ;* la cuisine y est presque bourgeoise ; l'air est pur ; on y est seul dans un bon lit, suffisamment isolé. Cependant, sans les secours extérieurs, un malade y languirait, et j'y aurais péri. Qu'est-ce donc que l'Hôtel-Dieu ? Le séjour de la mort. Pourquoi mon ami *Murris,* ancien prêtre, se l'est-il donnée dans une attaque de la maladie semblable à la mienne ? [Et je fus aussi tenté de me la donner, avant Choppart]. On n'a qu'à se

faire porter à l'Hôtel-Dieu : trois jours suffiront pour mourir, et l'on ne craindra pas les sarcasmes des sots contre un être assez infortuné pour être devenu suicide. Voici ce que j'ai vu à l'Hôtel-Dieu, quand j'ai voulu examiner ce gouffre immonde : une jeune fille de dix-huit ans, d'une jolie figure, tomba malade d'une pleurésie. Elle n'avait personne au dehors ; de sorte qu'elle restait à la merci des sœurs de salle. Lorsqu'elle fut au plus mal, il lui arriva... ce qui n'est que trop ordinaire. Croirait-on que ces sœurs de salle ou servantes, malgré les ordres des chirurgiens et des mères, malgré les prières de cette infortunée, la laissèrent pourrir, elle et son lit!... Elle mourut dans des douleurs inexprimables, la peau enlevée de sur les os!... Il faut espérer que le sage Pelletan réprimera ces horribles abus. Je l'ai vu soigner avec tant d'affection ses opérés, aux *Écoles de Chirurgie,* qu'on le peut espérer de son humanité... O Madame Parangon! si vous m'aviez vu à l'hôpital!

A l'occasion de cette cruelle maladie de 1795, il ne sera peut-être pas inutile à mes Lecteurs d'exposer quelles ont été mes MALADIES depuis mon enfance.

Je naquis beau et bien constitué. Mais je ne fus allaité que sept mois : à cette époque, la bonne L'Olive, ma nourrice, s'étant trouvée enceinte, elle me sevra. Je fus très délicat ensuite. Le moindre chatouillement me faisait évanouir; un petit coup sur un endroit sensible produisait le même effet;

enfin, le détail de quelque maladie dégoûtante, ou la vue du sang, me faisaient tomber sans connaissance, avant même que l'usage de la raison me donnât une intelligence parfaite de ce qu'on disait. C'est ce qui prouve que ce n'était pas l'imagination ni le préjugé. J'étais d'une sensibilité si grande pour tout ce qui peut faire impression sur nos organes, que les contes des voleurs et des revenants me rendirent d'une timidité semblable à celle d'Épicure, dont j'ai remarqué, en mille occasions, que j'avais le caractère. Je serais mort, s'il avait fallu passer devant un cimetière, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à seize, et même un peu plus tard. Je trouvais un horrible plaisir à écouter les contes qu'on faisait le soir aux veillées, en teillant le chanvre ; et si quelque besoin naturel m'obligeait de sortir à la porte, mes cheveux se hérissaient : je ne manquais pas de voir dans la cour des monstres hideux, avec des yeux de feu, qui vomissaient des flammes, et qui me montraient les dents. Je rentrais avec précipitation, souvent sans être rhabillé, je me réfugiais au milieu du cercle des veilleurs et des veilleuses. On se moquait de moi. J'aurais bien voulu sentir qu'on avait raison ! Mais loin de là ! j'étais touché de la compassion la plus profonde, quand je voyais les étrangers sortir pour s'en aller. Je ne concevais pas comment ils pouvaient se résoudre à s'exposer à la fureur de tous les monstres que je venais de voir. J'ai dit, dans ma première Époque, de quelles frayeurs j'étais agité les nuits, dès l'âge de trois ans. J'appelais ma mère,

que j'éveillais, et je n'étais parfaitement rassuré que lorsqu'elle m'avait répondu. — « J'ai peur! » criais-je. — « Grand nigaud! » me disait mon père, « pourquoi nous éveiller? de quoi as-tu peur, dans » une chambre, couché au pied de notre lit? — Je » vois le Démon, qui me fait des grimaces! » Ma mère me répondait que c'était parce que je n'avais pas été sage. Mais mon père la reprenait, en lui disant qu'il ne fallait pas donner aux enfants des idées fausses, même avec une intention morale... J'ai depuis remarqué que les inventeurs des Religions ont eu beau jeu dans les commencements! car jamais un sauvage n'a donné de religion à son pays; c'était toujours un étranger, qui arrivait d'une contrée éloignée, plus instruite, et à qui l'occasion faisait naître l'idée de maîtriser la pensée chez une nation innocente et crédule. La Religion Chrétienne n'est peut-être pas la plus effrayante des superstitions, quoiqu'elle le soit beaucoup; témoin les tourments auxquels se condamnent les dévots de l'Hindoustan; et dans la Grèce, ces Furies qui poursuivaient Oreste, dont les Remords étaient matériellement personnifiés : car il ne faut pas croire que les Fureurs d'Oreste soient des fables; ce sont les restes historiques de temps cachés dans les ténèbres de l'ignorance... Jamais les enfants n'auraient ces craintes vives et dangereuses, si elles ne leur étaient communiquées par des opinions absurdes! J'en ai aujourd'hui l'expérience sur ma fille aînée, accoutumée dès son enfance à être laissée seule sans

lumière : elle s'ennuyait, mais elle n'avait pas peur; la peur naturelle n'existe en nous que sur des objets réels, et non sur les chimères qu'enfanta l'imagination des esprits faibles. Ces sortes d'êtres sont toute leur vie bien au-dessous des enfants! Ceux-ci ne voient rien; ceux-là voient faux... La peur fut en moi une maladie longue et cruelle! mais elle ne fut pas ma seule maladie morale; elle fut accompagnée d'une autre.

La sauvagerie était une maladie de mon âme, qui s'est prolongée en moi beaucoup plus longtemps que l'autre, puisque je n'en ai jamais entièrement guéri. La vue des autres hommes m'intimidait, m'effrayait même, dès que j'eus l'usage de raison. La Nature ne m'avait pas destiné à être un homme social. Je suis embarrassé à trouver la vraie cause de ma sauvagerie. Je l'ai longtemps attribuée à mon frère aîné, qui, à chaque visite qu'il faisait à la maison paternelle, s'informait à ma mère de mes petites fautes, et me donnait pieusement le fouet, sous prétexte que, étant mon parrain, il avait répondu de mes fautes au baptême. Mais depuis, en y réfléchissant, j'ai senti que mon frère parrain ne fit qu'augmenter ma maladie, qui venait de l'étrange susceptibilité de mon imagination... Cette timidité, qui me faisait redouter mes semblables, a duré jusqu'à l'âge de quarante ans; et si elle cesse aujourd'hui, c'est que le moral l'emporte sur le physique, par deux raisons : la vue de tant d'hommes qui ne me valent pas, ce qui me donne de l'indifférence pour leur jugement;

et la diminution de ma sensibilité. Car nous mourons gradativement depuis le moment où nous avons cessé de croître; à peine jouissons-nous quelques jours de notre parfait développement. A cinquante-un ans moins dix jours, que j'ai aujourd'hui 13 Octobre 85 (soixante-trois ans, 9 Janvier 97, en càsant), je m'aperçois visiblement de cette diminution de sensibilité, que j'avais crue longtemps la même en moi. En y réfléchissant, je vois qu'elle était exquise entre quatorze et quinze ans, époque à laquelle j'ai cessé de croître : c'est alors que j'aimais *Jeannette Rousseau,* avec cette délicatesse que je n'ai jamais depuis retrouvée dans mon cœur. C'est à dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt, vingt-un ans, que j'adorai Madame Parangon : ma sensibilité, sans doute, était encore exquise; mais la ville et ses plaisirs y portaient journellement atteinte. Si j'avais aimé Madame Parangon au village, à cette dernière époque, je l'aurais aimée aussi purement que *Jeannette :* si nous nous étions parlé, mon amour pour Mlle Colette eût été le sentiment d'adoration le plus entier, le plus respectueux qui ait existé dans le cœur humain... Ma timidité avec les êtres de mon espèce, si longtemps prolongée, fut non seulement ce qui m'empêcha de parler à Mlle *Jeannette Rousseau;* mais depuis, à Paris, jusqu'à mes quarante ans révolus, il suffisait qu'une jolie marchande me plût, pour que je n'osasse acheter chez elle; je ne me suis aguerri là-dessus qu'entre quarante-cinq et soixante. Et c'était précisément la timidité vaincue qui donnait

tant d'effronterie à mes passions, en certaines rencontres; j'étais un homme ivre, tiré de son caractère par une exaltation momentanée. Mais mon enhardissement est une preuve de la diminution de ma sensibilité physique. Ma timidité, comme la fièvre de certains malades, diminue avec mes forces. On m'objectera que j'ai cependant beaucoup aimé dans ma première jeunesse : Mlle Madelon, Mlle Manon Prudhot, Mlle Colombe, Mlle Émilie, Mlle Marianne Tangis, Mlle Edmée, et jusqu'à Mlles Doris et Dircé Bourdillat. Je réponds que j'étais alors ivre de désir, hors de moi-même; et, en outre, accueilli par les jeunes personnes. Sans ce dernier point, jamais je n'aurais osé leur parler. Je suis encore aujourd'hui si timide pour demander l'argent qui m'est dû, que cette démarche est mon plus grand supplice : je vais dix fois, avant d'entrer.

La maladie corporelle à laquelle je fus le plus sujet, dans mon enfance, après l'évanouissement, c'était la colique. J'en étais souvent attaqué, sans doute à cause des aliments que je dévorais trop avidement, dans la faim que j'amassais à courir les champs, pour chercher des nids ou garder les moutons. L'air de Sacy est très vif sur les collines au pied desquelles est situé le village; en arrivant, je me jetais sur le pain tendre, que je mangeais avec des noix, ce qui me le faisait dévorer avec une double avidité. Dans la colique qui survenait, je n'avais pas d'autre manière de me soulager que de me mettre le ventre sur une bassinoire échauffée, et la douleur cessait

presque aussitôt. Ces coliques ont disparu à la petite variole, que j'ai eue à onze ans et demi.

Mais j'étais sujet à une autre sorte de colique, dont j'ai encore aujourd'hui des attaques (85 ; elles ne sont presque plus rien, en 96, à cause d'une autre maladie, dont je parlerai). Je puis avoir cette dernière colique sans la provoquer; mais je suis sûr de l'avoir en la provoquant. Elle est la suite d'une irritation dans les vaisseaux déférents, irritation dont on va connaître la cause par mon récit. La première fois que je fus attaqué de ce genre de maladie, j'avais joué avec mes sœurs, mes jeunes frères, et deux ou trois filles du village, plus âgées que moi : quoique je n'atteignisse alors que neuf ans, j'avais éprouvé de l'érotisme en badinant avec Marie Fouard, celle que je préférais. Apparemment que, semblable aux jeunes arbres qui portent des fruits avant d'avoir pris leur accroissement, j'étais déjà homme intérieurement : les vaisseaux s'emplirent, se gonflèrent, et j'éprouvai une douleur inconnue. Un abattement inconcevable l'accompagna, quoiqu'il n'y eût pas eu d'émission. Je cessai de jouer, et j'allai me coucher dans un coin de l'étable aux moutons, sur du fumier chaud. La douleur se dissipa en trois heures. Cette colique ne revint pas d'elle-même; mais elle ne manqua jamais, dès que la même cause l'excita, toutes les fois que les caresses amoureuses ne furent point suivies de la jouissance. Elle m'a pris journellement dans ma cruelle maladie de 1770, avec une violence inexprimable, et il paraît que les glaires

descendues de l'estomac y contribuaient aussi pour leur part. Je ne l'eus pas en 1776 (sans doute que l'Eau de mon ami le docteur Guillebert m'en préserva); ni cette année 85 (ni en 95); d'autres symptômes se sont manifestés. En voici la raison. En 1779, il m'arriva un accident terrible! Un matin, je m'aperçus d'une déperdition! Un examen répété me convainquit qu'il était réel. Il m'affaiblit plus que vingt ans de travail, me donna le mal de poitrine, et mina mon tempérament. Ma passion pour les femmes, sans être anéantie, fut diminuée de moitié. Je lus alors *Astruc*. Un conseil à donner à toutes les personnes attaquées d'une maladie, c'est de ne jamais lire les ouvrages de médecine ou de chirurgie qui en traitent. Je ne saurais dire combien la lecture d'Astruc me fit de mal! sans mon ami Guillebert, qni me raffermit, elle m'aurait fait mourir. Mais les plus grands maux ont presque toujours leur avantage : par exemple, ici ma déperdition me délivra de mes coliques spermatiques, ou du moins les rendit très supportables.

On a vu que j'avais eu jusqu'à onze ans la *lectiminction*. La rougeole m'avait guéri de fréquents accès de fièvre, dont ma jeunesse était assaillie. De même, la petite variole me délivra de mes coliques et de ma faiblesse de constitution. Il faut encore ici avertir les parents, qui sont obligés de mettre leurs enfants en pension, combien une diminution d'aliments peut être funeste. Ce ne fut pas l'avarice du maître Berthier de *Joux* qui me retrancha des ali-

ments; ce fut ma timidité. Mais il pensa m'en coûter la vie, et ma petite variole en fut beaucoup plus dangereuse.

Je n'étais bien qu'à Sacy : c'était pour moi le Paradis terrestre. Bien fous ont été les Rabbins Juifs, de tant disserter sur la situation de l'*Éden!* Il est partout où l'homme est né : c'est le sol natal qui est notre Paradis terrestre. Témoin la maladie du pays, que j'ai si cruellement éprouvée à Vermenton et lors de mon premier voyage à Paris. J'étais aussi susceptible du *tædium patriæ* que les Suisses eux-mêmes. Je nommerai cette violente affection la *maladie patriale.*

J'eus, en sortant de *Joux,* une fièvre tierce, accompagnée de délire, et dont je souffris horriblement pendant tout l'hiver. Au printemps, on voulut faire passer ma fièvre par des purgations; mais la petite variole fut le plus efficace des remèdes. C'est ce qui me fait croire qu'on s'est trompé, en regardant la petite vérole comme récente : c'est l'expurgation d'une gourme naturelle, aussi ancienne que le Genre humain : cette gourme a lieu dans toute l'animalité ; elle est très visible pour les chevaux, pour les agneaux, etc. Les souffrances que j'éprouvai, dans les commencements de cette maladie, étaient inexprimables! Ma fièvre d'éruption fut accompagnée d'un délire de fureur : il me semblait que j'avais des serpents dans le sein; je sautais du lit; je les secouais; ils me tombaient sur les pieds, et je poussais des hurlements de frayeur. Mon père, tout fort qu'il

était, ne pouvait me contenir. Je fus ensuite si abattu, qu'on me crut mort. Je demeurai dix-huit jonrs aveugle : on tremblait pour ma vue, qui, heureusement, n'avait pas souffert, grâces aux tendres soins de ma mère, qui furent les mêmes qu'elle aurait donnés à une fille, dont elle aurait voulu conserver la beauté. Cependant, à ma convalescence, je fus d'une laideur amère, qui dura plusieurs années; après lesquelles ma gravure, par un effet de la blancheur que me donna mon séjour à la ville, se changea presque en beauté... Je pense de même que la grosse sœur de la petite variole est ancienne : on voit dans le *Lévitique,* chap. XV, v. 1-18, que l'homme qui souffre du flux de semence sera impur et séquestré de la Société. Or, je demande si le flux tranquille et benin, qui ne s'aperçoit pas, aurait pu nécessiter une pareille loi? La gonorrhée seule était assez marquée pour cela. Les Juifs la tenaient donc des Égyptiens, qui sans doute l'avaient eue des Éthiopiens, et ceux-ci des Nègres, chez lesquels elle est endémique, mais très peu dangereuse et facile à guérir (Voyez le *Pornographe,* 3e édition.) En Espagne, la variole est une bagatelle. C'est bien moins en Guinée. A Haïti, ou Saint-Domingue, d'où les Européens ont tiré la nouvelle édition de cette maladie, peu de Caraïbes s'en trouvaient incommodés, quoique tous en eussent le germe. Ce furent leurs femmes qui la communiquèrent aux matelots Espagnols; car les vierges même pouvaient la donner. Transplantée dans des climats froids, la variole de-

vint terrible! car le froid du climat s'oppose à la transpiration, qui seule la guérit dans les pays chauds, à l'aide d'une tisane de gaïac.

Mes dents se noircirent pendant que je fus en pension sous l'abbé Thomas, maître des enfants, dont j'ai parlé dans ma seconde Époque. Une démangeaison ombilicale, très incommode, puisqu'elle me forçait à un mouvement incessable, m'a tourmenté presque toute ma vie. Ma première maladie Haïtienne se manifesta en 1757, quelques mois après la mort de Madame Parangon. On a vu comment. La seconde attaque eut lieu en 1770 : je l'ai racontée. Je ne parle pas de la rechute de 1771 : c'était une suite, sans contact nouveau. L'accident de 1776 doit-il être attribué à celle que j'en accusai, ou était-ce une suite de 1770, renouvelée par une trop grande effervescence? La cause de l'indisposition de 1785 est sûrement une suite de celle de 1770, puisqu'elle a reparu sans cause et plus terrible en 1795.

Je vais à présent dire un mot d'une maladie que je n'ai éprouvée qu'en 1757 et 58, après ma première contagion. C'est celle dont j'étouffais, et dont me guérit Zéphire. L'étouffement, ou serrement douloureux du haut de la poitrine, était huit heures à croître, huit heures à diminuer, et il restait huit heures. Je me levais au bout des vingt-quatre heures, et j'allais travailler. J'oubliai cette première attaque, regardée comme l'effet d'un vent entre cuir et chair, quand, onze jours après, j'en eus un autre accès,

sans cause extérieure. (Car, au premier, j'avais senti le point douloureux à l'omoplate, en dérangeant une casse). Ce second accès fut beaucoup plus fort et plus douloureux que le premier. On alla chercher mon ami *Bonnet,* garçon apothicaire chez un habile pharmacopole. Il accourut, et me donna des gouttes d'Angleterre sur un morceau de sucre. Ce remède me soulagea en me faisant dormir le reste de l'accès. Mais ce fut Zéphire qui acheva de me guérir. Je perdis Zéphire, et je connus le désespoir, déjà senti à la mort de Madame Parangon; mais je ne l'avais pas vue mourir, elle n'était pas expirée sur mon sein! Je ne lui aurais pas survécu... Je perdis Loiseau, et je connus l'isolement absolu, dont je n'ai jamais guéri. Le désespoir est une cruelle maladie! c'est celle de la raison humaine; c'est celle qui rétablit l'égalité entre l'homme et la brute : c'est la maladie dont je sens que je mourrai!

A mon retour de Dijon, en 1759, au mois de Septembre, j'eus la fièvre-quarte, occasionnée par une pluie d'orage qui m'avait trempé jusqu'aux os. Je la fis passer à l'aide d'une purgation et d'une infusion de sauge, bouillie dans une pinte de vin rouge réduite à chopine : remède de cheval, que je fis deux fois, et qui me causa une sueur si abondante que mes forces en furent totalement épuisées. Mais il emporta la fièvre, dont tous les accès allèrent ensuite en diminuant. Je ne conseille ce remède à personne.

En 1764, je me fis une blessure à chaque jambe : on y mit du baume d'Arceus; or ma peau ne peut

supporter les graisses : il survint un érésypèle, qui me couvrit tout le corps. J'exfoliai de la tête aux pieds.

Ma première indigestion date de Courgis, en 1748, pour avoir soupé d'une cuisse de lièvre. La seconde eut lieu en 1758, pendant ma maladie de douleur, après la double perte de Zéphire et de Suadèle. La troisième, qui date de 1765, provenait de fatigue trop prolongée, une veille de Pâques, lorsque j'étais prote chez F.-A. Quillau. Je fus près de mourir de celle-ci, et j'en eus ensuite fréquemment, par l'affaiblissement de mon estomac. Ce n'est qu'entre quarante-cinq et quarante-six ans que ce viscère s'est fortifié de nouveau.

Une strangurie habituelle est la suite naturelle de ma maladie de 1770; la suppression fut entière, mais pendant quelques heures seulement, en 1775; ce n'est qu'en 1795 que la rétention a été absolue et qu'il a fallu employer la sonde. Choppart est mort; je n'aurai plus de sauveur! A la vérité, la veuve de mon ami Guillebert me donne encore de son Eau, qui m'avait guéri en 1775; mais ce n'est que par un long usage, comme d'un mois, et elle ne pouvait m'être d'aucun secours en 1795.

J'eus une hernie et le flux hémorroïdal en 1786. Je suis menacé de la pierre. Une humeur dartreuse me tourmente. Ainsi je suis couvert d'infirmités. Ha! combien d'êtres humains me ressemblent, sans qu'on s'en doute!... C'est ainsi que la Nature nous détache de la vie, en la rendant douloureuse, et fait quelque-

fois désirer la mort, qui est la privation de tout sentiment. Mais c'est encore ici une mort violente ou forcée; un seul genre de mort est naturel, c'est celui de vieillesse ou d'extinction : l'homme alors tombe comme un fruit mûr, et sa vie naturelle est achevée.

Après cet article de mes maladies, il serait naturel de donner ici celui de mes AFFAIRES. Mais elles me paraissent suffisamment exposées dans le cours de mon Histoire. Quant à mes INSCRIPTIONS, que je comptais placer ensuite, elles auraient peut-être intéressé quelques personnes. Mais mon Ouvrage est déjà trop volumineux. D'ailleurs ces Inscriptions ou Dates ont servi de base à tous les détails où je suis entré. Mais je tâcherai de trouver place, pour la REVUE DE MES OUVRAGES, à la fin de mon CALENDRIER...

Depuis ma maladie de 1795, toujours prête à revenir, affaibli par celle de 1779, j'attends la mort en travaillant. J'ai composé, en 1796, deux Ouvrages, l'un de six, et l'autre de quatre Parties : j'en parlerai dans ma REVUE. Mon cœur est mort avec les sens, et si quelquefois il me prend un mouvement de tendresse, c'est une erreur, comme celles des songes ou des eunuques; elle me laisse ensuite dans une tristesse profonde. J'en donnerai un dernier exemple en terminant cette ÉPOQUE. J'ai toujours aimé avec délicatesse, et souvent platoniquement. Personne n'a pensé, dit et fait des choses plus tendres. Mais, enfin, je m'aperçois que la source de la

tendresse du cœur est dans les organes de l'amour physique. Étudiant toujours sur moi-même le Cœur humain, que je cherche à dévoiler, j'ai tâché de découvrir la cause des goûts atroces des vieillards; et je l'ai trouvée dans leur impuissance. Il leur faut, pour les exciter, les expressions les plus obscènes, les attouchements les plus révoltants. J'y ai trouvé la source de la cruauté des exécrables Ouvrages composés depuis la Révolution, *Justine, Aline, le Boudoir, la Théorie du Libertinage;* et si j'ai l'air d'en indiquer l'auteur, dans la VIII[e] Partie de cet Ouvrage, c'est que j'ai voulu prévenir, en lui montrant qu'il est connu, la publication de la *Théorie*, qui ne paraît pas encore et que j'ai lue en manuscrit... Le vieillard corrompu, blasé, ne trouvant plus le plaisir, non seulement il ne prétend pas que la femme en goûte, mais le monstre veut qu'elle souffre, qu'elle gémisse, à proportion de sa jeunesse et de sa beauté; et si elle est très belle, très jolie, d'une naissance très honnête, il veut qu'elle périsse dans les tourments. Plus elle était destinée à avoir de bonheur, plus il veut qu'elle soit malheureuse. C'est ainsi que pense l'infâme *Dolmancé,* dans le *Boudoir*. Si jamais la *Théorie du Libertinage* vient à paraître (comme je m'y attends dans ce siècle démoralisé), elle fera frissonner les plus scélérats.. Je prends acte aujourd'hui, 1[er] Vendémiaire an V, qu'on y propose, à l'imitation de mon *Pornographe,* d'établir des bureaux pour le prix des femmes publiques, avec cette horreur ajoutée, que les trois derniers bureaux des neuf

établis par cet infâme Ouvrage, livreront aux libertins des femmes destinées à être torturées et mises à mort, pour le plaisir des scélérats qui auront le goût de l'inventeur !... On paiera le double du prix du billet, si la femme est enceinte... Ici, l'on poignarderait l'exécrable auteur... Et ce n'est pas tout ! On trouve, à la fin du manuscrit, l'immolation d'une jolie fille de dix-huit ans, nommée *Angélique,* qu'une marquise, sa maîtresse, abandonne aux effroyables tourments et à la mort que lui font souffrir une demoiselle de dix-huit ans, la marquise elle-même, et le tigre Dolmancé... Le monstre-auteur prépare une *Suite* à cet abominable Ouvrage, dont je supprime les détails, que néanmoins j'avais écrits. On introduit, à la fin, trois orphelins, deux filles et un garçon, beaux, délicats, bien élevés, mais sans parents, et qu'on met aveuglément sous la protection de la même marquise. Telles sont les victimes qu'on doit torturer dans une *Suite* à la *Théorie du Libertinage* (comme celle-ci est la suite du *Boudoir*). O Gouvernement, préviens ce scélérat, qui peut faire donner une mort cruelle à vingt mille femmes, s'il est lu par les soldats... Quittons ces horreurs.

J'ai dit que j'avais perdu Thérèse en 1796, au bout de vingt-quatre ans de connaissance et douze de renouement, qui n'a pas été un instant interrompu. J'ai donc achevé de perdre Louise !... et doublement, en perdant Alanette. Mais deux jeunes personnes m'ont inspiré de l'intérêt. J'aime à les voir ; je suis triste quand elles ne paraissent pas.

Y aurait-il donc quelque rapport secret entre elles et moi? L'une à seize ans, l'autre quatorze. Celle de seize ans est laide, et je ne l'en aime pas moins; l'autre est jolie; mais je les chéris également. Je crois l'aînée fille de M[lle] Merlin, et sortie d'une aventure que j'ai supprimée, mais qui se retrouvera dans mon *Calendrier*. La seconde, à la ressemblance, me paraît sortie de Sophie P., cousine de Rosalie.

Je ne connais plus le désir. Il faut dire cependant qu'au milieu de Fructidor an IV, ayant vu sortir d'une boutique de la rue *de Thionville* une femme de trente-deux ans, je ne pus m'empêcher de l'admirer. Elle marcha devant moi, se retroussa et montra une jambe parfaite. Je l'abordai. — « Baissez » votre jupe. » La demoiselle sourit. — « En vé- » rité! » lui dis-je, « il y a conscience à mettre tout » le monde sens dessus dessous; et jusqu'aux pau- » vres vieillards! — Ho! je vous connais, » me répondit-elle, « et vous allez me connaître aussi : » maman est Madame Hollier. — Madame Hollier? » de la place *Dauphine?* — Elle-même. — Je m'en » félicite, Mademoiselle; c'est un bonheur pour » moi. — Je m'en félicite aussi : vous valez mieux » qu'un autre. — Vous êtes la seconde ou la troi- » sième de mes filles que je reconnais par la jambe » (Adelaïde Simâr et Filette-Alanette). — « Il est vrai » qu'on m'accuse de l'avoir très bien! — Admi- » rable! » Elle éclata de rire. — « Ha! voilà bien » ce que m'ont dit mes deux sœurs, ma jumelle et » Virginie! — Quelle est votre jumelle?... » En

ce moment, il passa un cabriolet sur le *Pont-Neuf :* légère comme le vent, Hollière le suit, le devance, y est reçue, me salue de la main, et s'envole... Je ne l'ai pas encore revue.

J'ai soixante-trois ans. Je vis seul, isolé; ma fille Marion, chez laquelle je mange, est veuve, a l'embarras de trois enfants, et point de fortune... Il me faudrait une compagne de quarante à soixante ans, assez aisée pour me nourrir. J'ai encore d'excellents Ouvrages à faire, dont les plans sont tracés; je les ferais paisiblement, et produirais au delà de ma dépense. Voilà ma situation, mes idées, mes ressources.

On sait que l'*Institut national* a été établi pour servir de retraite aux véritables gens de lettres. Certainement je suis plus homme de lettres qu'un *Fontanes,* qu'un *Guinguenet (a),* qu'un *Millin,* qui tient en outre une place à la Bibliothèque Nationale, qu'un *Sélis,* et cinquante autres de cet acabit. Qu'a fait Fontanes? En toute sa vie (et il a quarante-cinq ans), une traduction en vers de l'*Essai sur l'Homme,* de *Pope,* déjà mieux traduit en prose par *Reynel :* mais du moins il a fait quelque chose. Qu'a fait Guinguenet? Rien : un relieur lui a couvert proprement deux petits volumes in-18 compilés... Qu'a fait Millin? Ha! Villette seul, son maître, pourrait nous le dire. Mais il est mort; ne troublons pas sa cendre! Et Sélis? Moins que rien; car il n'a fait que

---

(*a*) Ginguené. *(N. de l'Éd.)*

du vent : ce qui, en littérature, est bien au-dessous du rien! Je me suis trompé au sujet de Fontanes : il a fait un second Ouvrage, dont le Jacobin *Balzac* lui dira le titre... Voilà quels sont les gens qui ont exclu de l'Institut National le Génie accablé sous le poids du malheur et de la vieillesse! Il est impossible d'exprimer avec quel acharnement tous les hommes sans titre et sans mérite, les frelons, ont expulsé les abeilles industrieuses! ont ôté aux vrais gens de lettres la subsistance que la Nation leur voulait assurer; au pauvre NICOLAS, par exemple, qui pendant quatorze ou quinze ans a fait subsister treize pères de famille, tant de l'imprimerie que des autres états relatifs à la Littérature. Il a fait rentrer par ce travail des sommes considérables, ses Ouvrages ayant un grand cours en Suisse, en Allemagne, et jusqu'en Russie. Voilà de véritables droits aux bienfaits nationaux, et non pas ceux d'une foule d'intrigants qui se sont emparés de l'*Institut*, et qui le déshonorent. NICOLAS en demandera les appointements, qui lui sont dus, d'après les vues nationales, et consentira de n'en pas être membre, avec Ch, Fo, Gu, Mi, et tant d'autres.

J'ai absolument cessé d'aller au *Palais-Égalité*, depuis que rien n'y parle plus à mon cœur. Cet odieux séjour m'est devenu insupportable; surtout depuis qu'il a corrompu mon *Adelaïde*, la seule des miennes qui ait manqué à ce qu'elle me devait. Je l'avais effacée de cet Ouvrage, mais la vérité me force de l'y remettre. Il est vrai que la faute en est

à sa mère, que j'avais crue si bonne fille, lorsqu'elle était servante; mais depuis qu'elle est mariée, et qu'elle a fait fortune, elle est devenue insolente, et communique ce défaut à sa fille. Elle m'entendra seule, en ce moment, où je l'invite à se corriger. Car je n'accuse encore que le *Palais-Royal*... Mais achevons de décrire ce séjour abhorré; ou si ma plume, glacée par la douleur, s'y refuse, empruntons celle d'un homme plus courageux, du citoyen-Représentant *Mercier :*

« Reportez vos pas sous les galeries qui conduisent au Théâtre de la République, vous apercevez, à la suite l'une de l'autre, des boutiques de filles qui tiennent des déjeuners et des soupers froids : là on entre, là on sort sans dire mot; on est servi en montrant l'assignat. Des courtiers, des maquignons, des coureurs de vente fument, ruminent, boivent dans ces antres silencieux; personne n'y parle, et les plus grandes orgies y sont, pour ainsi dire, muettes. Des ruisseaux d'urine coulent auprès; les avenues sont ténébreuses et froides; le libertinage y a pris je ne sais quelle forme glacée, qui paraît avoir son code et ses motifs. Non loin (et dès qu'on aperçoit un peu de jour), des garçons perruquiers donnent des espèces de leçons publiques, et enseignent à leurs maîtresses à crêper des perruques de femmes. A côté d'une poupée coiffée en cheveux d'or, pendent des andouilles et des jambons. Tout à côté, des milliers de bouteilles de vins fins, des liqueurs de la Martinique, exposées sur des gradins, présentent aux regards des passants leur orgueilleux étiquet. Au moment que je parle, deux cents bouteilles, posées sur une planche mal affermie, viennent de tomber sur

d'autres bouteilles, et le vin du Cap a mêlé ses flots à ceux de la crème des Barbades. Le sol profondément imprégné a chassé, à cent pas à la ronde, la mauvaise odeur du lieu. Tel qui buvait, jadis, modestement, de la tisane, quoique agioteur secondaire, avale aujourd'hui et ne savoure que le Champagne, ainsi que les autres vins délicieux sortis de la cave des Émigrés, et qu'ils ne boiront plus. Les morceaux fins, les pâtés de perdrix, les cerises au petit panier, les pois dans leur primeur, les hures de sanglier, voilà les bons morceaux des marchands d'argent, des brocanteurs, qui, dans un espace de six cents pieds carrés, trouvent leur table, leur promenade, leur domicile, leur jouissance, leur fortune, et l'aliment éternel de leur travail monstrueux. Le cours du louis, dont ils sont les maîtres, se trouve enregistré, d'heure en heure, sur la couverture des pâtés. Vous avez lu 1,000 livres; vous repassez : l'étiquet vous offre 1,500 livres. Les boutiques de bijoutiers, toujours nombreuses, sont resplendissantes, comme s'il n'y avait ni misère, ni infortunés. On ne voit que des chaînes de montres, moitié perles, moitié diamants, qui pendent parmi les montres à quantième. Ceux qui n'ont tout juste que pour acheter un pain, regardent ces bijoux précieux, qui ne sont séparés de leurs mains que par un verre transparent, et ce fragile rempart est religieusement respecté. Les marchands de draps font descendre, du plancher au sol de la boutique, toutes les étoffes ondulées, qui contrastent avec les mises ignobles et sales des passants : on dirait que ces marchandises ne sont plus pour les Français, et qu'on va les embarquer pour la Turquie. On les contemple à peu près du même œil que les tableaux du Muséum. Ces étoffes sont sous votre main, vous pouvez les toucher. Personne ne semble les garder, et les maîtres sont dédaigneux, lors-

qu'il s'agit de vendre. Des boutiques plus resserrées, mais non moins riches, vous offrent des superfluités brillantes : ce sont des bagues à deux faces, c'est une fleur de souci ou une pensée, ou un Amour qui tient un fil, un oiseau qui vole, ce sont des firmaments de pierres étoilées, des présents d'amitié ; des boucles d'oreilles en fleur, en filigrane ; des boîtes d'or, des étuis d'or, des médaillons d'or, beaucoup de glaciers d'argent avec leurs cuillers ; des coupes d'argent de forme antique, avec leurs manches en ébène. Et tout en admirant cette riche clincaillerie, qui annonce que l'or existe encore et n'est point totalement disparu (car les trois-quarts-et-demi de la Cité pourraient en avoir perdu le souvenir), on sent l'odeur des ragoûts exquis, qui monte en vapeur légère au travers des soupiraux ; les buffets sont chargés de fruits, de confitures, de pâtisseries, et l'on dîne là à toute heure, de même qu'à la cour des Potentats Allemands, au son des instruments et des cors de chasse, embouchés par des filles qui ne sont pas des Nymphes de Diane. Des tripots de jeu soutiennent des boutiques de filles, qui vendent des modes, des jarretières, des houppes, de l'eau de lavande, des cadenettes, de la cire à cacheter. A côté, est un libraire où l'aristocrate chagrin, le frondeur de la Constitution recommence journellement ses éternelles lamentations. Les plus énormes sottises se débitent au milieu des livres qui ont préparé la Révolution, et à côté des Ouvrages qui maintiennent la Liberté ; mais le libraire, malgré son avarice, ne vend ceux-ci qu'à regret. Les Anti-républicains y déclament sans cesse contre ce qui s'est fait et ce qui se fera. La République ne les aperçoit pas, et marche au milieu de ces ttiomphes. Que d'appâts sans cesse tendus à l'Adolescence, à l'homme blasé ! Les tableaux sortis des cabinets curieux, les gravures libertines, les romans éro-

tiques, servent d'enseignes à une foule de prostituées logées aux mansardes. Leurs filets sont à dix pieds de la Jeunesse ambulante, oisive et déjà desséchée dans sa fleur. Je n'ai voulu peindre que les galeries. Au-dessus des boutiques et des mansardes, sont les Académies de jeu, où toutes les passions et les tourments de l'enfer sont rassemblés.

Presque tous les mouvements qui ont troublé Paris ont pris leur origine dans les réduits du Palais-Égalité : c'est dans ce lieu infernal que les plus grands ennemis de la France ont ourdi leur trame, et un foyer d'impureté tel que celui-ci, s'il devait subsister longtemps, suffirait à miner la République la plus robuste. Le génie républicain ne pourra s'asseoir, un jour, que sur ses ruines; c'est-à-dire, lorsqu'il sera transformé en un édifice nouveau et utile à la chose publique.

Ce palais a ses phases, et non moins changeantes que celles de la lune. Dès que le jour tombe, toutes les arcades s'illuminent subitement, les boutiques deviennent resplendissantes, et les bocaux des joailliers jettent au loin une grande clarté. La foule devient plus nombreuse, et sort du Jardin du Commerce, car on pourrait ainsi l'appeler. C'est l'instant où les Académies de jeu s'ouvrent, malgré toute la sévérité des lois de la Police, et tandis que les grands escrocs taillent dans les salons, les petits travaillent dans les fréquents passages qui communiquent dans les rues adjacentes, et qui servent d'échappatoires aux filous et aux agioteurs qui abondent. Autrefois c'était l'instant où les étrangers et les curieux allaient admirer dans les appartements secrets du Duc d'Orléans, les figures obscènes de l'Arétin, exécutées en cire grandeur de nature; c'était l'instant où le jeune homme abandonné à lui-même allait repaître ses yeux du spectacle de ce prétendu sau-

vage qui s'accouplait publiquement avec une femme de son espèce, à vingt-quatre sous par tête; et cet homme infâme, on le mit dans la même prison où étaient trente-deux Représentants du Peuple! Là je l'ai vu! Il en fut quitte pour quelques jours de captivité. Vos pas, sous les arcades, sont arrêtés par une fumée qui vous prend aux jambes. Vous regardez : c'est la flamme de la cuisine des restaurateurs; et tout à côté, des bals commencent dans les grottes souterraines. On aperçoit, à travers les soupiraux, les rondes de filles qui sautent, qui ricanent, qui se ruent sur leurs cavaliers, comme des Bacchantes, les cheveux épars. Là fourmillent les groupes d'escompteurs de mandats, et qui grossissent insensiblement. Entre un *mayolet* en redingote bleue, chapeau rond à poil, bottes cirées, son cure-dent à la bouche; il dit à demi-voix, *cinq-et-demi*. On lui balbutie deux mots, le groupe s'ouvre, il sort, il a gagné vingt mille francs. Toutes les filles le suivent, le tutoient, folâtrent avec lui; il les claquette sur la croupe, ou les pince légèrement. Il s'envole, on ne le voit plus. Cependant, dans les salles de vente, le Stentor a donné le signal. Les courtiers, les brocanteurs, les revendeuses à la toilette sont assis. On y vend à l'enchère les perruques de femmes, les pendules en lyre, les schals, les mouchoirs, les chemises, les lits à la duchesse. Un crieur promène sur des tables quadrangulaires chacun de ces objets devant les enchérisseurs. Il s'égosille, il s'est formé une voix, qui tient le milieu entre la voix et le mugissement du taureau; les manœuvres des vendeurs sont telles, qu'ils vous livrent toujours la marchandise la plus détériorée; les brocanteurs font payer plus cher tous ceux qui ne sont pas de la clique. Les espions rôdent dans les cafés du second ordre : on n'y politique plus, on y boit silencieusement de la bière, comme les Flamands

dans leurs estaminets. Le goût de l'eau-de-vie, chez plusieurs, a remplacé le vin; la godaillerie assise, qui boit au double, et qui s'incommode, reproduit quelques tableaux de Van-Ostade; on se porte aux lieux où l'on boit, et ces guinguettes sans air, sont l'endroit où j'ai eu plus de douleur à rencontrer l'homme qui s'y abrutit. S'il existe, sous les passages, des trous de boutiques, où des filles attirent par des œillades les passants; si l'on n'y voit que quelques rangées de paquets de poudre entremêlés de bocaux remplis de houppes ou de cure-dents : et si dans d'autres boutiques de même espèce, qui ne sont guère plus richement fournies, on ne trouve d'autres marchandises que celles peintes sur l'enseigne, ou bien les hardes de ces demoiselles suspendues intérieurement par manière d'étalage, ces lieux sont un sérail; c'est à la *Pâris,* ce que les gargotes sont au restaurateur Méo.

Il est de vastes salons, rendez-vous assidus de tous les hommes nouveaux engraissés de rapines, des fournisseurs des Armées, des faiseurs d'affaires, des administrateurs de tontines ou de loteries, des professeurs de vols nocturnes, enfin des agioteurs en chef. Là, vous êtes servis au simple coup d'œil. Le plat se porte sur la table en même temps qu'il est demandé; et comme tous ceux qui mangent sont cousus d'or, ils y mangent et sont servis en rois, en princes, en ambassadeurs, en financiers. Là, des cabinets particuliers s'offrent tout à la fois à la gourmandise et à la luxure. Les glaces qui les décorent multiplient aux regards d'un vieux Satyre, les appas de sa maîtresse, et tous les sièges y sont élastiques. Enfin il existe un salon particulier, où l'on boit les liqueurs les plus fraîches, et l'encens s'échappe en petits filets nuageux des cassolettes. Là on dîne à l'Orientale; mais l'avare n'y entre jamais. Ces plaisirs ne sont que pour le prodigue; mais il y re-

trouve, certains jours, toute la pompe et la bizarrerie du repas de Trimalcion. A un certain signal, le plafond s'entr'ouvre, et du ciel descendent des chars attelés de colombes et guidés par des Vénus; tantôt c'est l'Aurore; tantôt c'est Diane qui vient chercher son Endymion. Toutes sont vêtues en déesses. Les amateurs choisissent, et les Divinités, non de l'Olympe, mais du plafond, s'unissent aux Mortels.

Il fut un temps où le massage des Égyptiens y avait lieu. On était massé par des mains féminines dans une étuve de vin; mais cet acte salutaire à la santé et qui favorisait une utile transpiration, a cessé, quoiqu'il appartienne également à la propreté et à la volupté. Vous pensez bien que ceux qui sortent de là, sont étrangement scandalisés d'entendre à leurs oreilles, le *Postillon par Calais,* le *Messager du soir,* le *Miroir!* ils s'embarrassent bien de la *Lettre de Polichinelle,* de la *Constitution en vaudevilles,* de la *Pétition des Galopins des deux Conseils!* Les satires contre le Gouvernement leur sont aussi indifférentes que tous les éloges qu'on en pourrait faire. Leurs dîners fins valent mieux que ceux des Directeurs. Ils sont étrangers à tout ce qui se passe hors du cercle de leurs plaisirs; tous les débats politiques n'attirent pas plus leur attention, que les découvertes de Lavoisier n'attirent celle des mauvais poètes. S'ils entrent dans une boutique, ce n'est pas dans celle du libraire qui vit de pamphlets royalistes; ils entrent chez les marchands d'estampes, chez le bottier, le confiseur, qui sont porte à porte, ou chez les bijoutiers dont les devants de boutique sont tout brillants d'or et de diamants, de tabatières, de bagues énigmatiques. Leurs laquais oisifs s'enfoncent chez les vendeurs de saucissons, de pâtés, ou font quelques spéculations grossières sur les prétendus vins de cinquante-deux sortes. Mais ces laquais

ont beau vouloir imiter leurs maîtres, jamais ils ne feront, même en petit, ce que les agioteurs font en grand, et avec des monosyllabes magiques.

Tel est le cloaque infect, placé au milieu de la grande Cité, qui menacerait la Société entière d'avilissement et de pourriture, si les scandales qu'il offre n'étaient pas resserrés dans un point. La contagion funeste des jeux, les excès de la cupidité sous toutes ses formes, la licence des mœurs et des artistes ne s'étendent point aux restes de la Ville ; et c'est une chose digne de remarque, que plusieurs quartiers semblent comme épurés par tous les vices qui bouillonnent au centre, Ce que j'ai remarqué de plus affligeant que le libertinage, qui tient à la chaleur du jeune âge, c'est que le blasphème et le cynisme sont dans toutes les bouches et à tous les instants, qu'on s'en est fait un style, qu'on n'y prend pas garde.

On ne lirait pas à *Sodome* et à *Gomorrhe* les livres que l'on imprime et que l'on vend publiquement au Palais-Égalité. *Justine ou les Malheurs de la vertu*, *Aline*, *le Boudoir*, sont étalés sur des planches. Mettez une plume dans les griffes de Satan, ou du mauvais génie ennemi de l'homme, il ne pourra faire pis. Vingt autres productions, moins abominables, il est vrai, car celles dont je parle ont remporté le prix de la turpitude et du vice, sont là pour achever de décomposer ce qui restait de morale, par instant, dans le cœur de quelques jeunes gens. Et les vendeurs et les acheteurs s'autorisent de ces mots qui nous ont tant trompés : « *Liberté*, *liberté de la presse !* »

Une observation que j'ai faite, c'est qu'en me promenant sous ces arcades populeuses, j'ai été frappé de la ressemblance de plusieurs physionomies qui m'étaient connues et que j'avais vues dans mes voyages. Je croyais voir reparaître des personnes décédées... Si l'étude des phy-

sionomies sous les longs promenoirs du Palais-Égalité a son charme, elle vous dispose en même temps à une certaine misanthropie : car que de physionomies défigurées, et sur lesquelles l'origine céleste est presque totalement effacée ! O douleur ! la vraie physionomie de l'homme a fait place à des figures d'ogres et d'ogresses, qui semblent prêts à s'entre-dévorer ?... Il ne faut pas être un déchiffreur d'hiéroglyphes, pour deviner le but et l'emploi de toutes ces effigies grotesques dont les traits, l'attitude, le costume rappellent moins l'idée d'hommes sagement occupés, que celle de saltimbanques...

On croit que ce bâtiment, construit d'une manière hâtive, n'est pas fait pour durer longtemps. Des réparations de toute espèce y sont commandées par la nécessité... C'est sur cette masse combustible que le Cabinet Britannique avait fondé ses plus grandes espérances... C'est au Palais-Égalité que les chefs de deux factions, de Capet, et de Marat-Robespierre, tiennent leurs assises; et s'ils avaient pu s'accorder, ç'en était fait de la Patrie. »

J'ai un peu abrégé ce Tableau, et peut-être n'ai-je ôté que des choses utiles : mais on les aura dans l'Ouvrage.

Un instant de réveil, au milieu de ma léthargie ! Dans un moment où un fou m'enivrait d'espérances, où un débiteur fallace assurait qu'il allait me payer, un mouvement de joie sembla m'avoir rajeuni. Je m'appropriai. Il me vint alors une idée... que je ne sais comment épithéter. Je connais un pauvre homme qui a une fille de seize ans, douce, naïve, enfantine, agréable, sans être jolie. Je formai la résolution de l'épouser : — « Il vaut mieux, » pensai-je, « pour

» un vieillard une fille non formée, sans caractère, » sans volonté, sans besoins, qu'une femme faite, » qui aura des humeurs, des volontés, un tempéra» ment. » En conséquence de ce beau raisonnement, et pour ne pas ressembler à un vieillard de comédie, je pris la jeune personne en particulier, pour découvrir si M[lle] *Marie-Victoire* n'avait pas de répugnance à devenir ma femme? Je ne trouvai pas d'obstacles... Alors, décidé, je parlai au père. Ma proposition ne fut pas rejetée. Mais mon illusion ne dura qu'autant de temps que les promesses trompeuses de mon débiteur. Je frissonnai, en m'apercevant que je n'aurais associé M[lle] Marie-Victoire qu'à mon indigence et à ma vieillesse. Ce fut ce que je lui dis. Je voulus la donner à un ami, dont elle aurait fait le bonheur; mais, ou bien elle ne lui plut pas, ou il n'eut point assez d'intelligence pour l'apprécier.

Je dis alors à ma fille cadette, avec laquelle je mange, ce qui m'avait trotté dans la tête. Elle m'en fit encore mieux sentir les inconvénients, et j'abandonnai cette idée, dernière illusion de ma vieillesse... Ce n'est pas que je n'eusse raison, sur la jeunesse de la personne, particulièrement avec une Française septentrionale; avant que M[lle] Marie-Victoire eût des besoins, je l'aurais eue laissée libre, car quelquefois ces besoins ne prennent aux jeunes femmes qu'entre vingt-six et vingt-sept ans : du moins c'est ainsi que je l'ai observé. Je suis revenu à ma première idée de tâcher de trouver une compagne de quarante à soixante ans, à laquelle je ne

serais pas à charge, si elle pouvait garder quelque temps les manuscrits que je lui laisserais... Voilà mon dernier vœu.

J'en suis à 1797; je dois terminer ici ma IXe ÉPOQUE. Mais je n'ai pas achevé la VIIIe; j'ai réservé exprès l'Histoire de SARA, pour laisser le Lecteur sur des détails et des développements plus parfaits. Je ne voulais pas non plus rester sur l'idée de la destruction d'un vieillard; c'est par une passion vive que je veux terminer, en dépit de la Nature.

J'ai écrit librement, comme *Rabelais, Francion, Montaigne,* mes similaires; j'ai écrit sans licence, comme jamais on n'a écrit, depuis eux, à cause des plats censeurs. Mais n'ayant pas l'âme corrompue, comme l'auteur d'*Aline,* je peins l'amour, et jamais la débauche, encore moins la cruauté. C'est que l'amour, même d'échappée, comme celui qui donna l'existence à Virginie, à Sara, à Dælie, fut toujours en moi une vertu; jamais je n'ai profané la femme que j'ai possédée... J'ai toujours honoré celle que j'ai rendue mère; et si j'ai blasphémé Agnès Lebègue, c'est qu'elle a blasphémé l'amour la première en 1770. Pourquoi vivons-nous dans un siècle, et avec de tels hommes, qu'on puisse, qu'on doive se faire un mérite d'être, non pas tendre, mais humain avec les femmes?

FIN DE LA NEUVIÈME ÉPOQUE



REPRISE DE LA HUITIÈME ÉPOQUE



VANT de revenir à l'Histoire de SARA, il faut, en quelque sorte, en donner le dénoûment. Il n'arriva qu'assez longtemps après notre rupture.

Sara, après avoir eu Lamontette, avoir été sur le point d'épouser un commis, nommé *Las,* eut un abbé, avec lequel elle a demeuré rue *de l'Ancienne-Comédie-Française,* où je donnai son adresse à la marquise de Clermont-Tonnerre, qui désirait la connaître. J'avais expédié le congé par lettre à Delarbre; Las le signifia par lettre à Lamontette; mais personne ne me l'avait donné; Florimond m'avait seulement dit : — « Mademoiselle n'est plus ici. » Je libellai le congé pour Las. Quant à l'abbé, il a épousé à la Révolution.

Je ne voyais plus Sara, depuis le 23 Juillet 1782, époque à laquelle je commençai d'écrire notre Histoire. Mais je rencontrais assez souvent sa mère,

que je ne regardais plus. Un jour Florimond m'aborda, pour me demander la *Dernière Aventure,* dont il avait entendu parler : — « Vous ne risquez » rien de me donner cela, à moi ; je sais que j'y suis » ménagé... » Je feignis de ne pas le comprendre. Peu de temps après, je vis Mme Debée-Leeman donnant le bras à un petit chirurgien du quartier. J'en dis un mot dans le voisinage. On me répondit que la famille de Florimond, irritée de sa ruine et de son avilissement avec une femme déshonorée, était enfin parvenue à le faire renfermer. On m'assura, quelque temps après, qu'il était mort. Ainsi finit l'infortuné Florimond, trompé comme moi, mais plus malheureux encore On verra sa belle conduite avec Mlle Debée la mère : la générosité envers certains êtres serait-elle donc un vice ?

Je rencontrais toujours Mme Debée avec son chirurgien, et je détournais la vue. Mais enfin un jour je la vis seule, sur le quai *Bernard.* Je crus m'apercevoir qu'elle me faisait signe d'aller à elle. J'hésitais, craignant une scène. Mais son air me rassura. Je m'approchai d'elle. — « Vous m'avez bien ar» rangée, à ce qu'on m'a dit ; car je ne sais pas » lire le Français..... Mais je ne vous en veux » pas : vous ne l'auriez jamais deviné, si on ne » vous l'avait dit... Mais j'ai une chose étrange » à vous découvrir !... Vous avez connu un M. *Ca-» raqua ?* — Caraqua ? Non. — Ho mais ! c'est qu'il » déguisait son nom. Il le traduisait (comme il di» sait), en se faisant appeler *Chère eau,* qui était

» (disait-il) la même chose en Français. Ainsi, cet
» intrigant n'est pas de la famille des Chéreau de
» Paris; son nom *de Villefranche* était une vanterie
» pour se donner un air de gentilhomme; car
» il prétend que les Caraqua d'Italie sont nobles, et
» même comtes. — Je vous entends. A quoi nous
» mène ce long narré? — Je vais vous le dire.
» Hier, je me suis trouvée dans une maison de la
» rue *Saint-Jacques,* où j'ai rencontré une vieille
» connaissance, Mlle Zède Vilpois, à présent
» Mme Prudhomme. Elle me dit que son mari avait
» imprimé des estampes pour un des Ouvrages
» d'un homme de notre connaissance, qui demeure
» dans ma maison. Sans doute vous le savez? a-
» t-elle ajouté; c'est ce Monsieur Nicolas, qui demeu-
» rait à côté de ma petite chambre, quand j'étais
» chez mon père. — Non, je ne le connais pas. Il a
» bien demeuré dans ma maison un Monsieur
» Restif, auteur du *Paysan perverti*... — C'est juste-
» ment cela! — Quoi! cet homme si timide, qui
» rougissait de rien? — Lui-même. Pardi! vous
» l'avez vu d'assez près, Mademoiselle Lambertine,
» à ce que sa femme m'a dit, pour le remettre! »
(Lambertine! pensai-je). — « Et vous aussi,
» Mamselle... Moi, je ne l'ai vu que deux fois; et
» puis plus du tout... Est-ce bien possible? — Ha!
» très possible! car ça est... Je ne lui ai plus rien
» dit, et je m'en suis allée... Nous voilà en présence,
» expliquons-nous. Êtes-vous le Monsieur Nicolas

» de la *Fontaine (a)*?—Oui. — Voilà qui est bien!... » Ho! que j'ai de repentirs!... Je pouvais faire tout » ce que j'ai fait, en le faisant autrement! Et tout » allait bien!... O infortunée moi!... » Et elle versa des larmes... J'étais concentré. « Je vais quitter » Paris, » reprit-elle, « je pardonne à ma fille; elle » est moins coupable que moi!... Mais, qui vous » aurait reconnu? vous étiez si bête en ce temps-là, » à ce qu'on disait!... Je vous pardonne aussi. » Vous devez m'en vouloir! » Elle allait me quitter. Je lui demandai des nouvelles de Florimond. Elle se mit à sangloter, et ne me répondit pas. Ce qui me confirma sa mort.

Je n'ai pas revu depuis Mme Debée-Leeman, sans doute retournée à Anvers, sa patrie, vers 1788. Elle laissa, quoique non encore mariée, sa fille à Paris; car je vis celle-ci le 19 Février 89, sur l'Ile de *la Fraternité*. J'attendais qu'elle me parlât, la sachant instruite : elle n'en fit rien; la crainte de lui causer de la peine me retint aussi, et nous nous tûmes. Je la revis le 12 Mars de l'année suivante, un peu en désordre, et j'écrivis douloureusement sur l'Ile : *Sara pauper*... Je n'ai revu Sara que deux fois depuis le 12 Mars : la première, à la queue au lait, au bas du *Pont Saint-Michel*. (Quelle situation, que celle des femmes de Paris, durant la cruelle époque de la disette! Combien de jeunes personnes y ont trouvé

(a) De la Fontaine Saint-Séverin. Voir tome IX, p. 130 et suiv. *(N. de l'Éd.)*

la mort, ou la perte de leur innocence! Tant de poitrines délicates que donne le régime de Paris, tant de libertines qui allaient par goût passer la nuit avec des jeunes libertins, que les mêmes vues amenaient, trouvaient également là leur ruine)... C'est à la queue au pain, au coin de la rue *Poupée,* que j'ai vu Sara pour la dernière fois, et que j'ai appris son mariage avec l'abbé ; une voisine, qui se trouva de ma connaissance, me donna ces lumières. Je lui laissai mon adresse pour Sara ; mais je ne l'ai pas encore vue en 1797....

Je vais placer ici des détails sur la présentation que je fis de Sara, en Mars 1781, à M. Bultel-Dumont. Je les retranche de son Histoire, où ils auraient nui à l'intérêt.

Monsieur Nicolas, épris de la jeune Sara, eut pour elle un sentiment aussi vif que tendre et généreux : sans qu'il s'en doutât lui-même, il l'aimait en père. Il avait pour ami particulier un homme d'esprit, honnête et jouissant d'une fortune assez considérable, nommé M. Bultel-Dumont. Un jour, ils eurent ensemble un entretien, où Bultel ouvrit son âme à Nicolas : — « Mon cœur est mort, depuis » cinq à six ans. Je voudrais trouver un Objet qui » me causât une de ces secousses violentes qui don» nent du ressort à l'âme. Comme je ne suis plus » de la première jeunesse, je lui servirais de père; » j'en ferais ma compagne, mon amie; elle serait la » douceur de mes jours, et moi, je deviendrais son

» guide, son appui!..... » Nicolas soupira, puis regardant son ami, d'un air rayonnant de joie, il lui annonça qu'il connaissait le remède à sa situation : il lui nomma sa jeune hôtesse, le croyant plus propre que lui-même à faire le bonheur de Sara. Il lui parla de cette jolie personne avec l'enthousiasme de l'amour, tout en voulant la céder, et le portrait avantageux qu'il en fit excita la curiosité. On convint des moyens de la satisfaire. M. Dumont vint chez la mère de Sara, demander son ami. Il vit la demoiselle; elle lui plut, et d'après cette première impression, il désira vivement une seconde entrevue. Son ami la lui procura sans peine; l'âme déchirée par le sacrifice qu'il faisait au bonheur de sa jeune amie, il se portait, avec une inconcevable ardeur, à ce qui devait la séparer de lui pour jamais. Non content d'avoir enflammé l'imagination de M. Dumont, il avait parlé de lui à la jeune Sara, entre les deux visites; il l'avait peint comme un homme qui désirait de toucher son cœur, et de s'unir à elle, pour être le protecteur de sa jeunesse, pour la préserver des périls auxquels une jolie personne, dont la fortune est médiocre, peut être exposée à Paris... Mlle Debée écouta Monsieur Nicolas comme un père; l'éloge qu'il faisait de son ami lui parut d'autant plus vrai qu'il en disait ce qu'il était lui-même, et ce qu'il aurait été, s'il avait eu plus de fortune. Sara promit de recevoir M. Dumont avec les égards qu'il méritait.

Il vint enfin. M. Nicolas avait engagé la mère et

la fille à faire une partie de promenade. M. Dumont arriva, comme on allait partir. M. Nicolas le présenta. Il fut ébloui de la vue de Sara : — « Est-ce » elle? » dit-il tout bas. — « Oui; c'est Sara. — » Vous alliez sortir? — Venez avec nous. » On le mit tout naturellement de la promenade. M. Nicolas, qui voulait le favoriser, s'empara de la mère de Sara, et comme la dame était prévenue en gros, que la jeune personne était parfaitement instruite, M. Dumont lui donna la main lorsqu'on fut descendu de voiture, et il eut avec elle un long entretien particulier. Sara, favorablement disposée, prit avec lui un air de confiance, parce qu'elle en ressentait. Elle lui donna le bras, quand il parut le désirer. Ils causèrent. Nicolas sentit alors au fond de son cœur les mouvements les plus douloureux : mais il sut charmer son ennui par une conversation animée avec la mère. Pour s'occuper, distraire l'attention de la dame, et laisser à M. Dumont tout le temps de sonder le cœur qu'il voulait connaître (car il avait fort insisté, vu son âge, sur la nécessité d'être convaincu que Sara n'aurait pas de répugnance pour lui; et en cela, il paraissait fort sage); M. Nicolas tâchait d'être amusant, et il l'était. Cependant Sara s'arrêtait souvent, pour attendre sa mère; plus souvent elle se retournait en souriant du côté de M. Nicolas, qui en conclut qu'elle était satisfaite des vues que lui exposait M. Dumont : son cœur en était douloureusement flatté! Mais enfin cette liaison était son ouvrage, et la raison l'emportait sur le sentiment.

Au retour, Sara garda le silence au sujet de M. Dumont, à cause de sa mère. Mais le lendemain, ayant trouvé le moment de causer avec M. Nicolas sans témoins, elle ne lui déguisa rien. — « Vous » devez être contente de mon ami? » lui avait-il dit. Sara répondit par ce sourire des lèvres, qui marque si bien qu'on a été trompée dans son espérance. Mais M. Nicolas était trop loin de soupçonner la vérité, pour y rien comprendre. Il estimait son ami; il lui croyait une âme sensible autant qu'honnête; il présuma tout autre chose, que celle que Sara voulait lui faire entendre. Il continua de l'interroger, d'après son erreur. — « Peu d'hommes vous » ressemblent, » répondit la jeune personne, avec une sorte d'attendrissement; « il en est peu qui » sachent faire oublier la distance des âges, par la » beauté des sentiments, et cette tendresse pater» nelle que vous m'avez témoignée. — C'est que » j'ai le cœur jeune, » lui répondit M. Nicolas en souriant; « mon âme est la même qu'à vingt ans, et » plus tendre encore : car à cet âge, égal en agré» ments à Celle qui m'inspirait de la tendresse, je » ne croyais pas que le retour de sa part fût une » grâce, au lieu qu'aujourd'hui, ma belle Sara, si » une jeune Beauté venait à marquer de l'indul» gence pour mon empressement, je croirais lui » devoir infiniment de reconnaissance; elle serait » pour moi une divinité bienfaisante, qui me rani» merait et me rendrait les plaisirs de la jeunesse : » plaisirs ravissants, dont j'ai perdu l'espoir! —

» Quoi! je ferais ce miracle! » reprit Sara en souriant. — « Vous pourriez le faire : mais avec des » conditions difficiles, si ce terme convient : car on » ne doit pas nommer difficile ce qui ne dépend ni » de la volonté, ni de la vertu. Il est de belles actions » qui sont difficiles; mais on peut les faire avec des » sacrifices et du courage : au lieu que le goût, » l'amour, le penchant nécessaire pour rendre heu- » reux un homme délicat, cela est au-dessus de » toute vertu; les efforts de la volonté n'y peuvent » rien; il faut que cela vienne tout seul. — Je » crois en effet, mon cher protecteur, que, seule et » d'elle-même, une jeune personne ne peut se » donner le goût, l'amour, le penchant; mais je » pense aussi qu'un homme de mérite peut faire » naître ces trois choses, en s'y prenant d'une cer- » taine manière. — Ha! ma fille! vous vous abusez! » — Je pourrais vous assurer que je ne m'abuse pas. » — Peut-être mon ami vous en aura-t-il donné la » preuve? — Notre connaissance est trop nouvelle » pour cela; mais s'il faut parler sincèrement, il » m'a prouvé tout le contraire... Vous êtes son » ami : je crois que c'est à vous que je dois m'ou- » vrir à son sujet : M. Dumont est un homme » étrange! Il répète jusqu'au rabâchage des choses » qu'il ne faudrait pas même laisser entrevoir. Après » quelques minutes d'entretien, il m'a demandé » crûment si j'avais de la répugnance pour lui?... » Je n'ai su que répondre à un pareil langage, qu'on » pourrait appeler grossier : j'ai cependant tâché

» d'être polie. Mais il a répété tant de fois la même » question, qu'il m'a ennuyée. — C'est qu'il vous » parlait d'un malheur qu'il redoutait beaucoup! — » Il ne s'en est pas tenu là : il m'a fait longuement » l'insipide histoire d'une femme au-dessous de lui, » qui l'a bassement trompé; il ne m'a pas fait grâce » du plus petit détail. Ceci m'a révoltée, et j'aurais » quitté la partie, si différentes considérations ne » m'avaient retenue. C'est se donner à soi-même » un rôle assez... sot, que de se présenter comme » dupe; surtout, lorsque par un aveu sincère de sa » conduite, on montre aux autres qu'on a mérité de » l'être. — Je conviens avec vous, Mademoiselle, » que c'est une imprudence de vous avoir tenu ce » langage. Mais cela ne marque toujours que la » crainte de vous déplaire. — Cette crainte-là ne » doit pas s'exprimer par des expressions libres, » dans lesquelles il paraissait se complaire. D'ail» leurs, à une première entrevue, il y avait mille » autres choses à me dire! Que ne me tenait-il, par » exemple, la même conversation que vous avez eue » ensemble à mon sujet, et que vous m'avez rendue » le même soir, d'une manière si intéressante? » C'était ce langage honnête et touchant que j'es» pérais : c'était le motif qui m'avait fait accepter » son bras, avec une sorte de plaisir. — Peut-être, » ma chère fille, était-il troublé! Avec ce minois, si » propre à tourner la tête d'un sage, on n'est pas » toujours rassis. — Ha! Monsieur Nicolas! je ne » vous dis pas tout! et si la tête a tourné à votre

» ami, comme vous le dites, c'est dans ce qui me
» reste à vous confier. Non content de me parler
» avec... impudeur et d'une manière fatigante, il a
» été plus loin encore... et il m'a dit des choses...
» que je rougirais de vous répéter. — Peut-être
» aussi, Mademoiselle, vous faites-vous des mons-
» tres d'un rien, et que votre manque d'expérience
» vous rend susceptible? — Je vais tâcher de me
» faire entendre par un trait, le plus modeste de
» ceux qu'il a hasardés. J'ai une tabatière, quoique
» je ne prenne pas de tabac. Dans un moment
» d'ennui, ne voyant rien de mieux à faire, je l'ai
» tirée... — Ha! vous prenez du tabac! » m'a-t-il
dit; « que je suis heureux!... Surprise de cette
» exclamation, je lui ai bonnement demandé quel
» bonheur si grand il voyait à cela? Il m'a répondu
» qu'ordinairement les personnes qui ne faisaient
» pas usage de cette poudre, avaient du dégoût
» pour celles qui en prenaient, et qu'il se félicitait
» autant de ce petit défaut, que j'avais de commun
» avec lui, que s'il avait été une qualité ajoutée à
» celles qu'il me connaissait déjà. Ce propos n'est
» pas ce qui m'a scandalisée; il n'y avait rien là
» qu'on ne pût dire. Mais il a voulu que j'enten-
» disse, de la manière la plus complète, ce qu'il
» avait dans l'esprit... Je ne vous donnerai pas le
» dégoût qu'il m'a causé, par les images peu
» décentes qu'il a osé me présenter. J'en étais
» révoltée!... J'ai intérieurement repassé ma con-
» duite et mes discours avec lui, pour voir si, par

» quelque indiscrétion, j'avais donné lieu à de tels » propos. Je me suis bientôt aperçue qu'il saisissait » avidement l'occasion de me mettre sous les » yeux des images qui n'y avaient encore jamais » été, je vous assure! et qu'on doit, je pense, tou- » jours éviter de présenter, même à sa femme. »

A cette confidence, assez claire, M. Nicolas ne sut que répondre. Il ne pouvait douter de la véracité de Sara : mais il ne doutait pas non plus de l'honnêteté de son ami; et comme son cœur ne lui fournissait aucune comparaison, pour juger, d'après la sienne, la conduite de M. Dumont, il ne savait comment asseoir son jugement. Il avait cependant le cœur ulcéré contre son imprudent ami; mais dévoué, comme il l'était, à ceux qui avaient une fois gagné son estime, il regarda les torts de M. Dumont comme un effet de l'humaine faiblesse. Il attendit, pour le juger, à la première entrevue qu'il aurait avec lui. Dans l'intervalle, il s'efforça de remettre Sara, en l'assurant que tous les hommes ressemblaient à M. Dumont, et que chercher un amant, un époux, comme ceux des romans, c'était courir après une introuvable chimère. — » Mais, » répondit la jeune personne, « je croyais qu'il serait » comme vous; et vous êtes un être bien réel? — » Il est vrai : mais peut-être avec une meilleure » santé, plus de jeunesse, plus de fortune, ne vau- » drais-je pas mieux que les autres, et que les autres » me valent bien; leurs défauts viennent de causes » extérieures, et leur cœur est bon. » Sara ne trouva

pas sans doute ces raisons excellentes; mais enfin elle ne répliqua plus, et M. Nicolas, comparé aux autres hommes, ne lui en fut que plus cher : elle aurait préféré auprès de lui la fonction pénible de garde-malade, aux fêtes et aux bals avec un autre. [Telles étaient du moins les dispositions qu'exprimait journellement Sara. Mais attendons.]

Le lendemain, Bultel-Dumont écrivit à M. Nicolas, et lui marqua, relativement à Sara, des choses qui prouvaient que celle-ci ne l'avait pas trompé. Il fut révolté de la lettre de M. Dumont; elle lui donna du chagrin; il avait résolut de n'y pas répondre : il se mit au lit dans cette pensée. Mais au milieu de la nuit, il lui vint des idées qu'il crut heureuses : il ne voulait pas les perdre. Il les coucha sur le papier. Il y faisait des remontrances à son ami sur ses écarts; il y prenait la défense de la vertu des femmes, et il lui exposait une observation très juste et très sensée : c'est que *les Conteurs Français, comme* La Fontaine *et quelques autres, qui ont imité ou copié les Érotiques Italiens, se sont lourdement trompés, en donnant aux Françaises le tempérament des Messaline, des Sempronia, ou des Cléopâtre; que leurs idées sur les femmes ne sont vraies que du demi-tiers, au plus. Si l'on en trouve quelques-unes dans les grandes villes, ce sont ou des femmes de race méridionale, ou des phénomènes. La tendresse est le sûr moyen de gagner une Française honnête. Il faut une autre conduite avec les Africaines ou les jeunes Arabes : c'est celle de M. Dumont. Il a sans doute oublié, qu'en tout cas, nous pouvons, dans notre*

jeunesse, aller au cœur d'une femme par les sens; mais que, dans l'âge mûr, il nous faut aller aux sens par le cœur.

Le matin, M. Nicolas envoya ce papier à Dumont. Mais ce fut peine inutile : le caractère de cet homme, relativement aux femmes, était absolument différent de celui de son ami : ce dernier ne se doutait pas même qu'il fût possible d'estimer si peu un sexe, auquel nous devons notre bonheur réel. Né en province, où les femmes ne sont pas adulées, mais considérées solidement, il ignorait que, dans nos grandes villes, on les amuse de respects, comme des enfants, ou comme des folles, et que, au fond, elles ne sont qu'un instrument de plaisir, de viles esclaves... M. Dumont vint chez Sara, et, sans égard pour ce que M. Nicolas lui avait marqué, le regardant comme un bonhomme qui ne connaissait pas les femmes, il le prit avec la jeune personne sur un ton encore plus leste. Mais Sara, qui avait résolu de le réprimer efficacement, sans néanmoins l'éconduire tout à fait, après l'avoir écouté, prit un air froid et sérieux qui le glaça. Elle garda ce ton avec lui durant tout l'entretien, pour lui prouver que le sien n'était pas ce qu'il fallait avec toutes les femmes. M. Dumont fut d'abord interdit... Mais bientôt, honteux de sa timidité avec une enfant, il reprit ses avantages, et poussa même les choses plus loin que la première fois. Sara rompit brusquement le tête-à-tête, et revint auprès de sa mère, avec laquelle causait M. Nicolas. Son air animé, la sévérité qu'ex-

primait son regard, quelques mots entrecoupés, mirent au fait l'ami de M. Dumont : il comprit que ce dernier, loin de s'être corrigé, avait redoublé ses offenses. Il fit en sorte de se ménager avec lui, sans affectation, un entretien particulier.

— « Votre jeune voisine a le cœur dur et froid, » lui dit Dumont. — « Sur quoi la jugez-vous ? —
» Sur la manière dont elle répond à mon amour.
» — A vos désirs, peut-être, mon ami ? — C'est la
» même chose. — A Maroc, sans contredit. — Mon
» cher, je connais un peu mieux les femmes que
» vous ; la lettre que vous m'avez écrite à leur sujet
» ne contient que des choses vagues ; c'est l'ouvrage
» d'un écolier. — J'en suis fâché : je croyais m'être
» expliqué clairement et fortement. — Laissez-moi
» conduire cette affaire. Peut-être paraîtrai-je aller
» moins droit au but, qu'un doucereux ; mais les
» succès que j'obtiendrai seront plus solides. Je me
» souviens qu'à trente-quatre ans je fus aimé d'une
» femme... — A trente-quatre ans, je le crois ; mais
» à cinquante-cinq, il y faut un peu plus de précau-
» tions ; les petits-maîtres échouent, à notre âge,
» où l'homme sensé réussit. Dans la jeunesse, il ar-
» rive assez souvent que le sage garçon échoue où
» le fat a du succès : mais ce n'est jamais qu'auprès
» des folles. J'ai été jeune, comme un autre ; j'ai,
» comme un autre, eu le choix des moyens ; j'avais
» un mérite personnel capable de séduire, et qui
» souvent eut cet effet : mais loin de m'en targuer,
» je n'ai jamais voulu employer que la tendresse.

» Avec la femme la moins estimable, et que je ne
» pouvais respecter, je me respectais moi-même, et
» je n'avilissais pas la compagne de mes plaisirs; je
» voulais qu'elle fût reine où elle devait l'être : je la
» traitais, non en esclave qu'on soumet à sa pas-
» sion, mais en souveraine, qui me dispensait le
» bonheur et la suprême volupté... J'ai toujours eu
» le secret de trouver ainsi des délices, où d'autres
» ne rencontraient que du dégoût. Si j'avais été
» assez malheureux pour aller chez une prostituée,
» je l'aurais élevée à moi, au lieu de descendre à
» elle. Tout homme qui dégrade la femme qu'il veut
» engager à l'écouter, se dégrade lui-même. Celui qui
» chercherait à corrompre la jeune fille dont il
» ferait sa compagne; qui salirait son imagination;
» qui lui montrerait de cyniques désirs, grassement
» exprimés, est un homme vil, s'il ne réussit pas;
» un infâme corrupteur, s'il parvient à son but. —
» Voilà de bien grands mots! voilà des expressions
» bien fortes! » répondit Dumont, « pour deux ou
» trois gaudrioles hasardées avec une fille que je
» croyais assez innocente pour ne pas les entendre,
» mais qui en a bien vu d'autres! Elle a l'oreille et
» la conception alertes! et cela ne s'accorde pas
» merveilleusement avec une innocence non atta-
» quée! Il me faut une épreuve rigoureuse, pour re-
» venir sur son compte. Elle m'a plu; elle est char-
» mante : mais je la crois plus intéressée que dispo-
» sée à devenir sensible. » Il y aurait eu mille
choses à répondre à ce discours; mais l'amitié ferma

la bouche à M. Nicolas. Cependant, lorsqu'il fut seul, il mit ses réflexions par écrit...

Tandis que M. Nicolas s'occupait de ce qu'il aurait pu dire à son ami, il rendait à M. Dumont, auprès de Sara, tous les services qu'il pouvait. Ce qui l'y engageait plus fortement encore, c'est qu'à l'instant où il avait cru son ami goûté, il avait éprouvé un mouvement pénible, qui ressemblait à de la jalousie; ce mouvement douloureux s'était comme éteint, lorsque, ensuite, il avait vu Sara indisposée contre M. Dumont. Il avait alors repris ses vues d'utilité, qui l'avaient d'abord déterminé à désirer un établissement pour elle, avantageux et préservatif, qui donnât à son ami une compagne aimable, douce, capable de le rendre heureux. Plus l'idée que M. Dumont ne pouvait être aimé se réalisait dans son esprit, plus il désirait de l'unir avec Sara : mouvement naturel d'un cœur qui fait un sacrifice pénible, lorsqu'il ne le voit que dans le lointain.

M. Dumont rendit une nouvelle visite, sans doute pour effectuer sa grande épreuve. Il en dit un mot à M. Nicolas, qui ne put l'en dissuader. La mère de la jeune personne, qui n'était pas délicate, laissait aux entretiens de cet homme avec sa fille toute la liberté qu'il pouvait désirer. Arrivé chez sa maîtresse, il demanda un tête-à-tête. Sara hésitait. Mais sa mère lui représenta que leur ami avait dit tant de bien de ce M. Dumont, qu'il fallait chercher à se persuader elle-même qu'elle s'était trompée. Lorsqu'ils furent seuls, la grande épreuve de M. Du-

mont parut être d'abord du côté de l'intérêt. Il sonda les dispositions de Sara à ce sujet. Naturellement franche, Sara lui répondit que le premier motif qui la déterminait était la fortune : elle désirait de voir son sort assuré, dans le cas où elle viendrait à perdre sa mère. — « C'est donc là votre motif? — Oui, » Monsieur. — Le goût, l'inclination n'y entrent » pour rien ? — Je ne dis pas cela, Monsieur; mais » mon goût est raisonnable: l'inclination naîtra tou- » jours pour l'homme dans lequel je verrai le pro- » tecteur de ma jeunesse, comme Monsieur Nicolas » me l'a fait espérer, et l'appui de toute ma vie. — » Sans ce motif, vous ne vous donneriez pas ? — Je » ne sais, Monsieur, quel autre motif vous exigeriez » qu'eût une fille de mon âge, en recevant les soins » d'un homme? — Vous êtes fort diserte sur ces » matières, Mademoiselle! — J'ignore si j'y suis » diserte; mais pour penser comme je le fais, il ne » faut que de la raison. Jeune et sans fortune, si je » prenais un homme qui n'en eût pas plus que moi, » je serais une charge pour lui; j'augmenterais gra- » tuitement les inconvénients de ma pauvreté. Me » faites-vous un crime d'être sensée? — Je recon- » nais là, Mademoiselle, le raisonnement de Mon- » sieur Nicolas! — C'est le mien, et s'il ressemble » à celui de votre ami, j'en suis flattée; car je l'es- » time beaucoup! Il a un fond de raison qui m'a » frappée déjà plus d'une fois. — Quoi qu'il en » soit, Mademoiselle, je sens que je vous chérirai, » si vous le voulez: vous êtes aimable, charmante!...

» Mais plus vous l'êtes, plus je crains... de vous...
» causer de la répugnance. — Ha! supprimez, je
» vous prie, ce vilain mot! Je ne sais qui l'a inventé.
» Je ne l'ai jamais entendu qu'une fois au théâtre,
» dans une pièce de *Saint-Jean-de-Lône,* et il man-
» qua de me faire mal au cœur... Je vous le dirais,
» Monsieur, si vous m'en causiez, avant de prendre
» un engagement avec vous. — Fort bien! Mais je
» me défie de votre raison : elle est si formée, si
» prudente, si consommée, que je la crois capable de
» vous faire aller jusqu'à la dissimulation. Une fois
» à moi, vous aurez toute ma confiance; mais per-
» mettez qu'auparavant je travaille à surmonter
» tous mes doutes. Vous n'avez pas de répugnance
» pour moi? — J'en ai pour le mot. — Soit : mais
» prouvez-moi un autre sentiment, qu'exprime un
» mot plus agréable; dites que vous prendriez du
» goût pour moi? — Pour faire naître le goût, pour
» inspirer le penchant, Monsieur, il me semble
» qu'il est des moyens que vous n'avez pas encore
» pris. — Ha! Mademoiselle, vous allez me les indi-
» quer? — Mais, » reprit Sara, en riant, « j'aurais
» l'air d'une bonne, qui... Et Monsieur Nicolas dit
» que cela ne va du tout point aux femmes. — Vous
» aimez furieusement la doctrine de Monsieur Nico-
» las? — C'est qu'elle me paraît appuyée sur la
» Nature. — Quand on a une si haute opinion des
» sentiments d'un homme, on n'est pas loin de lui
» donner son cœur. — Monsieur Nicolas n'est ni
» plus jeune, ni plus beau que vous: il manque de

» certains avantages que vous avez : si, malgré cela,
» il sait gagner un cœur par ses sentiments, que
» n'employez-vous le même moyen? — Je suis
» charmé de cette réponse adroite, ma Belle, éva-
» sive et naïve tout à la fois! — Vous l'avez enga-
» gée,... je ne sais comment. — Si je pouvais
» aussi, je ne sais comment,... engager votre petit
» cœur, je me trouverais le plus heureux des hom-
» mes. — Je me souviens, Monsieur, que Monsieur
» Nicolas, en me parlant de vous, après votre pre-
» mière visite, me rendit quelque chose de votre
» entretien; entre autres, ceci : *Qu'elle me rende
» amoureux, dût-ce être jusqu'à la folie, je me livrerai
» moi-même; je lui suggérerai les moyens de me subju-
» guer; oui, je lui abandonnerai mon cœur...* — Hé
» bien, où voulez-vous en venir? — Mais... d'après
» la haute idée qu'on m'a donnée de vous, et qui
» subsiste encore un peu, je ne serais pas fâchée...
» que vous vous fissiez aimer. — Je vous en ai de-
» mandé les moyens. — Je les ignore peut-être...
» Mais je crois déjà vous en avoir donné un : celui
» de me faire goûter vos sentiments; et pour cela,
» de ne m'en montrer que de ceux que je puis ap-
» prouver. — Je vous aime tendrement. — Celui-là
» ne me... déplaira pas; je le trouve flatteur. — Je
» désire ardemment le bonheur d'être aimé de
» vous; que vous soyez tout à moi... de vous pos-
» séder!... » Ici, M. Dumont joignit les actions aux
paroles; Sara le repoussa vivement. — « Non, »
reprit-il, « vous ne m'aimerez jamais! — Je ne l'ai

» pas dit; je ne l'ai pas même pensé. — Mais vos
» refus le prouvent... Écoutez, Mademoiselle. Si
» j'étais de votre âge, peut-être n'aurais-je pas la
» fantaisie que vous allez entendre : sûr d'obtenir
» un jour naturellement votre cœur, je risquerais
» un arrangement, en me proposant d'en bien agir
» avec vous; mais, à cinquante ans, je ne saurais
» me flatter à ce point! Cependant, je ne puis être
» heureux si je ne suis aimé; si je ne le suis désin-
» téressément, c'est-à-dire indépendamment de ma
» fortune, et même des engagements que je me
» propose de prendre avec vous... Si votre cœur
» est incapable d'éprouver ce sentiment, nécessaire
» à mon bonheur, au moins faites-moi une illusion
» complète, en me persuadant que je vous l'ai in-
» spiré... Pour cela, ma Belle, je voudrais vous voir
» prendre en moi une confiance entière, et...
» m'abandonner votre personne, votre intérêt,
» votre... honneur... oui, jusqu'à votre honneur...
» Parlez, belle Sara... — Je crois, Monsieur, que je
» ne risquerais rien de confier mon honneur à
» l'homme... qui veut s'unir à moi... de la manière
» la plus intime... Je me sens disposée à vous don-
» ner cette marque de confiance que vous désirez...
» Cependant je voudrais que nous nous fussions vus
» un peu plus longtemps. — Vous consentez à ce
» que je désire! Je suis content, charmante fille!...
» Je ne vous presserai pas davantage, aujourd'hui,
» de m'accorder ce que je vous demande; mais j'en
» désire la promesse pour la première fois? — Vos

» discours, dès aujourd'hui, Monsieur, m'inspirent
» déjà cette confiance que vous demandez : je vous
» en donnerai toujours des marques plus fortes, à
» mesure que je vous connaîtrai davantage. Non,
» je n'hésite pas à vous faire la promesse que vous
» venez d'exiger. »

M. Dumont, qui donnait à cette promesse un sens tout différent de celui de Sara, en fut enchanté ! et peut-être regarda-t-il son triomphe comme absolument décidé. En quittant Mlle Debée, il vit M. Nicolas, et il lui parla d'elle, comme d'une jeune personne absolument à lui. Il devait revenir le surlendemain. Sara eut un jour d'intervalle pour faire ses réflexions sur la demande de M. Dumont. Elle y vit quelque mystère, et, dans l'après-dînée du lendemain, elle consulta M. Nicolas... Cet homme était trop éclairé pour ne pas découvrir le but de son égoïste ami : ce qui suspendait un peu son jugement, c'est qu'il l'estimait trop pour croire, à son égard, tout ce que lui disait sa raison. Cependant il donna, à celle qu'il regardait comme sa fille, quelques avis sages sur la conduite qu'elle devait tenir avec un homme aussi rusé que corrompu. — « Tout ce que
» vous me dites est d'accord avec mes sentiments, »
lui répondit-elle... « Ha! que n'êtes-vous l'homme
» que vous me proposez ! — Vous voyez mes en-
» traves ! » lui dit M. Nicolas, avec attendrissement.
« Vous et moi, ma fille, nous sommes soumis à
» l'impérieuse loi de la nécessité. M. Dumont est
» libre, sans enfants. Peut-être ce qui vous choque

» en lui est-il l'effet du grand usage du monde, et
» d'une manière de voir qui ne nous est pas assez
» connue? Suspendons encore notre jugement jus-
» qu'après l'entretien de demain. »

On s'en tint à ce parti. Mais M. Nicolas paraissait gagner, à ce manège, tout ce que perdait M. Dumont. C'était le premier qui avait la confiance, à qui l'on demandait les conseils, dont les avis dirigeaient : et toutes ces choses sont aussi essentielles au bonheur d'un mari que la fidélité conjugale; la femme qui en prive sans cause un époux qui les mérite, est déjà une adultère; elle lui ôte une propriété flatteuse, et la plus importante sans doute.

La visite attendue avec une égale impatience par trois personnes (car M. Nicolas avait la sienne) eut lieu dès le matin. M. Dumont accourait à un plaisir assuré, d'après l'idée qu'il se formait de Sara (idée vraie, qu'une foule de circonstances faisaient seules paraître fausse). Mais dès l'abord, il eut lieu de rabattre des espérances qu'il avait si follement conçues. L'adroite Debée, guidée par sa mère, et par son peu de goût pour Dumont, se tint sur ses gardes : elle montra une froideur glaçante. L'homme rusé ne se déconcerta pas, et n'en demanda qu'avec plus d'empressement l'entretien particulier. Il entrait dans les vues de tout le monde qu'il l'obtînt. Dès son début, il employa ces expressions sensuelles, qui feraient fuir l'amour, s'il était né, et qui révoltent surtout une jeune fille, lorsqu'elles sortent de la bouche d'un vieillard. Sara prit son parti lestement :

— « Un pareil homme doit chèrement payer ce » qu'il fait souffrir, ou être éconduit... » Elle arrangea ses réponses en conséquence, et sans faire à M. Dumont des reproches, dont il se fût moqué, elle feignit d'entendre du mariage, ce qu'il disait des faveurs. Elle parut flattée du premier, et lorsque Dumont, qui regardait ses réponses comme un jeu, voulut en venir aux secondes, elle ne mit aucune dureté dans sa défense. Ce fut alors que Dumont exposa nettement son plan de conduite : — « Allons, » ma Belle, sur le pied de votre lit, vérifier tous ces » beaux sentiments-là. » Et il prit un baiser. Il fallait céder, ou se fâcher. Sara se recueillait, étonnée!... M. Dumont, en véritable écolier, mais un million de fois moins excusable, alla s'imaginer qu'il tournait la tête à une fille de dix-huit ans; qu'il venait d'émouvoir les sens à force de cynisme... Et par une inconcevable absurdité, il la traita... en catin... Sara, indignée, repoussa le peu redoutable assaillant... — « Sans cela, ma Belle, je ne vois rien » à faire entre nous! je risquerais trop, à mon âge, » si vous ne voulez rien risquer. — Il est vrai, » Monsieur, que si vous vous proposez de ne » jamais employer avec moi des moyens honnêtes, » il est inutile d'y penser! Êtes-vous donc incapable » d'un bon procédé? — Comment, Mademoiselle! » — Quoi! vous ignorez la manière de vous faire » estimer, d'exciter la confiance de celle dont vous » vouliez faire la compagne de votre sort?... Allez, » Monsieur, s'il en est ainsi, votre bonheur est

» impossible, et c'est une folie à moi d'entreprendre » de le faire : j'y renonce... Quel homme vous » êtes!... Je ne vous aurais jamais parlé de votre » âge, parce qu'il n'est pas un défaut à mes yeux; » mais votre conduite m'oblige à vous dire que » pour un homme de votre âge, elle est celle d'un » fou. — Voilà d'étranges douceurs, ma Belle! — » Qui répondent à vos procédés... Quelle différence » de vous à votre ami! Il ne sera jamais vieux, » parce qu'il n'aura jamais les prétentions d'un » jeune homme. Encore un jeune homme se ferait-il » détester, en employant vos moyens. Vous me » découvrez la raison du dégoût que m'inspira » l'amour de *Mithridate,* lorsque je vis la tragédie » de Racine : le vieux roi s'exprimait comme vous, » et si Racine ne l'avait pas rendu ridicule exprès, » dans cette occasion, je le regarderais comme un » sot, avec ses beaux vers. Vous n'avez pris que le » ridicule et le haïssable des personnages que j'ai vu » jouer... De quel triste rôle vous vous êtes chargé » là!... — Douce personne! je vous écoute avec » admiration! Quelle sublime raisonneuse! C'est » apparemment Monsieur Nicolas qui vous a in- » culqué toutes ces belles idées-là? — Non; elles » me sont naturelles : j'ai le sens commun; il ne » faut que cela pour vous apprécier. Apprenez d'une » fille de mon âge, Monsieur, une vérité que vous » paraissez ignorer : c'est qu'un homme du vôtre » doit employer de tout autres moyens que ceux » d'un jeune homme; ils ne sont peut-être pas les

» moins assurés, quand ses vues ont pour objet une
» fille raisonnable; mais ils sont essentiellement
» différents! Un jeune homme plaît sans y penser,
» sans le désirer! Il plaît par le vœu de la Nature.
» Mais un homme de cinquante ans ne peut avoir
» que le vœu de la raison; et il ne l'obtient que par
» des procédés, qui... — Voilà, je le répète, Made-
» moiselle, bien du Monsieur Nicolas, que vous
» débitez! Nous aurions quelque chose de mieux à
» dire, surtout à faire? — Ce mot que vous dites là,
» Monsieur, qui n'est rien en lui-même, me dévoile
» mieux votre caractère que tout le reste. — Quoi!
» je ne converserai qu'avec Monsieur Nicolas!... —
» Je vous quitte, et je retourne auprès de ma mère.
» Je ne vous refuse pas. Mais c'est avec elle que
» vous terminerez. »

En achevant cette réponse, elle courut à la porte, l'ouvrit, et laissa M. Dumont seul. Il la suivit un instant après, fort irrité d'être trompé dans ses espérances! Il était en colère surtout contre M. Nicolas, qu'il soupçonnait de diriger la conduite de Sara. Au fond, il ne se trompait que dans l'intention qu'il supposait à son ami: M. Nicolas, qui voyait que M. Dumont, avec sa façon de voir, ne trouverait jamais le bonheur qu'il cherchait, avait entrepris de le corriger par l'amour, qu'il croyait Sara capable d'inspirer. Ce fut la raison du sacrifice qu'il lui faisait. L'injuste Dumont n'en avait pas cette idée! Mais ce jour-là, en quittant la mère de Sara, il joignit M. Nicolas; ils sortirent ensemble, et

M. Dumont lui détailla ses griefs. Non seulement il accusa Sara d'intérêt, de froideur, de savoir beaucoup! mais interprétant l'indulgence de cette jeune personne à son désavantage, il osa l'accuser de facilité : il en cita des preuves à son ami. M. Nicolas lui fit observer qu'il y avait contradiction, et qu'il n'inspirait donc pas de répugnance?... Comme il n'avait pas encore parlé à Sara, et qu'il ignorait ses nouvelles dispositions, il ménagea M. Dumont, et ne voulut pas avoir à se reprocher d'être l'occasion d'une rupture, par des observations trop vives, et peut-être déplacées. Il était cependant blessé jusqu'au vif des confidences que lui faisait son ami, et il réfléchissait douloureusement au rôle dont il le chargeait. Il ne pouvait s'empêcher de penser : — « Mais, quelle opinion a-t-il donc de moi!... » Ce qui redoublait son inquiétude, c'est qu'à tout moment, il s'apercevait que M. Dumont avait les idées fausses. En rendant compte de sa conversation avec Sara, et de la défense de cette jeune personne, Mlle Debée lui avait dit : — « Mais, si je me rendais » aussi facilement à vos demandes, que penseriez-» vous de moi? » — « Ce langage, » ajouta M. Dumont, « ne marque pas une fille honnête; elle se » rendrait, sans le *Qu'en dira-t-on?...* » M. Nicolas plia les épaules, à une conséquence aussi ridicule, appuyée sur le même exemple, déjà cité, de son aventure de l'âge de trente-quatre ans. Il arriva au rendez-vous, demanda lestement des faveurs : — « *Mais, que penseriez-vous de moi, Monsieur, si j'allais*

» *céder comme ça?* » Et elle n'en céda pas moins effrontément. La citation n'était pas heureuse : car il y avait de grandes différences! Là, c'était une femme de plaisir, qui l'attendait d'un jeune homme qu'elle aimait. Ici, au contraire, c'est une jeune personne qui se sacrifie par raison, et contre son goût, à un vieillard à gros yeux, et tout entabaqué. Cette fausseté dans les idées de M. Dumont inspira la plus grande défiance à M. Nicolas, et de ce moment, il n'osa plus compter sur l'amitié d'un tel homme. Mais il devait n'avoir bientôt plus de doutes à son sujet.

M. Nicolas regardait Sara comme sa fille; la manière dont il en avait toujours agi avec elle, avait excité la confiance de cette fille : elle n'avait plus rien de caché pour lui. Elle attendait avec impatience le moment de le revoir, pour lui faire part de son entretien avec M. Dumont, et lui déclarer nettement ses sentiments. Ils paraissaient dictés par la raison. Sara se serait encore donnée, persuadée qu'un libertin ne l'est plus avec la femme qu'il possède; mais elle désespérait de pouvoir l'amener à un arrangement avantageux pour elle. Car, même en cédant, elle n'aurait pas eu l'assurance qu'un homme de cette trempe se fût solidement engagé. Quel fond peut-on faire sur celui qui ne respecte rien; qui, non content de s'élever au-dessus du préjugé, croit ne pas aller assez loin s'il ne brave aussi toutes les lois sociales? Un tel homme ne mérite aucune confiance; et si quelquefois il a montré des

vertus, elles sont l'effet ou de vues intéressées, ou d'un caprice du moment, ou de la vanité, etc. — « Ne comptez plus sur M. Dumont pour moi, » dit Sara, qui répondait à M. Nicolas : « s'il n'était pas » votre ami, s'il n'avait pas votre estime, je le » regarderais comme un lâche suborneur, qui aurait » cherché à profiter de votre confiance et de ma » crédulité, pour me déshonorer, et me rendre, en » m'avilissant, mille fois plus à plaindre que je ne le » suis. » Et voyant que M. Nicolas marquait de l'étonnement, elle lui détailla, sans presque rien omettre, tout ce qui s'était dit; jusqu'à des propos plus que libres : tel que celui, qu'il fuirait une femme, dont certains accessoires n'auraient pas l'assaisonnement de volupté qu'il désirait.

Ce coup était le dernier qui pouvait être porté aux sentiments de M. Nicolas pour M. Dumont. Il ouvrit les yeux : il vit, dans son ami, un homme qui avait méprisé sa pauvreté; qui l'avait cru capable de s'avilir; qui peut-être lui avait supposé des vues intéressées. Son imagination ardente s'embrasa; il frémit de colère, et dans un premier mouvement, il jura le mépris à l'homme qui le traitait en vil courtier. Mais il résolut de garder le silence, et de se contenter de le fuir à jamais. M. Nicolas vit alors que, jusqu'à ce moment, il n'avait pas su apprécier les hommes avec sagacité; en rentrant dans son cœur, pour les connaître, il conçut que le plus grand nombre de ceux que renferment les villes ont l'âme corrompue, sans peut-être s'en douter. Il se

compara ensuite à tous ceux qu'il avait connus, et un sentiment d'allégresse abreuva sa douleur.....

Mais le sort de Sara ne l'en inquiéta que davantage. Il se vit obligé de renoncer à l'espoir séduisant de faire le bonheur de sa pupille par les hommes de l'âge mûr. Il sentit que c'était mal à propos qu'il avait jugé, d'après son propre cœur, qu'un homme de quarante-cinq ans doit se trouver trop heureux d'obtenir d'une jeune personne un sentiment de préférence, à quelque titre que ce soit. — « Hé! je m'étais donc trompé! » pensait-il avec douleur, « en me figurant que tous les hommes » avaient l'esprit assez juste, pour penser qu'ils ne » peuvent être heureux que par les femmes! Cette » manière si naturelle, dont tous les êtres vivants » donnent l'exemple à l'homme, n'est sentie qu'im» parfaitement, je le vois, parce que la plupart des » hommes attendent autre chose que ce qu'elles » doivent leur donner. Les uns, tels que Dumont » et Charles XII, ne les considèrent que comme des » machines à plaisir, qui peuvent émouvoir les » sens, et ne doivent jamais intéresser le cœur; les » autres, nos grands seigneurs, qui ont des filles » entretenues, les regardent comme des espèces de » singes, qui les amusent par leurs malices; ils les » agacent, les excitent à mal faire, et rient des dis» parates les plus choquantes, comme de choses » merveilleuses! Ils dénaturent ainsi le cœur et le » caractère de ces pauvres créatures; ils en font des » monstres, qui paraissent tels à tout le monde, dès

» qu'elles ont trente ans... Cléopâtre, reine, mais
» femme entretenue d'Antoine, fait dissoudre une
» perle, sans suc et sans saveur; elle l'avale, pour
» le seul plaisir d'engloutir en un instant une
» valeur inestimable. On a vu la maîtresse de l'im-
» moral *Louis Seguier* fouler aux pieds pour mille
» écus de fleurs, dont son payeur venait d'embellir
» le jardin de cette fille. Il la trouva dansant sur les
» tulipes les plus rares de la corbeille de parterre : —
« Monsieur l'Avocat Général, lui dit-elle, je me suis
» aperçue, ce matin à midi, que ces insolentes vou-
» laient me le disputer en éclat, en fraîcheur; elles ont
» fait, cette nuit, la plus belle toilette, pour briller
» à mon préjudice, et m'éclipser; moi, je leur fais
» voir qu'on n'est pas impunément ma rivale. Si
» jamais vous m'en donniez une de mon espèce, je
» la traiterais comme ces roses, ces tulipes, ces
» œillets, je vous en avertis, et pis encore! » Le
» Séguier se mit à rire. Il trouva cette folie char-
» mante! il en parlait à tout le monde comme du
» plus beau trait, et un plaideur ayant largement
» soldé sa loquèle ce jour-là même, il remit à sa
» maîtresse le double de la somme dépensée pour
» les fleurs..... O fous! qui empoisonnez la source
» de votre bonheur, et qui vous étonnez après
» d'être malheureux! ne sentirez-vous jamais qu'elle
» n'est que dans les femmes, et qu'il faut l'épurer,
» cette source divine, si vous voulez y puiser de
» vrais plaisirs?... Mais, comment faire pour Sara?
» Elle me rendrait heureux... Et moi, que puis-je

» pour son bonheur?... Rien; rien absolument... à
» moins qu'elle ne voulût s'assujettir au travail le
» plus continu... Mais alors pourquoi attacher son
» sort à celui d'un presque vieillard? N'aurait-elle
» pas cent fois plus d'avantage à prendre un jeune
» homme d'une condition médiocre, mais labo-
» rieux, économe?... Oui : c'est à ce parti qu'il faut
» s'arrêter. Ne songeons plus ni à M. Dumont ni à
» ses pareils. »

M. Nicolas descendit sur-le-champ exposer ses nouvelles vues à la fille de son cœur; il les lui détailla, sans omettre ses réflexions sur lui-même. — « Remercions Monsieur Dumont, je vous en prie, » répondit Sara; « mais abandonnez vos autres pro-
» jets à mon égard. Je ne veux pas du parti que
» vous trouveriez pour moi : ma mère, d'ailleurs,
» ne goûterait pas un établissement de ce genre,
» quand je serais disposée, moi, à m'y prêter...
» Mais il en est un autre, auquel vous paraissez ne
» pas faire assez d'attention, et qui me plairait da-
» vantage; que j'aurais préféré même à M. Du-
» mont. — Hé! quel est-il, ma Sara? — Je vous le
» dirai : ne me parlez plus de rien. Dans peu l'oc-
» casion se présentera de vous ouvrir mon cœur.
» Tout ce que je puis vous dire, en ce moment,
» c'est que votre société est le seul genre de bon-
» heur que je désire. Ne m'objectez ni votre âge,
» ni autre chose : vous avez fait naître dans mon
» cœur des sentiments d'attachement et de con-
» fiance, que je préfère à tous les autres, quels qu'ils

» soient. Pourquoi admettre un tiers dans notre
» familiarité? Nous pouvons nous suffire; je tra-
» vaillerai; je me plairai à répandre quelque agré-
» ment sur vos jours. Quittez tout autre dessein.
» Nous sommes dans la même maison... Monsieur
» Nicolas! vous m'avez prouvé une vérité, dont je
» me doutais : c'est que les bons procédés tiennent
» lieu de tous les autres avantages. Je me souviens
» que vous le disiez un jour à maman, et que la
» Nature l'avait voulu, afin que l'être doué de
» raison, qui a des passions au delà du temps mar-
» qué pour les grâces, ne fût pas malheureux sans
» remède. Oui, Monsieur Nicolas, on peut être
» aimé à tout âge, en employant les moyens propres
» à cet âge : c'est encore de vous que je le sais.
» Soyez mon père et mon guide; soyez davantage;
» je me contenterai de votre médiocrité; je mettrai
» mon bonheur à la partager; j'en serai glorieuse;
» votre nom m'honorera; votre mérite personnel
» rejaillira sur moi. Mon attachement, vous le
» voyez, ne sera pas désintéressé... — Il n'en est
» pas, ma chère fille, il n'en fut jamais : un attache-
» ment désintéressé serait un effet sans cause; et il
» n'en exista jamais de tels dans la Nature. Mais
» vous, jeune, belle, du goût pour moi! — Non
» seulement du goût, puisqu'il faut le dire aujour-
» d'hui, mais de la tendresse. — C'est autre chose,
» ma Sara; la tendresse peut naître pour un homme
» de mon âge, plutôt que le goût. — Je croyais
» que c'était la même chose? — Pas tout à fait : le

» goût suppose l'amabilité physique; la tendresse
» ne suppose que l'amabilité morale, des qualités,
» du mérite, des bienfaits. — Je vous conçois :
» c'est donc de la tendresse que j'ai. — Charmante
» fille! ce sentiment, de votre part, sera mon trésor
» le plus précieux... Mais... s'il suffit pour mon
» bonheur, fera-t-il le vôtre? — Oui, soyez-en sûr,
» et beaucoup mieux que ce qu'auraient pu faire à
» mon égard tous les Monsieur Dumont du monde.
» Son caractère est vicieux, ou vicié, je ne sais
» lequel : mais enfin, il n'est pas ce qu'il me faut. »

M. Nicolas aurait été charmé de ces sentiments, s'il avait été à la place de M. Dumont : au lieu que dans sa situation, il n'avait que le chagrin de ne pouvoir profiter du bonheur qu'on lui offrait. Il fallait s'expliquer nettement là-dessus avec Sara, avant de remercier M. Dumont. Aussi, le lendemain, la jeune personne lui ayant demandé s'il avait écrit, il lui fit part de ses réflexions. — « Écrivez, » reprit-elle; « mon cœur anéantit vos raisons. » M. Nicolas fit une longue lettre, où il insistait sur les mêmes choses qu'on a vues... Il la lut à sa jeune amie, qui l'approuva. M. Nicolas allait la porter à la Petite-Poste, quand il aperçut M. Dumont chez la mère de Sara. Celle-ci entra d'un air gai. Elle ne redoutait plus rien d'un impudent, et elle était ravie de l'arrangement pris avec M. Nicolas. Son enjouement la rendait encore plus aimable. M. Dumont ne savait que devenir. Son goût se ranimait avec force : mais il ignorait si la gaîté qu'il voyait était

causée par le plaisir de le revoir, ou si elle avait un autre motif. Cependant il fut tenté de croire ce qui le flattait davantage : Sara lui disait des choses obligeantes. C'est que, ne s'intéressant plus à lui, elle n'avait rien à en craindre, ni à en espérer; pourquoi aurait-elle tenté de le corriger?..... Il demanda un entretien particulier, dans la ferme persuasion que ses desseins, ou ses affaires avec Sara, allaient prendre une tournure favorable. La mère y consentait. Mais la jeune personne déclara qu'elle n'avait rien à entendre, qu'en présence de sa mère... M. Dumont fut très surpris de ce langage. Il insista. — « Non, Monsieur, » répondit Sara; « si vous » aviez retardé votre visite actuelle d'un jour, de » quelques heures même, vous auriez su la raison » de ma conduite; mais j'espère qu'à votre retour » chez vous, une lettre vous en instruira. — Une » lettre! Mademoiselle? — Oui, Monsieur. — De » vous? — Non : je n'écris pas ainsi aux hommes. » Elle est de Monsieur Nicolas. — De vous, mon » ami? — De moi-même : la voilà; je vous la » remets en main propre. — Ha! voyons... si » Madame et Mademoiselle le permettent? » Mme Debée ayant fait le signe d'acquiescement, M. Dumont brisa le cachet, et vit une lettre de douze pages!... Il parut effrayé. Néanmoins il en fit la lecture, pendant laquelle M. Nicolas remonta chez lui..... Après avoir lu, avoir médité cette longue lettre, il parut tout interdit! Il demanda presque timidement à Sara, si elle savait le contenu de cette

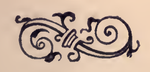
remontrance doctorale? — « Monsieur Nicolas me » l'a lue deux fois, Monsieur. — Ce sont aussi vos » sentiments? — Oui, Monsieur. — Et votre gaîté, » en me voyant, vient de la peine que vous avez » pensé que cette lettre me ferait? — Non, Mon- » sieur; elle vient de la joie que je ressens d'avoir » déterminé Monsieur Nicolas : vous n'y entrez » pour rien. — Vous êtes donc bien irritée contre » moi? — Pas du tout : je vous dois un bien que » je n'aurais jamais obtenu; car je suis certaine que » maman sera charmée que je sois la fille de Mon- » sieur Nicolas. — « Comment? » dit Mme Debée. » — C'est, maman, que Monsieur Dumont ne » m'ayant pas trouvée digne de lui, Monsieur » Nicolas veut bien être un pis-aller, et qu'il doit » m'adopter, dès aujourd'hui. — J'estime infini- » ment Monsieur Nicolas; mais, ce que vous me » dites de Monsieur Dumont me surprend! — » Mademoiselle s'exprime d'une manière qui doit » effectivement vous surprendre, Madame : la » vérité est, que c'est elle qui me refuse. — Oui, » d'après ce qui s'est passé, je ne comptais même » plus avoir l'honneur de vous voir. — Voilà une » lettre de reproches durs! — Ho! *vagues!* » murmura Sara en souriant. — « Ce n'est pas un chef- » d'œuvre de raisonnement, Mademoiselle. — Mais » de raison, Monsieur. — Tout ce qui vient de » Monsieur Nicolas vous paraît excellent! — Ha! » il est vrai! même ce qui n'est rien moins que » bon : j'en ai un exemple récent, et je vous ai

» l'obligation de m'avoir détrompée. — Comment! » voilà de l'ironie la plus sanglante! — C'est » l'expression très simple d'une vérité. »

On se piqua; on se dépiqua. Dans la *Nouvelle* que je raconte à Sara, Dumont l'adoptait, en faisait son héritière, etc. Je la cédais, et j'en mourais de douleur. C'est que je pensais alors ainsi. Tout est vrai, dans mes romans, soit en moi, soit dans les autres : je n'y ai jamais menti. Le désespoir d'*Edmond* (*a*) est arrivé à *E. Rameau,* pour avoir joui de sa sœur, la plus belle fille d'alors; elle se prostitua, se repentit et mourut de regret.....

Voilà des détails suffisants, pour me rendre excusable d'avoir cru à la tendresse de Sara. Leur vérité, leur ponctualité, qui va jusqu'à être vétilleuse, a déplié tous les ressorts du cœur. Je n'argumenterai pas de ce qu'elle était ma fille : je l'ignorais quand elle me séduisit. Rentrez dans votre cœur, ô mon Lecteur, en lisant le Récit qui va suivre, et voyez si vous n'auriez pas donné toute votre confiance, comme je donnai la mienne!

(a) Le Paysan perverti. *(N. de l'Éd.)*







DIXIÈME ÉPOQUE

MES DERNIÈRES PEINES ET MA FIN PROCHAINE

... Ultima semper
Expectanda dies homini est, dicique beatus
Ante obitum nemo, supremaque funera debet.
Ovid. *Metam.*



la fin de ma carrière, trompé par de faux amis, qui m'ont forcé par la famine à publier cet Ouvrage, abandonné de tout le monde, décrié par les plus vils des hommes, je ne rêve que le désespoir! Toutes mes ressources sont finies; l'Ouvrage que vous lisez était la dernière, et on vient de l'anéantir, en le publiant mal à propos, sans les Estampes indiquées, par une édition que je ne destinais pas au Public! La publication est d'ailleurs prématurée : les plus anciens événements dans les villes datent de cinquante ans pour Paris; de quarante-six, quarante-cinq, quarante-quatre, quarante-trois pour Auxerre;

puis de quarante-deux, quarante-un, quarante, trente-neuf pour Paris; de trente-huit pour Dijon; de trente-sept et trente-six pour Auxerre; de trente-cinq, jusqu'à présent, pour Paris. C'est un instant... Un autre que moi marquera ma fin, qui ne peut être éloignée... Je ne sais, Lecteur, si je vous dis Adieu. 1797.

FIN

DU TOME ONZIÈME



SUJETS DES ESTAMPES

PROJETÉES PAR L'AUTEUR

POUR CE VOLUME

CXII. — CHEZ BULTEL-DUMONT
— Page 10 —

Monsieur Nicolas arrivant mal en ordre; un domestique lui dit : « On est à table; entrez, Monsieur, on vous » attend »

CXIII. — GERVAISE MONTANT
— Page 19 —

Monsieur Nicolas avec Bultel-Dumont chez Gervaise Montant. Le dernier la questionne : « Il a dit vrai ! »

CXIV. — Mme DUMOULIN
— Page 27 —

Monsieur Nicolas chez *Nicolet,* retenant la jolie Dumoulin, qui trébuche en traversant une banquette des secondes. Elle a une jambe en l'air : « Un petit moment plus tard... »

CXV. — CHEZ MINETTE SAINT-LÉGER
— Page 45 —

Monsieur Nicolas reçu à bras ouverts par Minette. On voit le café sur table, qui se renverse, tandis qu'elle embrasse le Héros : « C'est Jean-Jacques Rousseau que » vous nous rendez ! »

CXVI. — Mme MAILLARD
— Page 53 —

Monsieur Nicolas examinant la jambe et le pied de l'appétissante Maillard. Elle lui dit : « Ne voulez-vous que » cela ? »

CXVII. — CHEZ LE PELLETIER
— Page 67 —

Monsieur Nicolas, qui vient de lire la soixante-treizième lettre du *Paysan-Paysanne* dont le volume est encore sur une *rotondine,* ayant les deux mains de Mme la marquise *de Mntlmbrt* sur les épaules. Elle dit : « Vous » surpassez ce que je savais de vous ! » (Mot oublié.) Deux autres dames debout; deux hommes : M. Le Pelletier et un autre.

CXVIII. — CHEZ LA REYNIÈRE
— Page 69 —

Monsieur Nicolas dans le salon de la bibliothèque où sont les instruments de l'électricité : *Quieti et Musis.* Il est entre Mme Mitoire et une autre. « Aux Ombres » Chinoises ! »

CXIX. — CHEZ GUILLEBERT DE PRÉVAL

— Page 84 —

Monsieur Nicolas à table chez le Docteur, avec le duc de Gèvres, une Ambassadrice, une Financière, une Actrice des *Italiens,* Préval, Goldoni, Robbé, Boulon, Duhamel, etc. Le Héros pétille : — « O mon ami ! si » modeste ! » s'écrie le Docteur ravi.

CXX. — CHEZ LE CHEVALIER DE SAINT-SARM

— Page 94 —

Monsieur Nicolas, arrivant et voyant le Chevalier folâtrer avec trois jeunes personnes, Agnès, Marion et Félicitette, s'écrie : « Voilà le bon Anacréon ! »

CXXI. — VARIÉTÉS

— Page 126 —

Monsieur Nicolas ranimant la belle Irenag, qui, revenue, dit : « Où suis-je ? — Au cabaret ! » lui répond Tolliévi le libraire.

CXXII. — PREMIÈRE DES DIX DERNIÈRES AVENTURES

— Page 128 —

Monsieur Nicolas entré dans une antichambre, où une femme demi-nue apporte une lumière. Un voleur lui dit, en n'avançant que le nez : « Camarade ! un bon » coup à faire ! »

CXXIII. — LE JARDIN DES PLANTES

— Page 132 —

Monsieur Nicolas faisant arrêter L'Échiné, qui a souffleté

sa fille aînée, comme on le voit dans le lointain. « Je » te caresse! » dit le monstre.

CXXIV. — SECONDE DES DIX DERNIÈRES AVENTURES

— Page 142 —

Monsieur Nicolas se levant d'un lit où il est seul, tandis que deux Belles couchées ensemble sortent d'un autre. — « Ho! le charmant petit homme! »

CXXV. — LES TROIS GRANDES DAMES, LE DUC DE MAILLY

— Page 149 —

Monsieur Nicolas à déjeuner, avec la duchesse de Mailly, la princesse de Chalais, la comtesse Argenson, le duc, le comte Gemonville, M. Mercier, Legrand d'Aussy, et l'abbé Fontenay. La troisième dit : « Demandez-lui » donc le mot de ses intrigues! »

CXXVI. — CHEZ M. DE GEMONVILLE

— Page 151 —

Monsieur Nicolas à genoux derrière Delille et Lalande, devant Mlle de Saint-Brice : « Un mot! un mot, qui » sera la vérité! »

M. de Gemonville et sa femme, assis auprès du feu.

CXXVII. — CHEZ SENAC DE MEILHAN

— Page 153 —

Monsieur Nicolas causant avec la duchesse de Luynes en *Amazone,* le vicomte et la vicomtesse de Laval, l'abbé

Syéyes, Mathieu Montmorency, M. Senac de Meilhan, un sourd avec son cornet, etc. La duchesse, sous le nom de Madame Denis, lui demande : « Que dit le » peuple? »

CXXVIII. — CHEZ Mme DE BEAUHARNAIS
— Page 157 —

Monsieur Nicolas : Mme de Beauharnais sur un sofa. Il dit à un jeune Polonais : « Parlez des grands hommes » avec révérence! »

CXXIX. — CHEZ LE CITOYEN BEAUMARCHAIS
— Page 165 —

Monsieur Nicolas à table, avec les personnes nommées, regardant une jolie enfant qui entr'ouvre une fenêtre de terrasse, et passe sa tête entre les feuillages, en disant : « Madame Dupré! »

CXXX — CHEZ LE CITOYEN ARTHAUD
— Page 166 —

Monsieur Nicolas à table auprès des carafes, à côté des cit. Lanjuinais et Mercier, en face du cit. Louvet et de son épouse, etc. Monsieur Nicolas parlant à la dame, de son mari : « Voilà une figure romantique! »

CXXXI. — CHEZ LE CITOYEN MERCIER
— Page 168 —

Monsieur Nicolas, avec les personnages désignés, dit à la Sara de Mercier : « Quoi! si aimable, sans beauté! »

CXXXII. — LE PALAIS-ROYAL

— Page 172 —

Monsieur Nicolas, dans l'allée des gaufres, tenant sa fille Folleville par la main, en présence d'une *matrullê,* et disant à la mère de l'enfant : « Quoi ! vous êtes » Madame La ...? »

CXXXIII. — LE PATRIARCHE

— Page 185 —

Monsieur Nicolas à table chez un traiteur, avec trois femmes et treize jeunes personnes. Il s'écrie : « Ho ! le » beau moment ! »

CXXXIV. — SECONDES VARIÉTÉS

— Page 209 —

Monsieur Nicolas dans la rue Thionville, faisant baisser la jupe d'une femme trop haut retroussée : « Baissez » votre jupe ! »

CXXXV. — TROISIÈME DES DIX DERNIÈRES AVENTURES

— Page 221 —

Monsieur Nicolas tenant sur ses genoux Marthe-Victoire, qu'il caresse : « Vous consentirez donc à être ma » femme ? — Oui, Monsieur. »

CXXXVI. — LES DEUX QUARANTE-CINQUENAIRES

— Page 229 —

Monsieur Nicolas présentant son ami Dumont à Sara : « C'est Mademoiselle Sara ! »





IMPRIMÉ

PAR

CHARLES UNSINGER

83, Rue du Bac

PARIS



